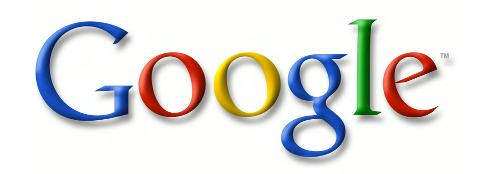
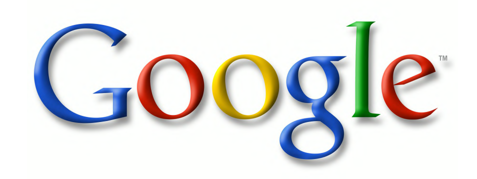
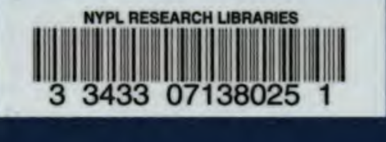
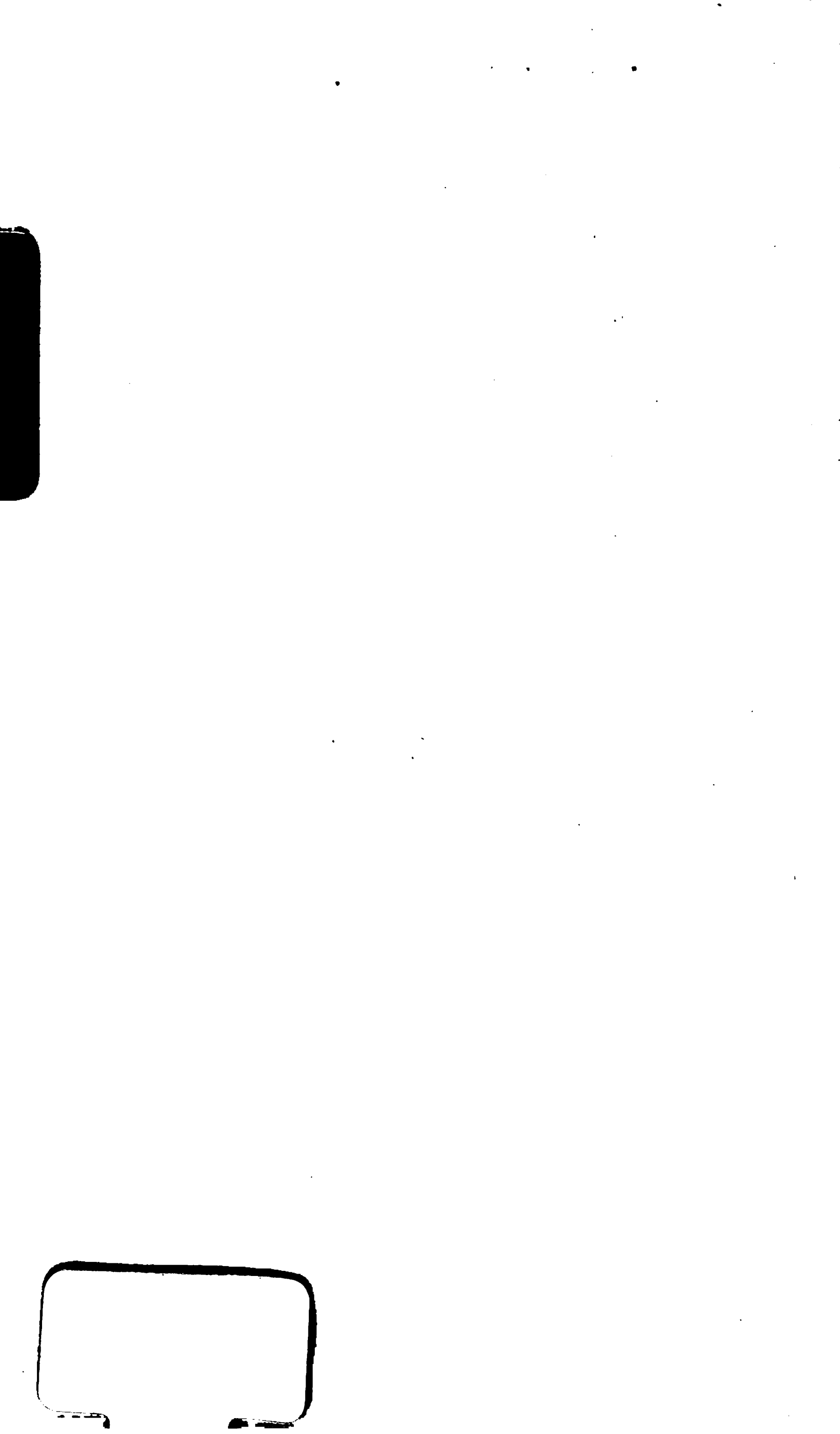








DFP
Soult

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL-GÉNÉRAL SOULT

DUC DE DALMATIE

PUBLIÉS PAR SON FILS

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL-GÉNÉRAL SOULT

DUC DE DALMATIE

PUBLIÉS PAR SON FILS

PREMIÈRE PARTIE

Histoire des Guerres de la Révolution

TOME TROISIÈME



PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

8, rue de la Paix

MDCCCLIV

CHAPITRE XVII

SOMMAIRE DU CHAPITRE XVII.

Affreuse situation de l'armée d'Italie. — Son établissement à Gênes et sur la crête des Apennins. — Le général Masséna en prend le commandement. — Ses premières mesures. — Ouverture de la campagne de 1800. — Les Autrichiens percent le centre de l'armée française. — Quinze jours de campagne entre Gênes et Savone. — L'aile droite rentre dans Gênes.

CHAPITRE XVII.

Quel affreux repos, quels quartiers d'hiver furent donnés à la malheureuse armée d'Italie, pour la rétablir! Tout ce que l'on peut imaginer d'horrible, tout ce que peuvent faire souffrir un hiver rigoureux, le manque de vêtements, la faim dévorante, la contagion des maladies, la privation de tout secours, même dans les hôpitaux dont on n'approchait qu'avec horreur, l'infâme cupidité d'une multitude d'employés avides, enfin les conséquences de tous ces maux, jusqu'au déshonneur de la désertion, non pas de quelques hommes isolés, s'échappant clandestinement, mais de corps entiers, de divisions fuyant cette terre de désolation, pour aller en France, à main armée, demander des vivres : tel fut, pendant quatre mois, sur les âpres rochers des Apennins, le triste état des restes infortunés de l'armée d'Italie, que l'espérance abandonnait. Leur situation était si déplo-

Affreuse situation de l'armée d'Italie.

rable, leurs souffrances si excessives, le dégoût de la vie si grand, qu'ils auraient reçu comme un bienfait le signal de s'en affranchir, en allant à de nouveaux combats, où ils auraient au moins trouvé une mort glorieuse.

Mais laissons parler l'auteur du Journal des opérations militaires du siége et du blocus de Gênes, pour avoir au moins une idée de ce que l'armée d'Italie eût à supporter, avant de pouvoir aller encore se faire décimer sur le champ de bataille, et, par son héroïque résistance, seconder, aussi puissamment qu'elle le fit, les opérations décisives de l'armée de réserve.

« Au moment où le général Masséna vint à l'armée d'Italie, tout présageait pour elle d'inévitables désastres, et, en effet, de quelque côté que l'on portât ses regards, on ne découvrait que des principes de désorganisation et de mort. Dénuée de tout secours, cette malheureuse armée, dans la misère la plus profonde, achevait l'hiver le plus rigoureux sur les âpres rochers de la Ligurie.

« Pâles, languissants et défigurés, affamés et nus, découragés et abattus, les soldats ne présentaient aux yeux que des spectres. Les routes étaient couvertes de mourants et de cadavres, et ceux des premiers qui parvenaient à se traîner jusqu'à un hôpital, y étaient sans paille, sans le plus léger aliment, sans secours d'aucune espèce, et y trou-

vaient, sur un marbre glacé et au milieu de cadavres (que même, à la fin, dans beaucoup d'hôpitaux, on n'enterrait plus que fort tard), une mort plus prompte, plus cruelle et plus certaine que dans les camps malsains et sur les routes qu'ils quittaient[1].

« Ces faits, qui prouvent ce que devaient être tous ceux que nous omettons, étaient le résultat du brigandage autant que de l'abandon ; et c'est ainsi que, dans ces lieux où le moindre vol est un assassinat, des Français recevaient la mort, des mains desquelles ils attendaient la vie, et que la peste, produite par ce concours de désordres, finit

1. L'horreur que les hôpitaux inspiraient était telle, que beaucoup de militaires restaient malades à leur corps, et préféraient y mourir, plutôt que d'aller à l'hôpital. Il y en a eu qui sont morts à la porte des hôpitaux, plutôt que d'y entrer; il y en a eu qui, pour terminer les insupportables privations que l'on souffrait dans les hôpitaux, se sont jetés par les fenêtres. Une anecdote achèvera de jeter un jour hideux sur les désordres, auxquels cette partie du service était en proie.

Un officier de santé, ne recevant rien de sa solde, pria l'économe d'un des hôpitaux de Gênes, de lui donner, pour subsister, en attendant qu'on payât quelque chose sur l'arriéré, une ration de vivres. L'économe la lui promit, à condition qu'il mettrait au quart de portion des malheureux, qui, pour se rétablir n'avaient, la plupart, besoin que de nourriture. L'officier, révolté, refusa avec indignation d'acheter à ce prix le soulagement qu'il sollicitait.

bientôt par dévouer au même sort presque toutes les victimes qui, pendant ces jours de calamités, étaient sans cesse conduites, par l'excès des souffrances, dans ces séjours de la douleur, du crime et du désespoir, pour y être immolées à la cupidité la plus atroce.

« Toutes les parties du service, dans l'armée, présentaient d'aussi déplorables résultats. Partout la misère la plus cruelle faisait les ravages les plus affreux; tout était vide, les magasins et les caisses; les efforts successifs des différents chefs de cette armée n'avaient servi qu'à prouver leur inutilité; toutes les ressources publiques et privées étaient épuisées; toutes les espérances étaient évanouies, et l'armée se consumait avec une rapidité effrayante par les épidémies et par les désertions[1].

« Des maux de cette nature portés à ce degré, et auxquels l'ancien gouvernement, malgré des promesses sans cesse réitérées, n'avait appliqué, depuis sept mois, aucun remède efficace; n'avaient pu manquer d'en produire toujours de nouveaux, et c'est par leur concours que chaque jour s'effectuait la dissolution de l'armée.

« Déjà les corps partaient sans chefs et sans

1. Tous ces détails sont autant au-dessous de la vérité, qu'ils paraîtront peut-être exagérés aux hommes qui n'en ont point été les témoins.

ordre[1], et les généraux sans congé ni permission; tout le monde fuyait ces contrées livrées au désespoir et cherchait à échapper à la mort qui, de tout côté, paraissait sous la figure la plus hideuse. C'est ainsi que, sans faire usage de ses armes, l'ennemi nous vit, dans la rivière de Gênes, perdre dans un seul hiver (le plus désastreux dont les annales de la guerre puissent faire mention) près de trente mille combattants.

« Tel était l'état épouvantable de cette armée, lorsque le général Masséna, par le dévouement le plus généreux, quittant une armée victorieuse et dans l'abondance, en accepta le commandement.

« Son séjour à Paris et tout son voyage avaient été employés à préparer des moyens et à activer l'exécution des mesures prises par le premier Consul. Rien n'avait échappé à sa prévoyance; les dispositions militaires et autres étaient également prises; sans connaître entièrement l'état déplorable de l'armée, il savait cependant qu'elle avait d'immenses besoins, et sa sollicitude fut telle qu'elle pouvait l'être dans l'âme d'un homme animé de la forte volonté d'arracher cette armée aux maux qui en amenaient journellement la dissolu-

1. C'était un spectacle touchant de voir des corps d'officiers abandonnés de leurs soldats, restés seuls aux postes confiés à leurs troupes.

[illegible] journal du siège et du blocus de [illegible] circonstances. La sollicitude du [illegible] une aux moyens qui lui furent [illegible] amener une amélioration sen- [illegible] établissement des rou- [illegible] obstacles étaient si [illegible] es. Le mal et [illegible] mais obtenir que [illegible] gouvernement [illegible]

dont tous les chevaux étaient rentrés en France; il avait aussi fait expédier, pour les troupes, des transports d'effets d'habillement et d'équipement, et il s'était rendu, en toute hâte, à Marseille, d'où les entrepreneurs devaient alimenter l'armée en vivres et en fourrages; mais il les trouva ne s'occupant qu'à se faire d'infâmes bénéfices, sans songer à remplir leurs engagements. Ils n'avaient fait aucune expédition, ils n'avaient rien en magasin, et les soldats mouraient de faim. L'embarras du général Masséna était extrême; le commerce de Marseille vint heureusement à son secours, et il put se rendre à l'armée qui, sans chefs et sans généraux, était menacée d'être bientôt sans troupes.

L'épidémie qui, de jour en jour, augmentait ses ravages, venait d'emporter le malheureux général Championnet, avant qu'il eût pu remettre le commandement à son successeur. Le général Saint-Cyr avait été appelé à l'armée du Rhin, et presque tous les généraux étaient partis[1]. Deux divisions presque entières (celles des généraux

1. Il ne restait en ce moment, à l'armée d'Italie, que quatre généraux de division : les généraux Victor et Lemoine, qui la quittèrent peu après, le général Miollis, qui se faisait extraire une balle reçue dans la dernière campagne, et le général Marbot, qui partait; mais le général Masséna le décida à rester.

Miollis et Lemoine) avaient déserté l'armée, pour aller en France. Cette désertion demandait un prompt remède; sinon, elle devenait générale. Le général Masséna se montra avec fermeté aux troupes, et les fit rentrer dans le devoir; il infligea des punitions sévères aux officiers et aux soldats les plus coupables; il fit désarmer des corps; il en incorpora dans d'autres corps; il retint leurs drapeaux, et il fit reprendre tous les postes qui avaient été abandonnés. Enfin il prit toutes les dispositions que la circonstance exigeait, pour le rétablissement de l'ordre et de la discipline, pour arrêter les progrès de la contagion et améliorer le service des hôpitaux, pour réformer les abus de l'administration et régulariser le mieux possible son service, enfin pour protéger la marche des convois et favoriser l'armement en course. Ces soins l'occupèrent sur sa route, à Paris, à Lyon, à Marseille, à Toulon, à Antibes; mais il était pressé de connaître par lui-même la situation de Gênes, et il y arriva le 9 février 1800 (21 pluviôse an 8).

C'est là que le général Masséna put sonder la profondeur de l'abîme; mais son courage ne faiblit pas. Il dévoua tout ce qu'il possédait de force, d'intelligence, de facultés, à tenter de guérir des maux incurables. Cependant, après bien des efforts, il fut obligé de reconnaître son impuissance

à faire le bien. C'est sous le coup de cette douleur qu'il écrivait au ministre de la guerre : « J'ai beaucoup de cadres et peu de troupes, peu de troupes et presque point d'hommes en état de faire la guerre, presque point d'hommes et encore moins de moyens. Les désertions et les ravages des maladies et des hôpitaux diminuent encore l'armée, tous les jours ; elle est nue, déchaussée, affamée et découragée ; tous les services sont abandonnés (l'agent de la viande, le citoyen Valette, est le seul qui ait paru); la misère et le désespoir augmentent les maux de cette armée dans une proportion effrayante. Vous savez à quelles conditions je m'en suis chargé. » Et il finissait par lui dire : « La situation de l'armée est telle que, si vous n'envoyez promptement des vivres, des hommes, des chevaux et de l'argent, attendez-vous à la perte totale de l'armée de la Ligurie. »

En rendant compte des mêmes détails au premier Consul, il lui représentait : « Que d'après l'examen de la ligne occupée par son armée et les rapports qu'il avait sur les forces de l'ennemi en Italie, il lui fallait un renfort de vingt mille hommes, au moins, pour empêcher l'ennemi de forcer la ligne de l'armée, et de couper peut-être des corps tout entiers, sans qu'il lui fût possible d'aller à leur secours. Il exposait en même temps au premier Consul que les vingt-deux ba-

taillons auxiliaires destinés à recruter cette armée qui, depuis quatre mois, avait perdu la moitié de sa force, n'avaient pas produit mille hommes.» Le fait est, qu'au lieu d'une armée de soixante mille hommes, que le général Masséna devait avoir, il n'en avait pas, depuis le mont Cénis jusqu'à Gênes, vingt-cinq mille, sur lesquels il pût compter.

« De tous ces faits découlaient des conséquences accablantes : c'est que, forcée dans ses positions, l'armée n'avait, en grande partie, que Gênes pour retraite, et Gênes n'était pas approvisionnée; Savone même n'avait pu l'être. D'un côté, le gouvernement ligurien déclarait ne pouvoir plus concourir à nourrir les troupes; pour surcroît de douleur, les maladies continuaient leurs ravages ; et pour comble d'embarras, l'argent, si nécessaire dans une armée où tout abonde, manquait absolument dans celle-ci, et tout y manquait avec lui. La poste, des courriers, et des officiers de tout grade, portaient sans cesse ces affligeants détails au premier Consul; mais la position de l'armée était telle, qu'elle ne pouvait être secourue, où elle se trouvait. C'est une vérité, que le gouvernement n'avait pas pu avouer, mais qu'il est facile d'établir; et en effet, il lui aurait fallu, à cette armée, des sommes énormes pour changer sa situation, et des dépenses moindres pouvaient

alors créer une armée tout entière. Il lui aurait fallu, en infanterie, d'immenses renforts; or, les troupes ne pouvaient y arriver, qu'après une marche aussi longue que fatigante, et il n'y avait pas même, dans la Ligurie, de quoi nourrir et solder le peu de troupes qui y étaient. Il lui aurait fallu de la cavalerie, et l'on n'avait pas même le fourrage nécessaire pour faire vivre le petit nombre de chevaux des généraux employés à l'armée. Il lui aurait fallu de l'artillerie, et il n'y avait pas de route pour l'amener, pas de chevaux pour la conduire, et pas de fourrage pour nourrir ces chevaux.

« La mer, le seul moyen de nous procurer de grands transports à Gênes, était entièrement couverte de bâtiments ennemis, et indépendamment de tout cela, comment songer à former de grands rassemblements dans un pays infesté par les épidémies, dans un pays où nos troupes ne pouvaient arriver, qu'après avoir marché, tout un mois, sur des routes pleines de squelettes échappés aux hôpitaux de la Ligurie, et où elles ne pouvaient manquer d'être excitées à la désertion, d'un côté, par le mauvais esprit d'une grande partie des habitants du midi, qui profitaient du passage des troupes, pour acheter les armes des soldats et solder leur défection, et de l'autre, par tout ce qu'elles apprenaient de décourageant sur le compte de

l'armée. » (*Journal du siége et du blocus de Gênes.*)

Cet effrayant tableau, tracé par un adjudant-général qui faisait partie de l'état-major du général Masséna, peut paraître exagéré, et l'esprit se refuse à croire qu'une telle accumulation de maux ait été possible; pourtant, les couleurs y ont plutôt été adoucies, et la vérité est au delà; car rien ne peut exprimer ce que l'armée d'Italie eut à souffrir pendant qu'elle occupa les funestes quartiers d'hiver qui lui furent donnés, ni rendre un compte exact de la situation de cette armée, à la reprise des hostilités.

J'ai été témoin de ces souffrances, j'en ai partagé une partie, et aujourd'hui j'ai peine à croire ce que j'ai vu et éprouvé. Il est vrai que le souventr de nos maux s'efface vite. Je me souviens très-bien cependant de ce que j'éprouvai, quand j'eus à me rendre compte, par moi-même, de l'état de l'armée, et à appliquer mon zèle et mes efforts à améliorer la situation des troupes sous mes ordres. Je n'obtenais rien; et comment aurais-je obtenu, lorsque tout le dévouement et la persévérance du général en chef étaient presque sans résultat? Cette sensation est la plus douloureuse de toutes celles que j'aie éprouvées.

En quittant la Suisse, j'avais fait un détour pour aller embrasser ma mère, que je n'avais pas

vue depuis onze ans, et lui présenter ma femme, qu'elle ne connaissait pas encore. J'étais à peine auprès d'elle, que le général Masséna m'envoya, par courrier, l'ordre le plus pressant de venir le seconder, ne pouvant, me disait-il, suffire à tous les soins qu'exigeaient les troupes et les détails de l'administration. J'étais très-attaché au général Masséna; mon affection et le désir de justifier la confiance qu'il plaçait en moi me firent partir, sans différer. J'arrivai à Gênes, le 14 février (26 pluviôse), et le général en chef, qui m'y avait précédé de cinq jours, me remit le commandement de l'aile droite, composée de trois divisions, ainsi réparties[1] :

La première, commandée par le général de division Miollis, avait à l'effectif quatre mille sept cent soixante-quatorze hommes. Elle occupait Saint-Martin d'Albaro, Recco, Sori, Nervi, Rua, le mont Cornua, le camp de Saint-Alberto, en avant de Molino et de Caneppa, Scoffera, Torriglia et le mont Carpanadigo, gardant tous les débouchés qui aboutissent à cette ligne, et liant ses communications, depuis les bords de la mer, jusqu'au sommet de l'Apennin, où des signaux étaient établis.

La seconde division, aux ordres du général de division Gazan, comptait sous les drapeaux cinq mille cinq cent quarante combattants, et fournis-

1. Voir, dans l'*Atlas*, la carte des environs de Gênes.

sait en outre cinq cent quatre-vingt-dix hommes au fort de Gavi. Elle occupait Casella et Croce di Piesehi, par où ses communications étaient établies avec la première division, Saviglione, Busalla, Ronco, Borgo di Fornari, les retranchements du col de la Bocchetta, Voltaggio, la montagne de Paradis, à l'avancée de Gavi, Rossiglione, Monte-Calvo, Campo-Freddo, les Cabanes de Marcorolo, Mazone, etc., gardant tous les débouchés, qui, de ces postes, conduisaient à Sasselo, Acqui, Alexandrie, Tortone, Novi, Serravalle et la vallée de la Scrivia. La grande route de Gênes à Milan, qui passait à la Bocchetta, traversait cette ligne; mais indépendamment d'elle, il y avait deux autres chemins, par où l'artillerie de campagne pouvait passer; c'était aussi la raison qui faisait considérer cette partie de la défense, comme la plus importante pour couvrir Gènes.

La troisième division, forte de cinq mille quatre-vingt six hommes, était commandée par le général de division Marbot, qui, de Savone, faisait occuper la Madona, Saint-Bernardo, Stella, Saint-Martino, Casa Barbieri, Ramate, les redoutes de Montenegino, Cadi-Bona, Legino, Vado, les retranchements de la Torre, etc. Elle gardait les trois débouchés venant d'Acqui, dont l'un passait à Sassello et à Stella, pour aboutir à Arbizola; l'autre, praticable à l'artillerie, se dirigeait sur

Savone par Cairo, Altare et Cadibona; le troisième allait de ce dernier endroit à Vado.

Une garnison de deux mille trois cent quarante-cinq hommes faisait le service intérieur de Gênes, et était destinée à former au besoin la réserve des première et deuxième divisions; mais la troisième division, qui était trop éloignée, devait prendre sur elle-même son point d'appui et fournir encore des postes au bord de la mer, pour assurer ses communications avec la seconde division; car dans cette partie, il n'avait pas été possible d'étendre la ligne de postes dans les montagnes, ni même de garder Sassello, faute de troupes. Ainsi, l'aile droite se composait de dix-huit mille trois cents hommes, tout compris; c'était plus des deux tiers de l'armée active. Le corps du centre, commandé par le lieutenant-général Suchet, et destiné à défendre les débouchés de Coni et de Mondovi sur Finale, Loano et Albenga, n'était que de cinq à six mille hommes, et il devait se tenir concentré sur la montagne de San Giacomo, garnie de bons retranchements; de ce point, il communiquait avec la troisième division sur Vado, par la chaîne escarpée de Monte Alto, tandis qu'à la gauche, douze ou quinze cents hommes éclairaient les passages du Col de Tende, vers Nice et sur le Var.

La présence du général en chef me dispensait naturellement des grandes mesures d'administra-

tion qu'il fallait prendre et renouveler, à tout instant, pour fournir aux besoins de l'armée, ainsi que des coups d'autorité que la nécessité le forçait d'employer, pour obliger le gouvernement ligurien à suppléer à notre pénurie, soit par des emprunts exigés à main armée, soit par l'enlèvement des denrées partout où on pouvait en découvrir, souvent même aux dépens de l'existence du peuple, soit en favorisant un commerce abusif avec l'intérieur de l'Italie, dans l'espoir d'en tirer clandestinement quelques ressources. Néanmoins j'avais encore beaucoup de soins à prendre, car le général en chef n'ordonnait aucune disposition, que l'exécution ne m'en fût remise, et s'il avait le mérite de l'initiative, il m'en revenait souvent le désagrément. D'ailleurs, plus près des troupes, et plus spécialement chargé de les diriger, le soin de rétablir leur discipline et de rappeler parmi elles la confiance et la moralité, me regardait aussi plus particulièrement, tandis que, par mes démarches ou mes importunités, je devais faire en sorte de soulager leur misère. Enfin, sur un développement de plus de soixante milles, où la plupart des points de défense étaient à créer ou à perfectionner, le service de la ligne exigeait une surveillance de tous les moments.

Insurrections.

Nous passâmes le mois de février au milieu de ces soins. En mars, il fallut les étendre, de jour en

jour, à mesure qu'ils devinrent insuffisants et que les ennemis, trop bien instruits de notre situation, augmentèrent nos embarras par leurs mouvements, ainsi que par les insurrections qu'ils fomentèrent dans les populations des montagnes du Levant. Le foyer de ces insurrections ainsi que des soulèvements dont nous étions souvent menacés, dans la ville même, était à Gênes, dont la classe riche nous était, en majorité du moins, hostile; elle entretenait une correspondance secrète et active avec les Autrichiens; il y avait même, jusque dans nos rangs, de faux réfugiés italiens, qui servaient d'espions aux ennemis.

Ce fut dans la vallée de Fontana-Bona que l'agitation commença; elle se communiqua à trente-sept communes, qui s'armèrent, se réunirent et qui finirent par attaquer nos détachements et par rendre nos communications dangereuses. Le général en chef avait cherché à les faire rentrer dans le devoir, en leur adressant des proclamations; mais les insurgés n'en devenaient que plus entreprenants, et ne cessaient de se recruter d'une foule de peuple que la misère chassait de nos cantonnements. Il fut démontré qu'on ne pouvait traiter avec eux, que par la force, et l'emploi en était d'autant plus pressant, que chaque jour de retard étendait les progrès de cet incendie et menaçait de nous enfermer dans Gênes, même sans le secours

de l'armée autrichienne. Il fut donc décidé de soumettre les insurgés, et de faire, en même temps, une reconnaissance générale sur tout le front de notre ligne, pour vérifier les mouvements des Autrichiens.

Nous étions instruits que les généraux ennemis n'avaient pas terminé leurs préparatifs pour entrer en campagne, et la saison peu avancée paraissait devoir faire suspendre encore les opérations. Cependant des rassemblements de troupes avaient lieu à Acqui : une colonne autrichienne s'était présentée devant le fort de Gavi, et paraissait vouloir en former l'investissement ; une autre venait d'attaquer et de repousser le poste que nous avions à Croce, et divers rapports annonçaient qu'un corps de vingt mille hommes, commandé par les généraux Ott et Klenau, se dirigeait sur le territoire de Gênes, en remontant la vallée du Taro, et par la route de la Spezzia, sur Sestri du Levant. Il était évident que ce dernier mouvement tendait à donner un appui aux insurgés de Fontana-Bona, et à attirer nos principales forces à l'est de Gênes, pour nous faire dégarnir au centre, où le plus léger effort nous aurait privés de nos communications. Le général Masséna le sentit et fit heureusement le contraire de ce que les généraux autrichiens avaient espéré. Pour leur imprimer du respect, ainsi que pour exciter l'ar-

deur de son armée, en lui montrant les ennemis, il se décida à faire un mouvement en avant. Le lieutenant général Suchet se porta sur Cava avec le corps du centre ; la 3e division de l'aile droite s'avança jusqu'à Cairo, d'où elle éclaira Sassello et Dego ; la 2e division gagna Saint-Christophe, Castellato, Ovada, Roca-Grimaldi, et reprit le poste de Croce.

Premier mouvement de l'armée.

Ces trois corps réussirent parfaitement dans leurs expéditions ; ils repoussèrent partout les postes ennemis ; ils trouvèrent, en plusieurs endroits, les soldats autrichiens mêlés avec les insurgés, et ils leur enlevèrent des prisonniers. Pendant qu'ils faisaient cette diversion, la première division, dont je suivais le mouvement, s'était formée en deux colonnes. Je dirigeai celle de droite, de Nervi, sur Chiavari et Sestri du Levant, où elle devait être jointe par une flottille de bâtiments armés, sortie de Gênes ; la colonne de gauche, réunie à Torriglia et Scofera, devait communiquer avec la première, par Carasco, après s'être établie à Ponte Cicagna et à Panezzi.

Combats de Chiavari et de Ponte-Cicagna.

La colonne de droite rencontra à Rua cinq à six mille paysans armés qui voulurent lui disputer le passage. Ce rassemblement fut aussitôt dispersé, ainsi que ceux de Sainte-Marguerite, Sainte-Marie, Saint-Martin et Rapallo. Quatre cents Autrichiens, qui défendaient le pont de Chiavari, et

qui s'y étaient retranchés, furent forcés avec perte, malgré leur longue résistance, et le lendemain 5 mars (15 ventose), nous entrâmes à Sestri, au moment où l'avant-garde du général Ott en sortait. De ce côté, le succès fut complet. Les insurgés, intimidés par leur défaite, écoutèrent les conseils d'une proclamation du général en chef, que je leur fis distribuer; ils rentrèrent la plupart chez eux, et nous remirent une partie de leurs armes, tandis que les Autrichiens, repoussés sur Braco, laissèrent en notre pouvoir des prisonniers et quelques chargements de grains que nous eûmes le bonheur de trouver à Sestri. C'était peu considérable; mais, dans notre pénurie, la moindre ressource devenait importante, et je m'empressai d'envoyer ce secours à Gênes, où on le reçut avec des transports de joie. Il n'en fut pas de même à ma gauche. En descendant dans la vallée de Fontana-Bona, la seconde colonne se trouva tout à coup environnée d'une si grande multitude d'insurgés, qu'elle eut beaucoup de peine à s'en débarrasser. Des signaux d'alarme étaient allumés sur toutes les montagnes; le tocsin se faisait entendre de tous côtés; le nombre d'insurgés augmentait à tout instant. Le général qui conduisait cette attaque, jugeant qu'il avait devant lui des obstacles insurmontables, reconnut qu'il ne pourrait se conformer à ses instructions, ni se

maintenir à Ponte Cicagna, où il était arrivé; alors il opéra sa retraite sur Panezzi. Ce mouvement, qui laissait à découvert la brigade de droite, obligea celle-ci à rétrograder pour se remettre en ligne, et à reprendre les positions de Rua et du monte Allegro, dont les insurgés s'étaient déjà emparés. Le but de cette expédition fut donc, en partie, manqué; cependant celle-ci produisit le bon effet de mettre la désunion parmi les insurgés, et de les rendre, pour quelque temps, plus circonspects. Ils avaient perdu beaucoup de monde; cinq de leurs villages, où nos colonnes, après en avoir reçu des assurances pacifiques, avaient été assaillies par une vive fusillade, étaient incendiés, et les habitants des bords de la mer, soumis pour la plupart, ne paraissaient plus disposés à les seconder; ils étaient enfin privés de l'appui des Autrichiens qui s'étaient éloignés. Ces derniers, dont le projet était déjoué, rentrèrent dans leurs quartiers. Cette petite expédition nous fut ainsi utile; mais le résultat le plus avantageux fut surtout d'avoir rendu confiance à nos troupes.

Le restant du mois de mars fut assez tranquille, de la part des ennemis; seulement, dans les derniers jours, les mouvements recommencèrent. En attendant, notre situation, loin de s'améliorer, allait tous les jours en empirant, sous le rapport des subsistances, des hôpitaux et des besoins de

tout genre. J'écrivais le 11 mars (21 ventôse) au général en chef :

« Tous les chevaux de correspondance, qui se trouvent dans les divisions (il n'y avait pas d'autre cavalerie à l'armée) sont absolument hors de service, faute d'avoir quelques fonds pour les faire ferrer. Le service des vivres-viande manque sur tous les points. Le fournisseur *** m'avait assuré avoir envoyé des fonds à Savone pour faire des achats ; il m'a trompé, et il paraît que tous les jours, il vous trompe. Notre situation, au lieu de s'améliorer, deviendra donc plus pénible, et quand vous croirez avoir l'armée refaite, prête à entrer en campagne, vous n'aurez que des squelettes chancelants, qui ne seront capables d'aucun service. Cette terrible perspective porte à faire les réflexions les plus amères ; je n'ajouterai pas aux vôtres, je connais votre sollicitude ; mais, mon général, permettez-moi de la réclamer en ce moment ; je le dois par devoir et par amitié. Je vous remets la lettre que le général Marbot m'écrit à ce sujet, ainsi que les pièces qu'il y a jointes ; elles n'ont pas besoin de commentaire. »

Le 16 mars (26 ventôse) j'écrivais de nouveau :

« Malgré les promesses des fournisseurs, des commissaires, des employés, le service manque

entièrement dans la 3e division. Ces messieurs vous trompent, mon cher général; ils sacrifient leurs devoirs à leurs plaisirs, et ils vous abandonnent. Le général Marbot m'écrit qu'hier il n'a pu faire donner que demi-ration à la troupe, et aujourd'hui il n'a rien, absolument rien! Aucune excuse ne peut justifier le commissaire ordonnateur. Le 20, je lui annonçais que la 3e division n'était pourvue en subsistances que jusqu'au 23; depuis, il y a envoyé soixante-six quintaux de grain, qui, au moyen de la réduction opérée le 24, ont procuré la demi-ration pour le 25. Mais point de viande, aucun liquide, ni légumes, et rien enfin pour y suppléer. L'armée que vous commandez, mon général, est-elle donc destinée à être sans cesse le jouet de cette horde impure qui s'engraisse de la substance du soldat, rit de notre misère, et qui, par un monopole scandaleux, prive les braves que vous avez sous vos ordres de ce qui est nécessaire à leurs besoins? Quel courage! que de vertu!... mais aussi que d'infamie!

« Je vous demande des mesures vigoureuses qui fassent justice de ces misérables, et qui procurent du pain à la troupe. Je vous demande le changement de ***, et d'approuver l'ordre que je donne aux employés de l'administration, de se rendre à mon quartier général. Quand je les tiendrai près de moi, il faudra bien qu'ils mar-

chent, et droit; leurs têtes me répondront de l'oubli de leur devoir. Ils ne sont plus dignes de ménagement. Demain je vous parlerai des hôpitaux. »

« Des 17 et 18 mars (27 et 28 ventôse).

« Du compte que m'a rendu l'adjudant général Degiovani sur la tenue des hôpitaux de Gênes et de Saint-Pierre d'Arena, il résulte, mon cher général, que les militaires qui s'y trouvent sont fort mal soignés ; souvent, à trois heures après-midi, la distribution du matin n'est pas encore faite, ni à minuit, celle du soir ; les aliments y sont mal préparés ; on y manque d'infirmiers, et dans l'hôpital n° 1, plus de cent cinquante malades sont couchés par terre, sur de mauvaises paillasses pourries, où ils sont entassés les uns sur les autres ! Peut-on laisser, dans un abandon aussi absolu, des malheureux pour qui l'humanité réclame ! ! Pour y remédier, j'ai ordonné, etc....

« A Savone, les hôpitaux sont dans un état encore plus pitoyable. Le service paraît y être abandonné, et les malades, qui s'y trouvent, y périssent en quantité, victimes malheureuses de l'insouciance et de la cupidité de ceux qui, par devoir, sont chargés d'en avoir soin ! Le général Marbot a été obligé d'employer la force, pour faire enlever quelques médicaments chez les apothicaires de la ville, car il n'en existe pas à l'hôpital;

il a dû, enfin, répartir plusieurs malades chez les habitants ; il n'y a rien pour les coucher, point de poterie pour faire cuire les aliments ; il n'y avait point de viande pour les malades, hier ni aujourd'hui ; le bois manque toujours. Je l'ai dit plus haut, tout est dans l'abandon.... Votre armée se fond, mon cher général, j'en ai le cœur navré ; les maladies font des ravages terribles dans la 1re division. Quand donc cessera tant de misère ?... Il n'y a pas un seul transport à la 3e division, ni de fourrage nulle part. L'énumération de nos maux serait bien grande. Vous connaissez nos moyens.

« Le général Miollis me rend compte qu'une maladie terrible règne parmi ses troupes ; quantité de soldats entrent journellement aux hôpitaux, et plusieurs même périssent avant d'y parvenir ; on en trouve beaucoup sur les routes, qui ont succombé de faiblesse. On en a fait examiner la cause : c'est un abattement extrême, avec délire. La 24e demi-brigade est principalement attaquée de cette maladie. Que de maux, qui accablent votre pauvre armée auraient été évités, si chacun avait fait son devoir !... »

Enfin, pour donner une idée de l'état physique des troupes à l'ouverture de la campagne, j'ajouterai, pour dernière citation, l'extrait d'un

rapport que j'adressai au général en chef le 30 mars (10 germinal), cinq jours avant que les ennemis vinssent, avec toute leur armée, nous attaquer sur nos positions.

« Les maladies font toujours les plus grands ravages, mon cher général. La 24e demi-brigade ne peut plus soutenir le service ; il ne lui reste que huit cents hommes presque tous convalescents ; le 3e de ligne et la 3e légère sont à peu près dans le même cas ; enfin, tous les corps employés à l'aile droite perdent considérablement de monde ; je reçois à cet égard et de tous côtés, les rapports les plus alarmants. Ajoutez à cela, que la désertion continue toujours. Les privations continuelles que le soldat éprouve, en sont la seule cause. Les comptes qu'on vous rend à Gênes sont inexacts. Quel tableau ! il me déchire l'âme. J'écris au général Miollis de faire relever la 24e par la 106e ; au général Gazan de faire relever la 3e de ligne par la 2e ; je n'ai pas le moyen de faire relever la 78e de ligne ; pourtant elle en aurait grand besoin, ainsi que la garnison de Gavi qui, depuis onze mois, est enfermée dans le fort, où l'on m'annonce que le scorbut commence à se manifester. »

C'était avec des troupes réduites à un pareil état de faiblesse et au moment où tout paraissait

conjuré pour empêcher notre situation de s'améliorer, que nous devions soutenir la lutte la plus inégale. Dix-huit mille quintaux de blé devaient être expédiés sur Gênes, deux millions de francs étaient arrivés à Nice; mais les vents contraires et la croisière ennemie s'opposèrent à leur transport. Nous ne pûmes recevoir non plus trois demi-brigades d'infanterie et trois régiments de cavalerie, venant de l'intérieur, et qui étaient destinés à l'aile droite. Ainsi, à la veille d'être livrés à nous-mêmes, en perdant nos communications avec la France, et lorsque tout annonçait la prochaine reprise des hostilités, nous étions dans le dénûment le plus absolu. Déjà les insurgés de Fontana-Bona, excités par les nombreux partisans qu'ils avaient autour de nous, peut-être même au sein du gouvernement de Gênes, et dirigés par le baron d'Aspre, colonel autrichien, qui était venu leur donner appui avec un fort détachement, recommençaient à nous inquiéter, et poussaient l'audace jusqu'à nous affronter sur nos positions. Le 24 mars, ils attaquèrent celle de Monte-Cornua; le 27, ils y revinrent; en même temps, ils firent les plus grands efforts pour enlever celle de Rua. Ils éprouvèrent de très-grandes pertes et ne réussirent nulle part. Cependant, enhardis par l'approche des ennemis, le 29, ils se portèrent sur Villa-Vecchia, surprirent le poste qui s'y trou-

vait, et s'y établirent, nous annonçant ainsi le mouvement général de l'armée autrichienne qui venait à nous.

Marche de l'armée. autrichienne.

Beaucoup de chemins conduisent, du Piémont, dans la Ligurie et aux bords de la Méditerranée; mais, dans ce nombre, il en est trois de praticables pour l'artillerie, et qui devaient, dans cette circonstance, plus particulièrement seconder les desseins du général en chef autrichien et lui être utiles : le premier traverse le col de la Bocchetta et aboutit à Gênes, le second se rend d'Acqui à Savone par Cadibona, et le troisième descend du col de Tende à Nice. Si, au début de la campagne, le général Mélas avait engagé ses principales forces sur la première de ces directions, il nous eût laissé la faculté de réunir devant lui la majeure partie de nos troupes et de recevoir des secours, en conservant peut-être nos communications avec la France. Par la seconde, à laquelle le général Mélas donna la préférence, notre aile droite se trouvait aussitôt isolée du restant de l'armée, et elle était forcée de se concentrer autour de Gênes, tandis que les divisions du centre devaient être repoussées vers le Var. Par cette séparation, on pouvait plus aisément nous contenir, nous affamer, et nous forcer, tôt ou tard, à capituler, en rendant Gênes. Dans tous les cas, le port de Gênes était toujours bloqué par l'escadre

anglaise, qui en interdisait l'entrée à toute espèce de bâtiments, et qui interceptait la navigation jusqu'à la hauteur de Marseille.

Le troisième mouvement, en procurant aux ennemis les mêmes avantages, les conduisait à Nice et sur le Var, où ils auraient trouvé sans défense les dépôts d'approvisionnements de tout genre et tout ce qui venait de France pour l'armée. Celle-ci eût bientôt été forcée par le besoin de quitter la Ligurie, pour chercher à vivre et à rétablir ses communications; mais son infériorité, son épuisement et tous les obstacles l'auraient infailliblement fait succomber en entier, avant qu'elle fût parvenue à se dégager. Le général Mélas pouvait employer au mouvement sur Nice les deux tiers de son armée, et disposer de l'autre tiers, qui était encore de beaucoup supérieur aux Français restés du côté de Gênes et dans les Apennins, pour les observer, les poursuivre et les empêcher de se livrer à aucune entreprise. Arrivant sur le Var avec soixante mille hommes, le général Mélas pouvait se répandre dans les provinces du midi de la France, jusqu'au Rhône, sans trouver d'obstacle en état de l'arrêter. Alors la guerre changeait de théâtre et prenait une autre direction. Le premier Consul n'avait point encore terminé ses préparatifs, et il aurait été plus pressé de parer au danger présent, que de suivre le plan d'attaque

qu'il mit plus tard à exécution ; il aurait commencé par se défendre et par affaiblir l'armée du Rhin, pour repousser l'invasion ; c'en était fait des belles combinaisons qui amenèrent les victoires de Marengo et de Hohenlinden.

Je crois que le général Mélas pouvait entreprendre cette double opération, et qu'il avait assez de troupes pour en assurer le succès. L'effectif de son armée dépassait cent mille hommes; quarante mille eussent été bien plus que suffisants, pour contenir les dix-huit mille soldats exténués qui composaient l'aile droite sous mes ordres, et le général Suchet, rejeté sur le Var avec six mille hommes tout au plus, qu'il eût pu réunir, n'eût pas même retardé la marche de l'armée principale qui descendait en Provence. J'ignore par quels motifs le général Mélas, dont les talents ne sont pas d'ailleurs contestés, n'a pas pensé à faire ce mouvement, ou quels obstacles il a trouvés. Il est vrai que cette entreprise exigeait de l'activité et une certaine audace, et le général Mélas préféra s'en tenir à un système qui semblait plus prudent : commencer par réduire Gênes et par détruire notre faible armée, avant d'aller plus loin. Il n'y employa même que la moitié de son armée, et il laissa cinquante mille hommes, y compris son artillerie et toute sa cavalerie, en Piémont, où ils ne servirent à rien et ne furent d'aucune utilité. Il se con-

tenta d'une demi-mesure, lorsqu'il aurait dû chercher, au contraire, à donner de l'occupation à son redoutable adversaire.

Bornant donc ses opérations à agir contre Gênes, et s'y livrant en toute sécurité, le général Mélas commença par couper notre ligne de défense, au-dessous de Gênes, pour nous resserrer sur cette place. Dès les premiers jours d'avril, il fit rassembler, aux environs d'Acqui, trente mille hommes d'infanterie, qu'il destina à marcher sur Savone et contre les retranchements de San-Giacomo, et il en prit lui-même le commandement. Une division de dix mille hommes, sous les ordres du lieutenant général comte de Hohenzollern, se forma en avant de Tortone, pour se préparer à l'attaque de la Bocchetta; et le lieutenant général Ott, chargé d'emporter les positions que nous occupions au levant de Gênes, réunit à Bobbio un pareil corps de dix mille hommes, qu'il grossit ensuite des insurgés plus nombreux de Fontana-Buona.

L'armée autrichienne perce le centre de l'armée française.

Prévenus par ces préparatifs, dont les ennemis, malgré leurs soins, ne pouvaient nous dérober l'entière connaissance, nous étions dans l'attente d'une explosion d'autant plus prochaine, que la flotte anglaise augmentait incessamment en nombre, et qu'elle fermait le blocus avec la plus grande rigueur. Le 15 germinal (5 avril), elle se mit en

ligne devant le port, et détacha deux divisions de bâtiments légers pour aller seconder les attaques, l'une au levant de Gênes, l'autre vers Savone. A ce signal, les Autrichiens commencèrent leurs mouvements; deux têtes de colonnes forcèrent, le jour même, les postes de Rua et de Borgo di Fornari; mais elles furent repoussées et laissèrent en nos mains une centaine de prisonniers. La colonne qui marchait sur Savone nous attaqua aussi, par son avant-garde, sur les hauteurs de Cadibona; mais la position fut conservée jusqu'au lendemain. Ce point était le plus faible de notre ligne; la division qui le défendait se trouvait réduite, par les maladies, à trois mille combattants; son chef, le général Marbot, atteint lui-même de l'épidémie[1], ne pouvait plus commander, et la place de Savone n'avait pas pour un jour d'approvisionnements.

1. Le général Marbot possédait beaucoup d'instruction, une grande connaissance de l'état militaire, et toutes les qualités qui constituent un bon chef. Sans cesse occupé du bien-être de ses troupes, il ne prenait aucun repos, tant qu'il n'avait pu satisfaire à leurs besoins, et malheureusement cela arrivait souvent. C'était surtout envers les malades que le général Marbot était prodigue de soins; je conserve de lui les lettres les plus affectueuses, dans lesquelles, d'une âme déchirée de douleur, il me peignait l'état déplorable des hôpitaux de Savone, qu'il visitait tous les jours. Ces visites et le chagrin qu'il en rapportait lui firent contracter l'épidémie; peu après, la mort nous l'enleva. L'armée fut très-sensible à sa perte, et, pour ma part, je le regrettai très-vivement.

Combat de Cadibona.

Instruit, pendant la nuit, des dangers qui nous menaçaient de ce côté, je partis aussitôt de Cornigliano, pour m'y rendre; il était grand jour, quand j'y arrivai. L'attaque générale avait déjà commencé, et lorsque je joignis les troupes, leur salut paraissait désespéré. Pour les sauver et faire ensuite les dispositions nécessaires, je n'eus que le temps de saisir le drapeau d'un régiment, et de m'élancer sur le point où les ennemis faisaient le plus de progrès, en criant aux soldats de se rallier à moi. Mon exemple les encouragea; ils revinrent pour me dégager; nous arrêtâmes les Autrichiens en arrière de Cadibona, et pendant un instant, le feu se ralentit; j'en profitai pour faire à la hâte mes dispositions. Cette opération et celles qui suivirent, jusqu'au jour où nous fûmes obligés de nous renfermer dans Gênes, sont contenues dans le rapport général que j'adressai au général en chef, sur cette première partie de la campagne.

Rapport général des opérations de l'aile droite de l'armée d'Italie, depuis le 15 *jusqu'au* 30 *germinal an* VIII (*du* 5 *au* 20 *avril* 1800).

« Au quartier général à Gênes, le 16 floréal an VIII.

« Avant d'entrer dans le détail des opérations qui ont eu lieu à l'aile droite, depuis le 15 germinal, il est nécessaire de faire connaître sa position et sa force, ainsi que les dispositions que fit l'en-

nemi pour lui couper ses communications avec le centre de l'armée et l'obliger à se renfermer dans les places de Gênes, Savone et Gavi.

« Au 15 germinal, l'aile droite, formée en trois divisions, avait à peine quinze mille hommes présents sous les armes, et avec ce peu de troupes elle occupait les positions de Rua, Monte-Cornua, Torriglia, Buzzala, la Bocchetta (d'où elle se liait par une avant-garde avec le fort de Gavi), les cabanes de Marcorolo, Campo-Freddo, Stella, Monte-Negino et Cadibona; elle fournissait des garnisons aux forts de Savone, de Gavi, dans la place de Gênes, et elle devait encore se garder sur la côte, pour se préserver des invasions ennemies et faciliter l'arrivage des subsistances à Gênes.

« Une ligne aussi étendue, qui offrait un développement de plus de soixante milles, ne pouvait cependant se resserrer; car il nous fallait garder les défilés de la Toscane, du Plaisantin, de la Lombardie et du Piémont, et conserver nos communications avec le restant de l'armée. Nous avions du monde partout, mais nous n'étions forts nulle part. L'ennemi, instruit de notre faiblesse, et connaissant les difficultés que nous avions à vivre, leva ses quartiers, dans les premiers jours de germinal; il rassembla ses troupes sur les points principaux de ses opérations, et il se prépara à entrer en campagne.

« Le général Ott, ayant huit à neuf mille hommes, et commandant la gauche de l'armée autrichienne, prit la ligne de Novi à Chiavari; ses principales forces se réunirent en avant de Bobbio, d'où il devait lui-même, en remontant la Trebbia, se porter sur Torriglia et Buzzala, pour soutenir l'attaque que sa gauche était chargée de faire à Rua et à Recco, se faire joindre par les révoltés de la vallée de Fontana-Buona, et ensuite marcher sur Gênes, tandis que quelques bataillons autrichiens, auxquels on avait réuni un régiment piémontais, devaient partir de Novi, bloquer Gavi, attaquer la Bocchetta, et descendre dans la Polcevera, pour se réunir aux troupes qui auraient débouché de Buzzala.

« Ces dispositions se prenaient à notre droite, tandis que le général Mélas rassemblait à Acqui vingt-cinq mille hommes, pour agir sur notre centre. Ils en partirent, le 13, pour se porter sur Savone, par Spigno, Cairo, Carcare et Altare.

« L'escadre anglaise devait seconder ce mouvement; le 15, elle parut dans le golfe, et dès ce jour, elle nous coupa toute communication par la mer. Le même jour, l'ennemi porta une reconnaissance sur toute notre ligne; nos postes de Rua furent forcés; le soir, on les reprit, et nous fîmes cent prisonniers. Sur les hauteurs de Cadi-

bona, il y eut aussi une affaire, mais nous conservâmes la position.

« Le 16, l'attaque fut générale. A Monte-Cornua, l'ennemi déboucha sur trois colonnes; deux bataillons de la 74e, qui défendaient cette position, furent forcés à l'abandonner, et se retirèrent, l'un sur Nervi, l'autre sur le Monte-Fascio. Dans l'après-midi, cette position fut encore forcée, et le général d'Arnaud, n'ayant pu parvenir à la reprendre, fit occuper à ses troupes le bas de la montagne. Nous fîmes dans une de ces attaques une centaine de prisonniers. A Torriglia, à Scofera et à San-Alberto, l'attaque fut aussi vive; le général Petitot, qui y commandait, défendit ses positions avec autant d'intelligence que de bravoure; mais le Monte-Cornua une fois emporté, cette brigade, forte de mille combattants, dut opérer sa retraite sur Prato, dans le Bisagno, pour éviter d'être compromise. Le général Petitot y fut blessé.

« A la deuxième division, l'attaque fut moins vive; cependant nos postes de Cazella, Savignone, Fiancone, Castagno et Ronco, attaqués par des forces supérieures, durent se replier. Le général Gazan prit position derrière la Scrivia, et retira sur les Molines les troupes qu'il avait à Voltagio, lesquelles auraient pu être enlevées par Piamone et Castagno. Les postes des cabanes de Marcorolo,

de Rossiglione et du Monte-Calvo furent également forcés; mais le lendemain nous les reprîmes. La 2e de ligne se distingua ; le 16, elle fit soixante prisonniers.

« Pendant que cela se passait à la droite, la troisième division soutenait, en avant de Cadibona, un combat des plus vifs. Des vingt-cinq mille hommes que l'ennemi avait réunis à Acqui, quinze mille furent dirigés vers Savone ; le général Mélas les commandait en personne. A sept heures du matin il commença son attaque ; nos troupes firent des prodiges de valeur, en se défendant ; mais, accablées par le nombre (nous n'avions pu réunir que deux mille cinq cents hommes dans cette partie), elles durent quitter les ouvrages de la Torre, pour se rallier à Cadibona. De nouveau, vivement pressées, elles abandonnèrent ce village, et furent quelque temps en désordre. Le lieutenant général Soult, parti pendant la nuit des attaques de droite, arrivait, en cet instant, à la troisième division ; voyant le danger qui la menaçait, il s'élança au milieu des rangs, saisit un drapeau, et se porta dans l'endroit où les Autrichiens faisaient le plus de progrès. Cet exemple stimula les troupes; elles se rallièrent, et parvinrent à arrêter l'ennemi. Le général Soult leur fit prendre position à Montemoro; l'adjudant général Mathis fut blessé dans cette affaire.

« L'attaque se ralentit durant quelques heures; mais l'ennemi faisait toujours filer ses troupes, et cherchait à déborder celles qui lui défendaient si intrépidement l'approche de Savone. Une de ses colonnes, partie des hauteurs d'Altare, était près d'arriver à Vado; une autre attaquait les redoutes de Monte-Negino, tandis que quelques bataillons, partis de Sassello, se portaient sur Stella, et menaçaient d'arriver avant nous à Albissola. Notre position était critique; mais il fallait tenir et gagner la nuit, afin de pouvoir, pendant ce temps, jeter quelques subsistances dans le fort de Savone que, dans notre disette, nous n'avions pu approvisionner. Le général Soult fit faire plusieurs mouvements; il arrêta l'ennemi, couvrit les débouchés, et gagna le temps nécessaire. A trois heures, l'attaque recommença à Montemoro; nous étions presque tournés : la retraite fut ordonnée; l'ennemi entra en même temps que nous dans les faubourgs de Savone. On l'en chassa, et nous gardâmes la ville pendant la nuit, temps précieux, qui permit au général Soult de jeter dans le fort la distribution en vivres qui était destinée à la division. C'est tout ce qu'il put faire; il priva la troupe de ses subsistances, mais il donna à la garnison du fort le moyen de se défendre pendant quelques jours. Il y laissa le général Buget pour y commander, et il mit six cents hommes à sa disposi-

Combat de Savone.

tion. A trois heures, la ville fut évacuée, et la troisième division opéra sa retraite sur les hauteurs en arrière d'Albissola ; l'ennemi, qui avait pénétré jusque dans ce village, fut rejeté sur Stella. Le général Gardanne, qui avait remplacé le général Marbot dans le commandement de la troisième division, se distingua dans cette journée ; il reçut ordre de continuer sa retraite sur les hauteurs de Varaggio, et de couvrir Campani par un fort poste.

« L'ennemi éprouva une grande perte en hommes tués et en blessés ; nous en eûmes aussi, et nous fîmes quelques prisonniers. On se battit, à coups de crosses et à coups de pierres, dans les retranchements de la Torre.

Combat du Monte-Fascio.

« Par suite des succès qu'il avait obtenus sur la deuxième division, dans la journée du 16, l'ennemi avait poussé des troupes, jusque près de Gênes. Le général en chef ordonna qu'il fût attaqué, le 17 au matin ; à cet effet, il fit avancer la 25e demi-brigade d'infanterie légère ; trois colonnes furent dirigées sur le Monte-Fascio. Le général de division Miollis commandait celle du centre, le général de brigade d'Arnaud celle de droite, et l'adjudant général Hector celle de gauche ; la position fut emportée, au pas de course ; on reprit aussi le Monte-Cornua et Scofera. La nuit fit cesser le combat et la poursuite ; le colonel baron

d'Aspre, qui dirigeait les insurrections, et quinze cents hommes, restèrent en notre pouvoir. La 25e légère et la 106e de ligne se distinguèrent particulièrement dans cette journée.

« La deuxième division fut seulement inquiétée, pendant la journée; le général Poinsot reprit Borgo di Fornari, Cazella et Savignone, mais il n'y eut aucune affaire sérieuse. La troisième division rectifia sa ligne, de Varaggio à Campani; il n'y eut rien de nouveau pendant la journée.

« Il devenait indispensable de prendre d'autres mesures. Nos communications avec le centre de l'armée étaient coupées, il fallait les rétablir. Le fort de Savone se trouvait bloqué, et il n'avait que pour peu de jours de subsistances; il fallait ainsi aller à son secours, marcher à l'ennemi et arrêter sa marche sur Gênes. Dans la journée du 18, le général en chef en régla les dispositions; il chargea le lieutenant général Soult de rassembler à Voltri un corps de cinq mille hommes, et, avec ces troupes, de se diriger sur Sassello, tandis que le général en chef, se réservant le commandement de la troisième division, se proposa de la porter sur Savone, par Varaggio et Albissola, en suivant la marine (le bord de la mer). Pendant la même journée, les troupes furent mises en mouvement: la première division, trop affaiblie pour pouvoir

conserver la ligne du Monte-Cornua, eut ordre de se concentrer derrière la Sturla; elle se replia également dans le Bisagno. La Bocchetta fut attaquée, et les troupes de la deuxième division, qui défendaient ce poste, durent se retirer sur Ponte-Decimo.

« L'ennemi avait continué à filer par les crêtes des montagnes, et déjà il débordait la troisième division, quand le général Gardanne, qui la commandait, fut sommé par le général autrichien de mettre bas les armes; le général Gardanne répondit *qu'en campagne on ne connaissait que d'être tué sur le champ de bataille, ou d'être prisonnier de guerre, et qu'il fallait se battre.* Sa position était mauvaise; il reçut ordre de se retirer derrière le torrent qui passe à Cogoletto, et de garder toujours Campani.

« Les troupes qui devaient se réunir à Voltri y étaient arrivées, et le lieutenant général Soult, ayant avec lui le général Gazan, se disposait à partir, pendant la nuit, pour Sassello, quand on lui rendit compte que l'ennemi avait forcé les postes des cabanes de Marcorolo et qu'il s'était avancé jusqu'à Acqua-Santa, à trois milles de Voltri. Il n'y avait pas un moment à perdre pour le repousser de ce débouché, sans quoi il nous eût obligés à nous replier sur Gênes, et il eût rendu la retraite de la troisième division très-difficile. L'attaque fut

aussitôt ordonnée. Le général Gazan partit le 19, à trois heures du matin, avec la 25e légère et la 3e de ligne; il se dirigea, par Acqua-Santa, sur Marcorolo où, à son approche, les Autrichiens s'étaient retirés; ils furent chargés à la baïonnette et mis en déroute. Six cents prisonniers et deux pièces de canon restèrent en notre pouvoir. La 3e de ligne se distingua particulièrement; elle avait à sa tête le colonel Mouton, son chef de brigade.

Combat de Marcorolo.

« Les Autrichiens, rejetés jusqu'au delà de Lerma, rendaient notre marche plus assurée. Le général Gazan reçut ordre de porter de suite sa colonne sur Campo-Freddo, pour y joindre celle que le général Poinsot y avait amenée, et avec laquelle il avait repoussé les ennemis jusqu'au delà de Rossiglione, en lui faisant quarante prisonniers. Ce mouvement s'exécuta, et les troupes prirent position.

« Le 20, à quatre heures du matin, la division fut remise en marche et dirigée par Acqua-Bianca, Martina et San-Pietro-dell-Orba, sur Sassello. En arrivant à un mille de Pallo, le lieutenant général Soult fut instruit que, depuis le matin, l'ennemi occupait la Verrerie avec quatre régiments formant huit mille hommes, et qu'il se disposait à attaquer, le lendemain, le détachement que nous avions à Campani, pour se porter ensuite sur Voltri et couper la retraite à la colonne commandée

par le général en chef, qui était sur la marine[1]. Le général Gazan reçut ordre de prendre position, avec une partie de sa troupe, à gauche de Pallo, sur le chemin qui conduit de la Verrerie à Ponzone. Le général Poinsot marcha sur Sassello avec la 25ᵉ légère et la 92ᵉ de ligne, pour y attaquer l'arrière-garde de la troupe ennemie, qui était à la Verrerie. Ce mouvement s'exécuta avec intrépidité; il fait honneur à la 25ᵉ. La ville fut emportée, ainsi que les hauteurs, à gauche, qui la dominent, et l'ennemi, continuant son mouvement, rejoignit à la Verrerie le gros de sa troupe; mais six cents hommes, trois pièces de canon et deux cent mille cartouches restèrent en notre pouvoir. Combat de Sassello.

« Par la position que nous prîmes autour de la montagne de la Verrerie, il ne restait à l'ennemi, pour Combat de la Verrerie.

1. Des traînards autrichiens de la colonne qui avait pris position à la Verrerie, et que l'on fit prisonniers en approchant de Sassello, nous instruisirent des mouvements de cette colonne et des projets des généraux qui la commandaient, pour le lendemain. On pouvait d'autant plus croire à ces projets, qu'ils étaient indiqués par la direction donnée aux troupes ennemies, sur les derrières desquelles nous étions déjà placés. Notre marche eut cela de remarquable, qu'elle ne fut pas même soupçonnée par les généraux autrichiens; aussi leur sécurité contribua à nos succès et assura leur défaite, en préservant la colonne conduite par le général en chef, d'une entière destruction.

se retirer, que le chemin qui conduit à Ponte-Invrea, par la Moglia, et celui de Montenotte, par Stella. Il craignit pour le premier de ces débouchés; pendant la nuit, il y porta des troupes et ne conserva que trois régiments à la Verrerie. Le lieutenant général Soult ordonna que, le 24, à quatre heures, ils y fussent attaqués; le général Gazan, ayant avec lui la 25e légère, les grenadiers de la 2e de ligne, et les 3e et 92e de ligne, fut chargé de cette opération; le général Poinsot resta, avec la 78e, en réserve, sur les chemins de Ponzone et de Sassello. La défense fut opiniâtre; mais, pressé, de tous côtés, par l'extraordinaire bravoure de nos soldats, l'ennemi commença sa retraite. Ce moment fut saisi; les efforts redoublèrent, et partie de la colonne se trouva coupée; deux mille prisonniers, parmi lesquels était le régiment de Deutsch-Meister, en son entier, sept drapeaux et beaucoup d'officiers restèrent en notre pouvoir. Il y eut, en outre, une infinité de tués; la terre en était jonchée, sur un espace de plus d'une lieue; les blessés, qui étaient en très-grand nombre, eurent le temps de se retirer.

« Dans cette action, qui fait honneur au général Gazan, et dans laquelle l'adjudant général Gauthrin, chef de l'état-major de l'aile droite, se distingua, le lieutenant général Soult remarqua plusieurs officiers et des soldats, qui firent des pro-

diges de valeur. Il demandera pour eux de l'avancement. La conduite du chef de brigade Mouton mérite de grands éloges.

« Ce qui échappa d'ennemis, dans cette affaire, fut se rallier aux troupes qui, pendant la nuit, avaient pris position à la Moglia et à la Galera. On ne chercha pas à les poursuivre; au contraire, l'ordre fut donné au général Gazan de réunir ses troupes sur la hauteur dite Gros-Pasto, position importante qui domine celles que nous venions de parcourir, et qui est parallèle à la montagne de l'Hermette. Le mouvement commençait à s'opérer, quand l'ennemi, débouchant sur deux colonnes, fortes d'à peu près cinq mille hommes, vint prendre position à l'Hermette, et chercha d'abord à déborder notre gauche; nos succès et les dispositions prévues nous permirent de faire échouer ses desseins. L'attaque de l'Hermette fut ordonnée; les soldats déployèrent la plus grande valeur; la gauche remportait de nouveaux avantages, mais la droite était repoussée. Quelques troupes que l'ennemi avait lancées pour la déborder commençaient à tirailler sur nos derrières; nous manquions de pain et de cartouches, la troupe était harassée (c'était le troisième combat de la journée). La nuit approchait; quelques compagnies fléchirent : on parvint à les rallier. En cette circonstance, le chef de brigade Godinot se cou-

Premier combat de l'Hermette.

vrit de gloire ; il venait d'être blessé à l'attaque de l'Hermette ; il oublia ses souffrances, pour s'occuper de ses soldats et les ramener à la victoire. Il y parvint, et dans l'instant, arrivèrent à notre gauche les 3e légère et 62e de ligne, conduites par le général de brigade Fressinet : le général en chef les avait détachées de sa colonne, pour établir nos communications [1].

« Cette jonction fort heureuse s'opéra sur l'Her-

1. L'auteur du *Journal du siége et blocus de Gênes* a commis plusieurs erreurs, dans le compte qu'il a rendu des opérations militaires de cette époque, entre autres, celle par laquelle il attribue au général Fressinet le principal mérite du dernier avantage qui fut remporté par nos troupes, sur la montagne de l'Hermette. C'est une exagération. La vérité est que l'affaire était presque terminée, quand le général Fressinet déboucha ; mais qu'il la compléta parfaitement, par son mouvement. Dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, ce général se conduisit d'une manière très-distinguée.

Le *Journal du siége et blocus de Gênes* est, dans l'ensemble, un ouvrage utile, quoiqu'il contienne quelques inexactitudes de détail, comme celle que je viens de relever, et quoique le point de vue de l'auteur soit un peu trop exclusif. Pour l'ensemble des faits, il en donne cependant une idée assez exacte. J'avais rédigé des observations sur cet ouvrage, quand il a paru, et j'avais pensé les joindre à cette partie de mes mémoires. Il m'a semblé ensuite que mon rapport du 16 floréal, que je transcris ici dans son entier, et quelques autres observations, que j'aurai occasion de faire dans la suite de mon récit, suffiront pour la rectification des faits principaux.

mette, position de l'ennemi, d'où il fut obligé de se retirer, après y avoir considérablement perdu de monde, tant en hommes tués que blessés, et après nous avoir abandonné quelques centaines de prisonniers. Nous ne pûmes le poursuivre : il y avait deux heures qu'il était nuit, et notre feu seul éclairait sa marche ; les soldats étaient dispersés, et on se battait encore sur la droite. Pour ne rien compromettre, l'ordre fut donné de se rallier au gros de l'armée, et de conserver l'Hermette par des postes. Ainsi finit cette journée, l'une des plus glorieuses de notre marche, et pendant laquelle l'ennemi éprouva une perte d'au moins quatre mille hommes, dont plus de la moitié sont prisonniers de guerre. Nous eûmes à regretter plusieurs braves et à admirer le courage héroïque des 25e légère, 3e et 78e de ligne, ainsi que celui des grenadiers de la 2e.

Second combat de l'Hermette

« Pendant la nuit, l'ennemi s'empara de nouveau de l'Hermette et y porta cinq mille hommes ; il importait de l'en chasser. Le 22, à dix heures du matin, l'attaque fut ordonnée ; le général Soult défendit, sous peine de déshonneur, de tirer un seul coup de fusil : marcher au pas de charge, la baïonnette en avant, était notre seule ressource ; les munitions tiraient à leur fin. Cet ordre fut rigoureusement suivi ; la position fut emportée, et l'ennemi, en déroute, dut aller se

rallier à ses réserves, sur les hauteurs qui dominent le désert de Varaggio ; deux cents prisonniers et le colonel du régiment de Keihl restèrent en notre pouvoir.

« Nous dûmes nous borner à ce succès, pour cette journée ; nos troupes étaient épuisées de faim et de fatigue. D'ailleurs, les nouvelles positions que l'ennemi avait prises étaient tellement escarpées, et d'un accès si difficile, qu'il eût été imprudent d'entreprendre de les forcer. Cependant, on entretint un tiraillement, afin de couvrir quelques mouvements de troupes. Le soir, nous prîmes position à l'Hermette, occupant toujours Gros-Pasto.

« Le 23, les troupes restèrent en présence des ennemis, sans faire de mouvement. Le 24 au matin, l'ennemi évacua ses positions, et se retira derrière le torrent de Stella, sur les hauteurs de Montenotte ; son camp de la Moglia et de la Galera fut renforcé. On suivit sa marche, et le soir, une reconnaissance fut portée sur ce dernier point.

« Le 25, nos besoins devinrent pressants : nous manquions de pain ; depuis deux jours, nos soldats avaient à peine des cartouches pour trois heures de combat. L'ennemi, faisant un mouvement sur notre droite, s'emparait de Sassello, que nous avions abandonné, et se retranchait à la Moglia. Il fallait le combattre, pour prévenir ses desseins

et faciliter à la colonne de gauche son arrivée sur Savone.

Combat de la Moglia.

« Dans cette journée, on obtint la mesure de ce que peuvent des troupes françaises. Elles ne pouvaient se tenir de fatigue et de faim[1], pourtant elles marchèrent à l'ennemi avec un courage indicible; mais le manque de munitions nous obligea

1. Je ne me suis jamais trouvé en campagne dans un dénûment plus absolu, et je n'ai jamais vu les troupes ressentir, avec plus de violence, le besoin de satisfaire la faim qui les dévorait. La veille de mon dernier mouvement sur Sassello, nous étions bivouaqués autour du rocher de Gros-Pasto; je n'avais rien mangé de la journée. Des grenadiers de la 3e, qui avaient eu leur part d'une vieille vache, trouvée dans la montagne, eurent l'attention de m'en envoyer une portion de soldat et un peu de bouillon que, faute de sel, ils avaient salé avec un paquet de cartouches; c'était noir comme de l'encre, je le trouvai délicieux. Le lendemain, je partageai, entre trente-deux personnes, un pain de munition qui était ma dernière ressource. Le soir du même jour, je vis plusieurs cadavres, restés sur le champ de bataille du dernier combat, entièrement décharnés par nos soldats, qui n'avaient pu assouvir autrement leur faim. Ce fut le chef de brigade Mouton qui m'en donna le premier avis; je ne voulais pas le croire. Il me fit faire le tour du rocher au pied duquel nous nous étions battus, deux jours auparavant; dès que nous l'eûmes tourné, nous nous trouvâmes en présence d'une certaine quantité de soldats qui dépeçaient, comme des vautours, des cadavres de grenadiers hongrois restés sur le champ de bataille. Ils se sauvèrent, dès qu'ils nous aperçurent, sans que nous pussions les reconnaître. Telle était la situation de nos soldats.

à commencer tard. A quatre heures du soir, le lieutenant général Soult ordonna l'attaque. A cet effet, il chargea le général Gazan, qui avec sa colonne avait repris Sassello, d'attaquer la gauche du camp ennemi en gagnant la crête des montagnes. Le général Poinsot forma l'attaque du centre avec la 25ᵉ légère, tandis que le chef de brigade Cassagne avec la 3ᵉ, débouchant sur la Galera par San-Giustiniani, attaqua la droite. Tout ce que peuvent l'honneur et l'intrépidité fut déployé dans cette action, une des plus meurtrières que nous ayons eues. Deux fois nous parvînmes sur les hauteurs de Ponte-Invrea, et deux fois dix mille hommes ayant du canon nous en firent descendre. Malgré tant de résistance de la part des ennemis, malgré leurs abatis et leurs retranchements, nous l'aurions emporté, car pendant longtemps la victoire sembla nous être favorable; mais le général Mélas survint à la tête d'une réserve de cinq mille hommes, et tous nos efforts ne servirent plus qu'à l'honneur de notre poignée de braves, qui luttait contre quinze mille Autrichiens. La nuit mit fin à ce combat terrible, et nous conservâmes la position d'attaque; l'ennemi éprouva une perte très-considérable en hommes tués ou blessés; plusieurs de ses corps eurent la moitié de leur monde détruit. Nous perdîmes aussi beaucoup de monde : six officiers et quatre-vingts soldats furent tués, qua-

rante officiers et trois cent cinquante soldats de blessés ; point de prisonniers. Le général Fressinet fut du nombre des blessés : il reçut deux coups de feu, au commencement de l'action ; l'adjudant général Gauthrin, chef de l'état-major de l'aile droite, le remplaça avec beaucoup de distinction. Toutes les troupes se battirent avec un courage extraordinaire, mais particulièrement les 25ᵉ légère, 3ᵉ et 62ᵉ de bataille, et les grenadiers de la 2ᵉ. Il n'est pas possible d'être plus brave.

« Toujours pour attirer l'ennemi et faciliter à la colonne de gauche d'arriver à Savone, le lieutenant général Soult multipliait ses mouvements. Il ne restait d'ailleurs que des manœuvres à faire ; les munitions étaient usées. A minuit, la troupe reçut ordre de se reporter sur Sassello ; le mouvement s'exécuta avec calme, et nous prîmes position de manière à annoncer une marche vers Cairo et Dego. Enfin nous reçûmes un peu de pain ; la demi-ration fut donnée ; sans ce secours, il nous eût été impossible d'avancer. Depuis trois jours, nous étions sans vivres, toujours en marche et à nous battre.

« La distribution finissait à peine, que nous fûmes attaqués. Pendant que nous nous retirions sur la Verrerie, l'ennemi pressait vivement notre arrière-garde, et une de ses colonnes, après avoir repoussé l'infanterie légère, qui était restée en ob-

servation à la Galera et sur les hauteurs de San-Giustiniani, se portait sur l'Hermette, pour nous couper de nouveau nos communications avec la gauche. Nous accélérâmes notre marche, et sur les hauteurs de Gros-Pasto, nous rejoignîmes l'infanterie légère.

« Nous n'étions pas encore formés, et notre arrière-garde se battait encore à la Verrerie, quand le général autrichien de Bellegarde, maître de l'Hermette et comptant sur l'effet d'une colonne qu'il faisait filer sur nos derrières, par les déserts de Varaggio, nous fit sommer par son chef d'état-major de mettre bas les armes, sous prétexte que nous étions cernés par des forces supérieures et que toute défense était inutile. Notre position était critique : nous n'avions pas deux coups à tirer par homme, mais il nous restait des baïonnettes. Le lieutenant général Soult fit répondre que nous savions nous en servir[1]. L'ennemi fut maintenu, quoiqu'il nous entourât. Il n'avait pas encore commencé son attaque ; il était même si confiant en ses forces, qu'il commit la faute de ne pas occuper

1. Les Autrichiens étaient parfaitement instruits de notre situation. Des prisonniers affamés, qui étaient tombés entre leurs mains, leur en avaient donné connaissance. Aussi, lorsque le chef d'état-major du général Bellegarde vint me sommer de mettre bas les armes, il dit *qu'on savait très-bien que j'étais sans vivres et sans cartouches*. Je lui fis ré-

la position à droite de l'Hermette. Le général Soult s'en empara à l'instant avec ses troupes, et, favorisé par un brouillard très-épais, il eut le temps de faire ses dispositions; elles étaient finies, quand le brouillard tomba, et l'ennemi nous vit en bataille sur deux lignes, débordant sa droite et couvrant notre retraite sur Voltri. Il n'était encore que six heures du soir; le combat paraissait inévitable, mais il ne fut pas engagé. Les troupes restèrent en présence et sous les armes, jusqu'à dix heures du soir; ensuite, de part et d'autre, on prit position.

« Notre situation, quoique un peu améliorée, n'était cependant pas rassurante. Le soldat, harassé de fatigue, n'avait mangé, depuis trois jours, qu'une demi-ration de pain, et il était encore sans cartouches; une colonne ennemie filait par le désert de Varaggio, pour nous prévenir à Cogoletto, tandis qu'une autre colonne débouchait de la Verrerie et se portait, par Campani, sur Voltri. Une affaire sérieuse était inévitable, pour le 27, en restant dans cette position. Nos moyens ne nous permettaient pas de la soutenir, sans tout compromet-

Retraite sur Voltri.

pondre : *Avec des baïonnettes et des hommes qui savent s'en servir, on ne manque de rien, et s'il était moins tard, votre général se repentirait de sa démarche.* Mais je retins assez longtemps l'officier parlementaire, pour qu'il ne pût rendre ma réponse à son général, que lorsque mes dispositions seraient terminées.

tre; c'eût été nous exposer à une entière défaite, que de la hasarder; d'ailleurs la colonne de gauche ayant opéré sa retraite, la nòtre devenait indispensable. A trois heures du matin, le lieutenant général donna ordre au général Gazan de mettre les troupes en marche et de les diriger par Arenzano sur Voltri; à Lerca, elles joignirent celles de gauche, où se trouvait le général en chef. La réunion étant opérée, la retraite sur Voltri fut continuée; le soir, nous prîmes position sur les hauteurs qui dominent cette ville; des vivres et des munitions furent donnés aux troupes.

« Il eût été préférable sans doute de continuer la retraite sur Gênes, sans nous arrêter à Voltri, où les positions ne sont susceptibles d'aucune défense avantageuse. L'ennemi, maître des montagnes, avait porté une colonne sur la Madone de Sestri; il s'était aussi emparé de Rivarolo et il pouvait nous couper à Sestri ou à Cornigliano. Mais il fallait évacuer ce que nous avions à Voltri, et tenir, autant que possible, les moulins de cette ville, qui fournissaient à Gênes les farines nécessaires à la consommation de la troupe et à celle des habitants.

Combat de Voltri.

« Le 28, à quatre heures du soir, l'ennemi attaqua nos troupes sur les hauteurs de Voltri; en même temps, une forte colonne déboucha par la route de Savone, qui longe la marine, et nous re-

poussa de ce côté. La résistance fut, un instant, terrible : on se battit à la baïonnette et à coups de crosses; mais la colonne qui, depuis la veille, s'était portée sur la Madone de Sestri, descendait des montagnes; il fallut se retirer. On rencontra même cette colonne sur la route, et nous dûmes nous frayer un passage à travers ses rangs, pour arriver à Cornigliano.

Retraite sur Gênes.

« Nos troupes prirent position à la hauteur du fort Saint-André, occupant Sestri par des avant-postes, et le 29 au matin, elles eurent ordre de passer sur la rive gauche de la Polcevera. Une partie fut destinée à entrer dans la place de Gênes, pour en défendre les ouvrages, et le restant fut chargé de garder Saint-Pierre d'Arena, en se liant par des postes avec ceux qui dépendent de la position des Deux-Frères, entre les forts de l'Éperon et du Diamant.

« Pendant que ces mouvements s'exécutaient à la gauche, le général de division Miollis, qui avait reçu du général en chef le commandement de la place de Gênes et celui des deux divisions restées pour conserver les positions en avant de la ville, soutenait divers combats qui tournèrent tous à notre avantage; l'ennemi ne put jamais lui faire perdre du terrain. Le 29, le général Miollis reçut ordre de se concentrer, de manière à garder la Sturla, à couvrir par des postes le fort de Riche-

lieu, à garder le mont Venti, et à lier sa défense avec le fort de l'Éperon. Le 30, les positions furent rectifiées et l'ennemi forma le blocus de la place.

« Tel est le précis des mouvements que l'aile droite a faits pendant ces premiers quinze jours de campagne. Attaquée par des forces plus que doubles, sur une étendue aussi grande, elle s'est ralliée, et, quoiqu'elle fût dénuée de tout et sans nourriture, elle a pris l'offensive et a fait éprouver aux ennemis une perte d'environ neuf mille hommes, dont cinq mille sont prisonniers de guerre. Nous avons pris en outre sept drapeaux, cinq pièces de canon, et nous avons arrêté la marche des Autrichiens, jusqu'au moment où, par épuisement de forces et manque de moyens pour tenir la campagne, nous avons été obligés de nous renfermer dans Gênes.

« Notre perte dans tous ces mouvements et les diverses affaires qui ont eu lieu depuis l'ouverture de la campagne, est de trois cent vingt-huit hommes tués, dix-sept cents blessés et neuf cent vingt-huit prisonniers de guerre; dans ces nombres sont compris deux cent quarante officiers mis hors de combat. Cette perte est immense si l'on considère que ce sont des Français qui manquent et des braves que nous avons de moins; mais il faut aussi remarquer le nombre de troupes que nous avons

eu à combattre, les difficultés qu'il a fallu surmonter, les pertes considérables que nous avons fait éprouver aux ennemis, les retards que nous avons apportés à ses opérations, et la diversion puissante que cette défensive a procurée à l'armée de réserve, pour entrer en Italie et venir à notre secours.

« Entreprendre de citer tous les braves qui se sont distingués serait une tâche difficile ; il faudrait nommer tous ceux qui ont combattu. »

Le rapport que je viens de transcrire ne donne que les détails de mes opérations, pendant les quinze jours de campagne qui précédèrent notre investissement sous les murs de Gênes. Pour l'ordre du récit, il faut maintenant rappeler les mouvements de la colonne commandée par le général en chef en personne, qui suivait les bords de la mer, ainsi que faire connaître le but que nous nous proposions d'atteindre.

Au début de la campagne, le premier mouvement des ennemis nous priva de nos communications avec le centre de l'armée, et livra le fort de Savone aux faibles moyens de défense que j'y avais fait entrer précipitamment. L'escadre anglaise nous interdisait les transports par mer ; car ce n'était qu'à la faveur des coups de vent, qui la forçaient à s'éloigner, que quelques bâtiments se hasardèrent à faire furtivement la traversée, de

Marseille à Gênes, pour nous apporter un peu de grain. Ces secours, de beaucoup insuffisants pour alimenter nos troupes, laissaient les habitants dans un complet dénûment. Nous étions sans viande, et, à partir du jour où nous perdîmes nos communications, il devint impossible d'en faire venir. On ne pouvait non plus se procurer des mulets, pour transporter aux corps détachés de la place leurs vivres et leurs munitions; et, pour y suppléer, on en était réduit à employer des hommes à ce service fatigant.

Ainsi, avant que les ennemis eussent approché de Gênes, notre situation ne présentait déjà aucune chance de succès. Nous ne pouvions pas l'améliorer, mais nous devions néanmoins tenter tous les efforts, humainement possibles, pour nous maintenir dans le même état, reprendre ce que les ennemis nous faisaient perdre, et prolonger notre résistance, afin de donner aux secours du dehors, que nous étions fondés à attendre, le temps de venir à nous. Il nous importait surtout d'entretenir, par la hardiesse des entreprises et par quelques avantages, le moral de nos troupes et celui de la nombreuse population de Gênes. Il fallait persuader à cette population que les ennemis étaient impuissants sur nous, par la force des armes, pour ranimer chez elle l'espoir de sa délivrance, et pour diminuer l'effroi que lui causait

sa position actuelle; il fallait détourner de ses pensées les bruits alarmants et les insinuations malveillantes, qui l'excitaient sans cesse à s'armer contre nous. Ce n'était, à la vérité, qu'un expédient; mais il n'était pas en notre pouvoir de faire mieux, pour disposer en notre faveur un élément qui nous était contraire, ou du moins pour l'empêcher de nous nuire. Ainsi, le succès que le général en chef avait obtenu, le 17 germinal, avec la 1re division, sur le général Ott, presque en vue de Gênes, avait produit un si bon effet sur les habitants, qu'au retour de nos troupes, ils les avaient accueillies avec acclamation, s'empressant même d'aller au-devant d'elles, pour recevoir les blessés, leur donner des secours et les porter aux hôpitaux.

Ce succès du 17 germinal nous avait valu un autre avantage considérable, celui d'éloigner encore les Autrichiens du côté du levant, et, avec eux, les gens armés des insurrections. Nous eûmes ainsi, de ce côté, un répit de plusieurs jours, et nous en profitâmes, pour faire, à notre gauche, toutes les opérations que j'ai décrites dans mon rapport. Le général en chef venait de terminer cette première opération; de mon côté, j'étais revenu de Savone, et j'avais établi la troisième division sur les hauteurs de Varaggio. C'était de cette position qu'il fallait partir, pour faire la

tentative de débloquer Savone, dont la petite garnison ne pouvait tenir que quelques jours, et pour rétablir nos communications avec le général Suchet, dont nous avions été séparés par le mouvement du général Mélas.

Le plan du général en chef consistait donc à opérer sur deux colonnes. Pendant qu'avec celle de droite, composée des troupes du général Gazan et de bataillons de grenadiers tirés des deux divisions, formant en tout cinq mille hommes, j'opérais sur Sassello et dans les montagnes, le général en chef s'était chargé lui-même de la colonne de gauche, qu'il avait composée de la troisième division et d'un bataillon de grenadiers, pour opérer le long de la côte et dans la direction de Savone. Nous devions, autant que possible, chercher à communiquer ensemble, pour lier nos opérations. Pour nous fournir des vivres et des munitions, autant que la croisière anglaise le permettrait, le général en chef avait organisé une flottille, commandée par le capitaine de vaisseau Sibille, et composée de quelques transports escortés par deux corsaires. Elle devait longer la côte, d'aussi près que possible, et se tenir à hauteur de notre colonne de gauche. Enfin le général Miollis avait été laissé à Gênes, pour commander la place avec les postes qui en dépendaient, et observer les débouchés.

La colonne de gauche, dirigée par le général en chef, devait d'abord forcer les positions occupées par les ennemis en avant de Varaggio, suivre le bord de la mer par Albissola, et se porter sur Savone, d'où un détachement aurait gagné Vado, et enlevé, en ce dernier endroit, les magasins que les Autrichiens avaient commencé à y former; le restant de la colonne se serait ensuite élevé vers Montenotte. De mon côté, je devais, après avoir dépassé Sassello, prendre la même direction. Ce plan était bien concerté, et il est probable qu'il eût été couronné de succès, si nos moyens d'exécution eussent répondu à l'énergie que nous déployâmes pour le faire réussir. Mais il y avait trop de disproportion entre nos forces et celles des ennemis, et nous manquions de tout, tandis qu'ils se trouvaient abondamment pourvus, et que leurs troupes, qui sortaient de bons quartiers d'hiver, étaient en parfait état. Ils étaient, en outre, retranchés sur plusieurs points; enfin, ils avaient l'avantage de pouvoir nous opposer de l'artillerie, et nous n'en avions pas.

Le 19 germinal, au moment où nos troupes se mettaient en marche, une très-grande agitation se manifesta parmi le peuple de Gênes : le tocsin du dehors se fit entendre. On apprit aussi que les ennemis avaient forcé le poste de la Bocchetta, et des cavaliers pénétrèrent, au galop, dans les fau-

bourgs en criant : Vive l'empereur ! Ces provocations n'eurent d'autre effet, que de porter le général en chef à prendre des mesures de police plus sévères, et à obliger le gouvernement ligurien à se concerter avec les chefs militaires, sur toutes les dispositions qui avaient pour objet le maintien de l'ordre et la conservation de la tranquillité publique ; d'ailleurs le peuple resta calme, et notre mouvement n'en fut pas retardé.

Opérations du général Masséna.

Le 20, pendant que je marchais sur Sassello, et que j'enlevais l'arrière-garde de la colonne autrichienne, qui s'était établie à la Verrerie, le général en chef, ayant formé deux colonnes de la troisième division, donna le commandement de la droite à l'adjudant général Sacqueleu, et la dirigea, par des montagnes d'un accès très-difficile, de Varaggio sur la droite de Stella, pour tourner la position des ennemis entre ces deux endroits. Le général Gardanne, commandant la division, resta, avec le général en chef, à la colonne de gauche qui prit, par une autre route, et à grand intervalle, la même direction. A moitié chemin, elle se trouva en face d'un gros corps autrichien aussi en mouvement. Le combat s'engagea, et de part et d'autre, on chercha à se prévenir sur des hauteurs où l'adjudant général Sacqueleu devait passer. De notre côté, on fit des efforts inouïs ;

cinq fois de suite, les troupes retournèrent à la charge. Le général Gardanne, les adjudants généraux Campana et Cérisé, trois aides de camp du général en chef, et beaucoup d'autres officiers et soldats, furent successivement blessés, sans pouvoir faire joindre les deux colonnes, ni se maintenir sur le terrain qu'on avait si péniblement gagné.

Les Autrichiens étaient cinq à six fois plus forts; à la faveur de cette supériorité, ils manœuvrèrent pour envelopper cette colonne, et déjà ils l'avaient débordée, lorsque le général en chef ordonna au général Fressinet, qui avait remplacé le général Gardanne dans le commandement de la division, d'opérer sa retraite sur les hauteurs en arrière de Varaggio, où, sous la protection du bataillon de grenadiers arrivé de Gênes, quelques instants auparavant, on parvint, à neuf heures du soir seulement, à arrêter les ennemis. Le général en chef, convaincu de l'impuissance de ses efforts pour repousser les ennemis, se porta aussitôt, à travers les plus grands dangers, à la colonne de droite, conduite par l'adjudant général Sacqueleu, et dont le mouvement avait été retardé par des détours inévitables et des chemins affreux. Quand il la rejoignit, l'adjudant général Sacqueleu n'avait pu encore en venir aux mains, et, craignant de compromettre sa troupe, il la ramenait sur les hau-

teurs en arrière de Varaggio, où elle fut réunie au restant de la division.

Il est très-probable que la disproportion des combattants eût empêché le général Masséna de réussir, quand même ses troupes eussent été réunies; néanmoins il eût mieux fait de ne pas les séparer et de ne pas engager la colonne de gauche avec les ennemis, avant que celle de droite fût arrivée à hauteur pour la seconder, et avant d'avoir reçu le bataillon de grenadiers qui venait de Gênes. Il mit aussi trop de précipitation dans son mouvement, car il était instruit du retard forcé que j'avais éprouvé, le 19, à cause de la longueur du chemin à parcourir, et de la nécessité de combattre et de détruire le corps autrichien, placé aux cabanes de Marcorolo, qui, en s'avançant jusqu'à Aqua Santa, avait menacé de couper ma ligne d'opérations sur Voltri. Le général Masséna a pu croire sans doute que ma diversion avait déjà produit son effet, et qu'au moment où il commençait son attaque, j'avais attiré sur moi la plus forte partie des corps autrichiens qui lui étaient opposés; dans son calcul, il se trompait de vingt-quatre heures. S'il eût attendu mon rapport de la journée du 19, qui lui parvint le lendemain à dix heures du matin, il eût jugé qu'alors seulement il était temps pour lui de commencer, ou, ce qui valait encore mieux, de me renforcer et de ne laisser au

bord de la mer qu'un simple détachement, pour couvrir la route de la côte et garder ce débouché[1].

Ce fut, en effet, le dessein que le général Masséna forma dans la soirée du 20; il se résolut à abandonner la direction de la marine, pour se réunir à moi avec toutes ses troupes, et pour agir en masse contre les ennemis. Il en donna l'ordre; mais le général Fressinet, réuni aux chefs de corps de la troisième division, vint lui rendre

1. Le général Masséna fut entraîné à anticiper son attaque, par le faux avis qu'il reçut, que les ennemis qui lui étaient opposés, se retiraient sur Finale. Voici deux lettres qu'il m'écrivit, le même jour : la première, de Gênes, avant de partir pour rejoindre sa colonne, et la seconde, en arrivant à Cogoletto.

« Gênes, le 19 germinal an VIII.

« Je pars vers midi, mon cher général, pour me rendre à Voltri, c'est là que vous me donnerez de vos nouvelles. Je pense que la petite affaire que vous devez avoir eue aujourd'hui, ne retardera pas celle qui doit avoir lieu demain et qui doit décider du sort de l'armée et de la république ligurienne. Vous descendrez, comme nous en sommes convenus, mon cher général, de Sassello sur Montenotte. J'attendrai votre attaque, pour commencer la mienne.

« MASSÉNA. »

« Cogoletto, le 19 germinal.

« Bravo! bravo! mon cher général, la victoire n'a pas oublié son enfant gâté de la Linth! A demain. Je vous atten-

compte : « Que depuis le combat de la veille, on n'avait pu rétablir l'ordre dans les rangs; qu'un grand nombre de soldats étaient encore dispersés dans des maisons, dans les jardins ou sur la route de Gênes; que la troupe était affamée et harassée de fatigue ; et que s'il entreprenait un mouvement, avant d'avoir donné aux soldats des vivres et quelque repos, il devait craindre de n'être suivi par personne. »

Obligé ainsi de perdre un temps précieux et qu'il regrettait amèrement, le général en chef dut attendre à Cogoletto, jusqu'au lendemain matin, que la troisième division se fût reformée. A dix heures, il reçut mon rapport sur mes opérations des deux jours précédents; l'adjudant général Gauthier, qui appartenait à son état-major, en était

drai à la Stella; c'est de là, que je déciderai la route que je dois tenir. Ayez soin de vous mettre en marche, le plus à bonne heure que vous pourrez, et dirigez-vous toujours sur Montenotte. D'après les renseignements que j'ai pu recueillir, l'ennemi paraît s'être jeté sur Finale; c'est demain que nous nous verrons et réglerons tout cela. Adieu, mon cher Soult, je t'embrasse.

« MASSÉNA. »

D'après le contenu de ces deux lettres, on peut juger que l'auteur du *Journal du siége de Gênes* n'était pas bien instruit, lorsqu'il dit, pages 83 et 85, que le général en chef ne put être instruit des retards forcés que j'avais éprouvés.

porteur. Cet officier, d'un mérite très-distingué, avait suivi mes mouvements, depuis le 19 : il instruisit le général en chef de tous les détails de ma position, de la force des ennemis et de leurs dispositions ; ces renseignements achevèrent de le décider. Il fut de plus en plus convaincu de la nécessité de me renforcer et de se tenir au bord de la mer, sur la défensive. Il se détermina à y rester lui-même, en ne gardant avec lui que le bataillon de grenadiers et la 97e demi-brigade de ligne. Le surplus de la division, réunissant à peu près mille combattants, forma un détachement, commandé par le général Fressinet, qui eut ordre de partir aussitôt, pour me rejoindre et se mettre à ma disposition.

Il était midi, quand le général Fressinet se mit en route ; son mouvement fut dirigé avec beaucoup d'intelligence et de bonheur ; avant d'arriver au couvent dit du Désert, où il devait passer, il se trouva marcher parallèlement, sur les crêtes des montagnes, à petite portée et dans la même direction, avec une colonne autrichienne qui remontait aussi de mon côté. De part et d'autre, on s'observa pendant deux heures, sans s'arrêter, jusqu'à ce que les deux colonnes, en suivant les sentiers qui descendent dans le fond des vallées, se perdissent de vue. Le général Fressinet jugea que, plus tard, il aurait à combattre le même

corps ennemi et à passer à travers, pour se réunir à moi; il fit donc ses dispositions pour le surprendre. Il rallia sa troupe à l'abri d'un petit bois; une heure avant la nuit, il était au revers de la montagne de l'Hermette, sur laquelle je livrais mon troisième combat de la journée. Depuis longtemps il entendait mon feu, et il avait de la peine à contenir ses soldats, qui lui demandaient de les engager; mais il ne céda à leurs instances, qu'après leur avoir fait prendre un peu de repos et avoir attendu que le jour fût plus avancé. Alors il lança son avant-garde et fit commencer une vive fusillade, pour s'annoncer; il joignit et aborda les ennemis, au pas de charge; leur défaite fut d'autant plus prompte, qu'au même instant, ma gauche reprenait sur eux l'avantage et commençait à les ébranler. Ils se retirèrent précipitamment, et, comme je l'ai dit dans mon rapport, nous les poursuivîmes pendant deux heures à la lueur de la mousqueterie, en leur enlevant un grand nombre de prisonniers. La réunion opérée, je félicitai le général Fressinet et les braves qu'il commandait, de leur brillante conduite; mais nous eûmes à déplorer la perte du chef de brigade Villaret, commandant la 63e de ligne, qui fut tué dans la charge que sa troupe exécuta; c'était un officier du plus éminent mérite.

En m'instruisant des revers éprouvés par la

colonne de gauche et de la position qu'elle occupait, au moment de son départ, le général Fressinet me remit une lettre du général en chef, par laquelle j'étais prévenu qu'il maintenait à mon égard ses premières dispositions, et que je devais, en conséquence, continuer à agir offensivement; obligé, de son côté, de garder la défensive, jusqu'à ce que la route de la marine fût entièrement dégagée, il ferait en sorte de se maintenir à la position de Cogoletto, en occupant les hauteurs qui sont en avant de ce village. Cette détermination hardie faisait honneur au général Masséna; mais les troupes qui lui restaient étaient trop faibles pour qu'il eût espoir de contenir les ennemis et de les empêcher de venir l'attaquer, après le départ du général Fressinet, dont ils avaient vu défiler la colonne. En effet, à une heure après midi, ils se présentèrent devant la 97e demi-brigade, qui était en position en avant de Cogoletto, et, malgré sa résistance, ils la rejetèrent en désordre, au delà du torrent, où le bataillon de grenadiers était en réserve.

L'adjudant général Gauthier se trouvait à la tête de ce bataillon; il attendit les ennemis de pied ferme, et il les arrêta par la vivacité de son feu. Mais la 97e demi-brigade, qui n'avait pu se rallier, était poursuivie, au bord de la mer, par quelques pelotons de hussards autrichiens, et des

canonnières anglaises qui la prenaient en flanc, ajoutaient encore au désordre. Il y eut un moment de confusion, et le général en chef, avec son état-major et son escorte, chargea lui-même, le sabre à la main et à deux reprises, pour sauver l'infanterie.

Malgré cette échauffourée, l'adjudant général Gauthier maintint le bataillon de grenadiers à la position, en arrière de Cogoletto, jusqu'à onze heures du soir; ensuite il se retira en bon ordre sur Voltri et Sestri du Ponant, où la 97e demi-brigade avait été se rallier. Cette demi-brigade fut renvoyée à Gênes, comme punition, et remplacée par des bataillons des 73e et 106e de ligne, qui, réunis au bataillon de grenadiers, formèrent ensemble près de deux mille sept cents hommes.

Pendant qu'on rassemblait ces troupes, on annonça qu'un corps de cinq mille Autrichiens était arrivé à Voltri. Ce bruit était sans fondement; mais quelques hussards, en éclairant le pays, y avaient commandé sept mille rations de vivres; il en fallait moins pour faire supposer qu'une colonne autrichienne suivait immédiatement. On marcha donc, pour reprendre Voltri. Il se rencontra alors que trois mille prisonniers de guerre, faiblement escortés, que j'avais dirigés sur Gênes, excités par la faim et par les habitants, dont l'esprit était contre nous, s'étaient insurgés en pas-

sant à Voltri. Ils allaient se délivrer et sans doute aussi emmener leur garde, lorsque la colonne du général Masséna parut et les fit rentrer dans le devoir. Cela se passait le 22, pendant que je chassais, pour la seconde fois, les ennemis des hauteurs de l'Hermette[1].

Le 23 germinal, le général en chef revint de Gênes à Voltri, et fit avancer la colonne qui y était rassemblée, jusqu'à Varaggio. De mon côté, j'attendais des vivres et des munitions, pour recommencer mes attaques; du leur, les ennemis abandonnèrent le bord de la mer jusqu'à hauteur de Savone, pour m'opposer la masse de leurs forces[2]. Le 24, le général en chef, ne rencontrant

1. En recevant mon rapport sur la journée du 21, le général en chef m'écrivit la lettre suivante :

« Gênes, 22 germinal an VIII.

« Allons, mon cher Soult, continuez! faites toujours des vôtres, on ne peut rien de mieux! Je suis bien inquiet d'avoir de vos nouvelles. Que faites-vous? où êtes-vous? Il paraît, d'après tous les rapports, que Suchet s'avance sur Savone; c'est un peu tard, à la vérité, mais le résultat ne peut qu'être avantageux. Je n'ose vous en dire davantage. J'occupe en force Voltri, c'est là que vous m'écrirez. Je vous embrasse.

« MASSÉNA. »

2. Le général en chef m'annonça son mouvement par la lettre suivante :

« Voltri, 23 germinal an VIII.

« J'ai vu avec bien du plaisir, mon cher général, votre

aucun obstacle, poussa sa troupe jusqu'à la position qui est en arrière d'Albissola. Il chercha à introduire un bateau chargé de grains dans Savone; mais la croisière anglaise le força à rétrograder sur le petit port de Celle, où était le quartier général. Les Autrichiens s'étaient rassemblés sur les hauteurs de Montenotte, vers Savone, derrière le torrent de Stella, et dans leurs camps de la Moglia et de la Galera, comme je l'ai dit dans mon rapport. Ils manœuvrèrent pour me reprendre Sassello, tandis que, le 25, je me préparais de mon côté à les attaquer dans leurs positions, et que le

chef d'état-major. Dans une heure, je me mettrai en route pour me rendre, s'il est possible, à Cogoletto. Je n'engagerai ce soir aucune affaire; d'ailleurs, je ne suis guère en force, n'ayant à peu près que dix-huit cents hommes. Demain matin, je seconderai votre attaque; ayez soin de vous diriger sur les hauteurs, je marcherai droit sur celles d'Albissola. Le général Buget, qui est dans le fort de Savone, ne manquera pas de faire une sortie. J'ai cru apercevoir hier le feu de la colonne du général Suchet, sur les hauteurs de Noli.

« Je vous prie, mon cher général, de faire tout ce que vous pourrez, pour me donner fréquemment de vos nouvelles et pour faire notre jonction. Gênes est parfaitement tranquille, il y règne le meilleur esprit; on vous y attend avec bien de l'impatience. J'ai dit à tous ceux qui m'ont parlé de vous, que vous n'aviez pas encore fini votre tournée. Bien des choses à Gazan et à tous nos camarades. Je vous embrasse.

« MASSÉNA. »

général en chef se disposait à tenter un dernier effort, pour dégager Savone.

Le combat allait s'engager, lorsqu'on aperçut une colonne ennemie, partie des hauteurs de Savone et se dirigeant sur Stella, de manière à faire supposer qu'elle avait l'intention de tourner ma gauche ou de déborder la droite du général Masséna. Celui-ci envoya aussitôt des partis, pour reconnaître cette troupe et retarder sa marche, en tiraillant avec elle. Il disposa ensuite son attaque, mit le général Oudinot à la tête de la 73e demi-brigade, et le dirigea sur un couvent situé entre Albissola et Savone, où les ennemis étaient en position. L'adjudant général Gauthier eut ordre de seconder ce mouvement avec le bataillon de grenadiers, en appuyant à gauche, pour gagner le haut de la montagne. Le général en chef garda en réserve, en avant d'Albissola, le bataillon de la 106e de ligne. Le général Oudinot aborda les ennemis avec son intrépidité accoutumée; il les trouva très-supérieurs à ses forces, formés en échelons, et bien préparés à le recevoir. Il eut d'abord quelques succès, ainsi que l'adjudant général Gauthier; mais les grenadiers de ce dernier, s'étant éparpillés en gravissant la montagne, furent ramenés vertement, et le général Oudinot dut aussi faire sa retraite. Le général en chef s'avança avec sa réserve, pour les soutenir et empê-

cher que les Autrichiens ne passassent le torrent. C'est tout ce qu'il fut possible d'obtenir après un combat de trois heures, qui finit avec le jour. A la nuit, le général Masséna, instruit que les ennemis filaient sur sa droite, ordonna à l'adjudant général Gauthier de ramener les troupes à Varaggio[1].

Cette attaque échouait, à l'heure même où celle que j'avais dirigée sur les camps de la Moglia, de la Galera, et des hauteurs de Ponte-Invrea était également repoussée. De part et d'autre, nous devions revenir sur nos pas. Dès lors, il fut bien démontré qu'il n'était pas en notre pouvoir de sauver Savone, ni de rétablir les communications avec le corps du centre, aux ordres du lieutenant général Suchet. Depuis plusieurs jours, le général en chef n'avait reçu aucune nouvelle de ce

1. A l'issue de ce combat, le général en chef m'écrivit le billet suivant :

« Varaggio, 24 germinal, quatre heures du soir.

« Je suis extrêmement inquiet, mon cher général, sur votre compte. Je vous ai expédié plusieurs ordonnances, aucune ne me donne de vos nouvelles. Mes tirailleurs occupent Albissola, je ne puis rien entreprendre, je ne suis pas assez fort. De vos nouvelles, de vos nouvelles ! Je suis de mauvaise humeur.

« MASSÉNA. »

corps, auquel il avait prescrit de seconder nos attaques. De son côté, le général Suchet devait ignorer que nous fussions réduits à l'impérieuse nécessité de nous éloigner de lui, et de nous appuyer sur la place de Gênes, pour y trouver le moyen de nous défendre et pour conserver ce boulevard, jusqu'à la dernière extrémité. Ainsi, pour avoir des nouvelles du lieutenant général Suchet et lui communiquer de nouveaux ordres, ainsi que pour hâter l'arrivée des secours, et faire parvenir ses rapports au premier Consul, le général Masséna fit partir de Varaggio le général Oudinot, sous la conduite du capitaine de corsaire Bravastro, qui, après quelques heures de navigation, le débarqua heureusement à Finale, où se trouvait le général Suchet. La colonne du général en chef se remit ensuite en marche. Ayant été prévenu de son mouvement pendant que j'étais en route[1], je le joignis entre Lerca et Aren-

1. Au sujet de ce mouvement, le général Masséna m'écrivit la lettre suivante :

« Varaggio, le 26 germinal an VIII.

« J'ai reçu, mon cher, vos deux lettres. Il est vraiment affligeant de voir que, malgré vos efforts et ceux de nos braves camarades, l'ennemi n'ait pu être forcé dans ses positions. Demain, dès la pointe du jour, le faible corps de troupes que j'ai sous mes ordres se retirera sur les hauteurs

zano; de là, nous continuâmes à nous replier sur Gênes.

de Cogoletto, et peut-être sur celles de Voltri, si l'ennemi cherche à manœuvrer sur mes derrières, ou si le mouvement que vous êtes obligé de faire m'y oblige; dans tous les cas, la ligne de Voltri est très-nécessaire pour nos communications. Le chef d'état-major part pour se rendre auprès du général Suchet; le but de son voyage est d'enjoindre à ce général d'attaquer l'ennemi, pour faire diversion et nous donner le temps de respirer. Notre jonction, mon cher général, est indispensable, nous devons la faire, le plus tôt possible. Envoyez-moi de vos nouvelles, au moins toutes les deux heures. Vous ne sauriez trop multiplier vos ordonnances; celles que je vous envoie s'égarent, pour la plupart, ne sachant où vous prendre. Vous m'enverrez vos dépêches à Voltri; c'est de Voltri que tous les convois de subsistances et de munitions partiront. De vos nouvelles, de vos nouvelles! Je vous embrasse.

« MASSÉNA. »

CHAPITRE XVIII

SOMMAIRE DU CHAPITRE XVIII.

Blocus de Gênes. — Système de défense. — Bataille du 10 floréal, combats de Quezzi et des Deux-Frères — Combats de Monte-Fascio et du Monte-Creto. — Je suis blessé, fait prisonnier et transporté à Alexandrie.

CHAPITRE XVIII.

Les quinze jours de combats que nous venons de raconter forment une première période dans la campagne de Gênes. Nous avions fait un dernier effort, pour nous maintenir à l'état d'armée agissante, et pour conserver nos communications avec la France. Mais lorsque la supériorité disproportionnée des forces ennemies et le dénûment de toute espèce de moyens, pour alimenter les troupes en campagne et les entretenir en munitions, eurent rendu impossible de continuer les opérations de campagne, nous dûmes céder et nous restreindre à la défense de Gênes même. C'est ici par conséquent que commence le blocus proprement dit de Gênes. Nous le soutînmes encore, tant que nous le pûmes, par une défense active et par des opérations offensives qui forment une seconde période. Après cette période, il y en eut une dernière, de défense pure et simple. Mais nous ne

Commencement du blocus de Gênes.

pouvions plus avoir d'autre but que celui de prolonger notre résistance, pour attendre des secours, s'ils pouvaient nous arriver, surtout pour retenir devant nous, le plus longtemps possible, une partie au moins de l'armée ennemie, et pour faciliter ainsi les opérations de l'armée de réserve, seules opérations qui pussent être décisives et changer la face de la guerre. L'armée de Gênes croit avoir bien rempli cette dernière tâche et avoir eu sa part dans les victoires de l'armée de Marengo.

Nous rentrions à Gênes, le 30 germinal (20 avril 1800), précédés par nos cinq mille prisonniers, rapportant le témoignage de ce que nous avions fait pour l'honneur de nos armes, et bien persuadés, malgré nos pertes, que nous ne pouvions être vaincus que par épuisement. Le moral des soldats était complétement affermi; ils méprisaient les dangers, les privations et les souffrances, et ils les supportaient sans murmurer; il suffisait de leur parler d'honneur, pour obtenir tout de leur courage. Ce résultat de notre courte campagne était d'autant meilleur, que le bon esprit des troupes se communiquait aux habitants, et s'il n'exaltait pas leur enthousiasme, il augmentait du moins leur patience, et les portait à se soumettre aux nouvelles épreuves qu'ils devaient subir encore, à tout moment, pour livrer leurs dernières ressources.

En partant de Gênes, nous étions persuadés qu'il ne restait pas dans la ville pour trois jours de vivres ; cependant nous avions encore vécu quinze jours, par les seules denrées qu'on était parvenu à découvrir, car du dehors il n'était rien arrivé, et nous revenions affamés, pour renouveler avec plus de rigueur les recherches. Mais nous étions puissamment soutenus par la sollicitude du général en chef, par la confiance illimitée qu'il inspirait, enfin par l'espérance.

Cependant le gouvernement de la république ligurienne, par impuissance ou pour user de ménagements envers ses concitoyens, ou bien encore par la mauvaise foi de quelques-uns de ses membres, n'était pas toujours empressé à répondre aux fréquentes demandes que nos pressants besoins obligeaient l'administration militaire et les chefs de l'armée à lui adresser. Jusque-là, le général en chef avait aussi voulu ménager l'opinion publique, et il avait respecté l'indépendance de ce gouvernement, dans l'exercice de l'autorité nationale. Excepté pour l'action de la police[1], il s'était borné à exercer son influence personnelle sur les membres du gouvernement. Mais le moment était venu où il avait besoin

1. Dix jours avant d'entrer en campagne, le général en chef avait fait rendre, par le gouvernement ligurien, un décret qui prononçait des peines sévères contre tous ceux qui tenteraient de troubler la tranquillité publique, qui auraient

d'une action plus directe sur le pouvoir; en conséquence, il fit choisir et nommer, dans le sein du gouvernement ligurien, une commission spéciale dont il prit la présidence, et il fit statuer que les arrêtés de cette commission seraient exécutés immédiatement.

Cette mesure, que les circonstances rendaient impérieuse, contribua, plus qu'aucune autre disposition, à nous faire prolonger la défense. Notre énergie et la bonne volonté des troupes n'eussent pas suffi, si un pouvoir, intéressé lui-même à nos succès, ne se fût élevé, pour comprimer la malveillance, déjouer l'égoïsme et employer au salut commun les ressources que l'intérêt privé faisait cacher. Aussi, rien ne fut ignoré : tout ce qui pouvait servir d'aliment, quelle qu'en fût la nature et en quelque lieu qu'on le trouvât, fut successivement pris et mis en distribution régulière, pour que chacun y participât, les habitants comme la troupe, les autorités de la ville comme les chefs militaires. La centralisation du pouvoir sous l'influence militaire, pendant le blocus, eut encore le bon effet de metre à la disposition du général en chef un nombreux personnel de gens du peuple

des intelligences avec l'ennemi ou qui en seraient soupçonnés. Il enjoignait aux autorités locales et aux commissaires de police, dans les communes de l'extérieur, de se concerter avec les commandants militaires français.

et de réfugiés italiens qu'il utilisa suivant leur capacité, tantôt pour les travaux de défense, tantôt pour transporter les vivres et les munitions aux troupes qui étaient en ligne; il choisit les plus dispos pour les incorporer dans les légions ligurienne ou italienne, dont les cadres étaient employés à divers services intérieurs de la place, ou sur les remparts, concurremment avec la garde nationale. Indépendamment de ces ressources, d'abord inconnues et que, d'une manière ou d'autre, on parvenait toujours à découvrir, nous attendions, à chaque bourrasque sur mer, quelque léger bâtiment chargé de grains soit pour l'armée, soit pour le commerce. Enfin nous portions nos vues sur les approvisionnements que nous pourrions enlever aux ennemis, au péril de nos vies.

En marchant sur Savone, le général en chef avait eu le projet de gagner Vado, pour y prendre les magasins de blé que les Autrichiens commençaient à y former. Au retour de cette expédition, et pendant que j'étais à Voltri, il se proposa d'embarquer, par une nuit obscure, autant de troupes que les bâtiments de la flottille pourraient en contenir, et d'aller opérer un débarquement à Porto-Fino, au levant de Gênes, afin d'y enlever un convoi de grains destinés aux ennemis et qui venait d'y arriver. Le général Miollis devait seconder cette entreprise, en attaquant avec vigueur le corps

autrichien qui lui était opposé, sur le bord de la mer. Mais ce second projet resta aussi sans exécution, parce qu'il fut reconnu qu'on aurait des forces trop considérables à combattre, et parce qu'à l'instant où le mouvement allait commencer, nous fûmes attaqués à Voltri. Le lendemain, le général en chef eut encore un autre motif pour y renoncer.

Les troupes que je ramenais de mon expédition n'étaient pas entièrement établies sur les positions qu'elles devaient défendre autour de Gênes, que le général en chef reçut le faux avis de la retraite précipitée des Autrichiens vers Savone[1]. Il n'y avait rien de vrai dans ce rapport; mais nous désirions tous tellement qu'il en fût ainsi, que le général y crut, ou du moins il feignit d'y croire, et

1. Le général Masséna reçut le faux rapport de la retraite des Autrichiens, le 30 germinal, et la veille, il avait reçu un autre faux avis qui lui annonçait que les Autrichiens se préparaient à nous enlever, par escalade, la place de Gênes. Voici les deux lettres qu'il m'écrivit pour m'en faire part :

Au lieutenant général Soult.

« Gênes, 29 germinal.

« Les nouveaux rapports que je reçois s'accordent encore sur l'attaque que l'ennemi doit faire, demain matin, sur plusieurs points. Ils vont même jusqu'à dire qu'il doit tenter une escalade, et qu'il y a, pour l'exécution de ce projet, plusieurs échelles de faites. Quoique je ne croie pas à ce rapport, il

il en fit répandre le bruit, afin de stimuler l'ardeur des troupes. Il espérait pouvoir essayer encore un mouvement en avant, et tenter un dernier effort, pour joindre le lieutenant général Suchet; car il se persuadait aussi que ce général, d'après les derniers ordres que le général Oudinot lui avait portés, avait pu faire une diversion assez puissante pour occasionner un grand mouvement dans l'armée ennemie, et qu'il s'avançait vers nous. Dans cette pensée, le général en chef me fit prévenir de disposer sur-le-champ, à Saint-Pierre d'Arena, un corps de sept mille hommes, pour marcher à la poursuite des Autrichiens. Cette troupe fut préparée d'autant plus vite, qu'elle était à peu près la

n'en faut pas moins se tenir sur ses gardes. Que vos réserves soient prêtes à marcher, que tous les officiers généraux et autres, soient à leur poste; évitons d'être surpris, et l'ennemi échouera. Je vous souhaite le bonsoir, mon cher général.

« MASSÉNA. »

Au lieutenant général Soult.

« Gênes, le 30 germinal, an VIII.

« J'apprends que l'ennemi retire tous ses postes et marche à grands pas vers Savone. Ces nouvelles, mon cher général, doivent accélérer notre mouvement; préparez tout pour que demain, vers les trois ou quatre heures après-midi, nous puissions être en marche.

« MASSÉNA »

même que celle qui avait fait la dernière expédition. Nous devions prendre, en outre, trois petites pièces d'artillerie, un bataillon de patriotes italiens réfugiés, une compagnie de grenadiers piémontais, et une compagnie de soldats polonais, formée de déserteurs et de prisonniers qui avaient demandé à servir.

Des distributions extraordinaires en vivres, munitions et souliers, avaient été faites à ces troupes, et le 1er floréal, à huit heures du soir, la colonne allait se mettre en mouvement, lorsque le général en chef, qui devait marcher avec nous, ayant reçu des avis plus exacts sur la situation des ennemis, donna contre-ordre. Les corps reprirent alors leurs positions de défense autour de Gênes. La journée du 2 floréal fut employée à rectifier la répartition des troupes et à donner des instructions aux généraux et aux chefs de corps, sur le service que chacun avait à faire. Ce même jour, le général en chef fit payer, par la caisse de l'armée, deux louis à chaque officier blessé, pour l'aider dans ses besoins les plus pressants ; le nombre en était considérable, et ce secours donné à propos contribua à en sauver beaucoup.

Avant de commencer le récit de ce que nous fîmes pour la défense de Gênes, j'ai à décrire l'état de la place, des forts et des ouvrages qui en dépendent, du terrain qui l'entoure, ainsi que

les positions prises par nos troupes et par celles des ennemis[1].

Description de Gênes.

La ville de Gênes est située au pied d'un amphithéâtre formé par deux crêtes détachées d'une arête des Apennins, et qui se prolongent vers la mer, en faisant un angle aigu entre elles. Leur point de départ est à environ trois mille toises du rivage. Parfois, leurs pentes sont assez adoucies pour être praticables; mais souvent elles présentent des escarpements prolongés, en se terminant brusquement. Deux torrents, la Polcevera et le Bisagno, en descendant des plus hautes montagnes, bornent, à l'est et à l'ouest, cet amphithéâtre imposant, dont le sommet est couronné en flèche par l'arête qui remonte, pour se rattacher à la grande chaîne de l'Apennin, arête longue et étroite, entrecoupée de cols et de redressements brusques, et sillonnée, des deux côtés, par des ravins profonds. Les deux crêtes qui s'en détachent ont à leur base, en arrivant à la mer, une ouverture de deux mille toises; leur développement, d'environ huit mille toises, est entièrement occupé par la première enceinte; la seconde enceinte n'embrasse que le tiers de l'amphithéâtre, et resserre la ville entre un ravin intérieur qui

1. Les fortifications de Gênes ont été tellement augmentées, dans les dernières années, qu'on a peine, aujourd'hui, à reconnaître ce qui existait en 1800.

partage l'aire du grand triangle en deux parties inégales, et le pied de la première enceinte, du côté du levant, qui est baigné par le Bisagno.

A l'ouest du grand ravin intérieur, l'espace est occupé, sur le rivage, par les dépendances du port jusqu'à l'extrémité de la première enceinte, au bout de laquelle est un phare appelé la Lanterne. Le môle neuf, qui couvre la partie du port située à l'ouest, vient s'y appuyer; l'un et l'autre sont armés de fortes batteries, qui se croisent avec celles du vieux môle, situé du côté opposé, pour défendre l'entrée du port. Du côté de terre, et à l'extérieur, la batterie de la Lanterne dirige aussi des feux sur les issues du faubourg de Saint-Pierre d'Arena, traversé par la Polcevera. Ce faubourg est encore soumis aux feux d'un ouvrage à tenaille, tracé sur un saillant du grand côté ouest de la première enceinte, pour fouiller dans les ravins, qui déversent dans le faubourg, et jusqu'aux bords de la Polcevera, en remontant vers Rivarolo.

Les deux enceintes sont revêtues; leur tracé est irrégulier, mais il saisit tous les replis du terrain, de manière à éclairer les points accessibles, et à y croiser des feux; les remparts sont larges et leurs communications faciles. Un bastion aigu, nommé fort de l'Éperon, que l'on considère comme la clef de la place, est au sommet du triangle. En partant de ce point, et en remontant la grande

arête, on trouve, à huit cents toises plus loin, deux mamelons jumeaux connus sous le nom des Deux-Frères, qui sont occupés par des ouvrages de campagne; au delà, il y a un col; plus loin encore, à cinq cents toises des Deux-Frères, et à la naissance des ramifications du terrain, s'élève le fort à étoile nommé le Diamant, qui a pour destination d'éloigner les approches.

Tel est l'ensemble des fortifications de la première enceinte, à l'ouest et au nord de Gênes; mais à l'est, afin de retarder les approches du front d'attaque, en avant de la porta Pila et de la porta Romana, ainsi que pour éloigner de la ville les dangers du bombardement, on a élevé, en divers temps, des forts détachés et des retranchements sur les hauteurs qui sont entre le Bisagno et la Sturla. Ces forts complètent le système de défense extérieure, et ils pouvaient, malgré le mauvais état où ils étaient alors, empêcher, pendant longtemps, l'ennemi d'y former des établissements. Le plus rapproché de la place est le fort Santa-Thecla, situé entre les hauteurs de Saint-Martin d'Albaro et de la Madone del Monte; il établit la communication avec le fort Richelieu, placé sur le mont Manego; enfin, en tirant vers le nord, entre ce dernier fort et la vallée supérieure du Bisagno, se trouve le fort de Quezzi, sur le mont Valpara. Ces trois forts sont liés entre eux et avec

la place par des ouvrages de campagne, qui assurent leurs communications et leur donnent des appuis. Les principaux sont à Quezzi, à la Madone del Monte, à Santa-Agatha, et à Saint-Martin d'Albaro. Ainsi les contre-forts détachés des masses du monte Ratti et du monte Fascio, dont les versants s'étendent en pente douce jusqu'à la plage de la rivière du Levant, entre les embouchures du Bisagno et de la Sturla, se trouvent occupés et parfaitement éclairés, dans toutes leurs parties.

Enfin, du côté de la mer, entre l'embouchure du Bisagno, qui baigne le pied de l'enceinte au levant, et l'extrémité du vieux môle, la ville est défendue contre les attaques de mer par de fortes batteries placées sur un rempart bastionné, qui couvre le quartier le plus populeux de Gênes. Mais ces batteries ne réussissent pas toujours à empêcher des bâtiments ennemis de s'approcher de la côte, qui est élevée et acore, et de s'embosser à portée de lancer des bombes. Cela est arrivé, à plusieurs reprises, pendant la durée du siége, et nous avons eu beaucoup à en souffrir.

Il suffit de cette description pour juger que la défense de Gênes est toute à l'extérieur, et que, dans leur ensemble, les fortifications tracées sur ce terrain irrégulier offrent un système complet de camp retranché, dont le fort de l'Éperon est la clef. Un inconvénient très-grave de ce système

est de dépendre d'un seul point ; car si l'ennemi s'en empare, tout le reste est entraîné, jusqu'à la première enceinte ; et celle-ci, qui forme le corps de place, cessant en même temps d'être couverte par les forts détachés au delà du Bisagno, qu'on est forcé d'abandonner, parce qu'ils ont perdu leurs appuis, devient le dernier refuge des assiégés. Mais alors cette enceinte, qui est dominée et mal défilée, quoique son tracé soit plus régulier que celui de la seconde enceinte, ne peut plus servir qu'à favoriser une courte résistance, pour obtenir une meilleure capitulation.

Les ouvrages des deux enceintes et le fort du Diamant étaient assez bien armés en pièces de gros calibre; mais il y manquait des pièces de campagne. L'arsenal était aussi dépourvu d'objets de rechange. On suppléa à l'insuffisance de ce matériel, aux dépens de la marine ; et les produits d'une fabrique de poudre, établie dans Gênes avant la reprise des hostilités, couvrirent, en partie, le déficit journalier des consommations.

Voici maintenant quelle était la position des troupes. Le général Miollis, commandant la première division, et ayant sous ses ordres les généraux d'Arnaud et Vouillemont, était chargé de garder le front du levant, qui comprenait tous les ouvrages détachés en avant du faubourg d'Albaro, la rive droite de la Sturla jusqu'à hauteur du fort

Richelieu, le Monte-Ratti, le Monte-Rignano, et la vallée du Bisagno jusqu'en arrière de Santo-Gottardo, où il liait ses postes avec ceux jetés, en avant du fort de l'Éperon, sur le revers oriental de la montagne des Deux-Frères. Le chef de bataillon Donadieu commandait, sous le général Miollis, au fort Richelieu, et le chef de bataillon Desportes au fort Santa-Thecla.

Le général Gazan, ayant sous ses ordres les généraux Cassagne et Spital, devait garder, avec la deuxième division, tous les ouvrages, forts et bastions, dépendant de la place de Gênes, qui se trouvent depuis le fort du Diamant inclusivement, jusqu'au poste de la Lanterne exclusivement, en y comprenant la position des Deux-Frères, le fort de l'Éperon, la Tenaille, le faubourg de Saint-Pierre d'Arena et les bords de la Polcevera jusqu'à Rivarolo, d'où une ligne de postes s'étendait, sur le revers de la montagne, en remontant vers les Deux-Frères, pour éclairer les passages de la Tortolla et le débouché de Bigato. Le chef de bataillon Bertrand commandait au fort du Diamant, où il avait deux cents hommes de garnison, et le chef de bataillon Castillon, avec une égale force, au fort de l'Éperon.

Le général d'artillerie Sugny avait le commandement du front et des batteries de la marine, depuis la Lanterne jusqu'au Lazaret inclusive-

ment. Le chef de division de marine Sibille commandait le port, et l'adjudant général Degiovani était chargé des détails intérieurs de la place. Enfin une réserve générale, formée par la brigade du général Poinsot, prise dans la troisième division, se réunissait toutes les nuits, en cas d'alarme, sur la place de l'Aqua-Verde, pour marcher au secours des points qui pouvaient être sérieusement menacés.

La force des Autrichiens qui nous étaient directement opposés varia, suivant la vivacité de nos attaques, et la proximité des autres opérations auxquelles se livra le restant de leur armée, dirigé par le général en chef Mélas en personne. Cependant nous n'eûmes jamais devant nous moins de vingt-quatre mille hommes (dont quatre mille paysans bien organisés), formés en deux corps, aux ordres des généraux comte de Hohenzollern et de Palfy, qui étaient eux-mêmes sous le commandement du lieutenant général Ott, chargé du siége. Les principaux points que ces troupes occupèrent, pour former la circonvallation de la place, furent, en arrière de Nervi, sur le Monte-Fascio et le Monte-Creto, sur l'arête du Diamant, devant Teggia, dans la Polcevera, et sur les hauteurs de la Coronata. L'escadre anglaise, commandée par l'amiral Keith, nous fermait la mer.

La journée du 2 floréal s'était passée, de notre

part, à rectifier l'emplacement des troupes et à donner aux chefs des instructions. De leur côté, les ennemis travaillèrent avec ardeur à élever des retranchements, et se disposèrent pour pénétrer, le lendemain, dans le faubourg de Saint-Pierre d'Arena. En effet, avant le jour, ils firent déboucher deux colonnes : l'une passa la Polcevera, entre Saint-Pierre et Rivarolo, suivit le revers du terrain de la Tenaille, et chercha à gagner la batterie de la Lanterne, pour couper la retraite à deux de nos bataillons qui gardaient le faubourg; l'autre colonne attaqua de front ces mêmes bataillons, et les poussa vivement, dans l'espoir d'entrer pêle-mêle avec eux dans la ville. Ce dernier mouvement obtint d'abord un demi-succès; le régiment autrichien de Nadasti s'était emparé de la première barrière et touchait presque à la seconde, lorsque le général Gazan, qui arrivait à la hâte, la fit fermer et lever les ponts : « Marchons aux ennemis et plus de retraite, s'écrie-t-il ! » La charge bat, le faubourg est repris. En se retirant, le colonel de Nadasti, qui avait déjà perdu une partie de son monde, demande aux prisonniers qu'il emmenait le plus court chemin pour regagner Cornegliano. Le capitaine Chodron de la 25e légère lui en indique un, à travers un jardin qui n'avait pas d'issue. La colonne autrichienne s'y engage, la grille est refermée, et six cents pri-

sonniers, dus à la présence d'esprit de cet officier, restent entre nos mains. Nous rentrâmes dans nos postes, et dans la journée nous échangeâmes les officiers de Nadasti, contre ceux qu'ils nous avaient enlevés dans la matinée. Ce coup de main manqué par les ennemis ne nous coûta qu'une trentaine d'hommes et fut tout à notre avantage; il nous fit aussi sentir la nécessité de donner plus de développement aux ouvrages de Saint-Pierre d'Arena. Afin d'opposer des difficultés insurmontables aux entreprises des ennemis, les clôtures des jardins, des traverses et des barricades dans les rues, des batteries et de bons épaulements, tout fut perfectionné, nuit et jour, de manière qu'avec un peu de surveillance il n'y eut plus rien à craindre de ce côté.

Jusqu'au 10 floréal (10 avril) on ne fit, de part et d'autre, aucune entreprise sérieuse; seulement de notre côté, des reconnaissances étaient envoyées, tous les matins, sur la circonvallation ennemie, afin d'éclairer les travaux qu'on y faisait, et d'avoir des renseignements. La reconnaissance du 7 passa la Polcevera, entre Rivarolo et Saint-Pierre, pour aller, au-dessus de Cornigliano, faire démasquer les forces autrichiennes qui étaient campées dans les replis des hauteurs de la Coronata. On trouva ces forces supérieures à ce que nous en pensions, et, après quelques heures d'en-

gagement, nos troupes reprirent leurs positions.

Chacune de ces reconnaissances amenait des prisonniers, et on cherchait à attirer des déserteurs autrichiens, dont les rapports, confirmés par nos émissaires, nous faisaient pressentir de prochaines entreprises. C'étaient de grands mouvements de troupes, des amas considérables de matériaux, le transport d'une grande quantité d'échelles, des signaux, des menaces, enfin l'augmentation de la flottille ennemie. Depuis quelques jours, on remarquait des canonnières napolitaines, sondant la côte et destinées à protéger une attaque générale, à laquelle devaient participer plus de vingt-cinq mille hommes. On était dans l'attente de l'événement, lorsque le 10 floréal, à deux heures du matin, une vive fusillade fut engagée par les Autrichiens aux avant-postes de la position des Deux-Frères, et successivement sur les deux fronts jusqu'à la mer, où les Anglais commencèrent le bombardement. Au Ponant, une batterie de six chaloupes canonnières prit en flanc les retranchements de la marine, pour favoriser l'attaque de Saint-Pierre d'Arena, par un corps autrichien sorti du camp de la Coronata. Le village de Rivarolo fut attaqué; en même temps, plusieurs charges eurent lieu de ce côté; le chef de brigade Godinot les repoussa avec vigueur: il fit des pri-

sonniers, et se maintint sans perdre du terrain.

Cette dernière attaque n'était qu'une diversion, afin d'attirer nos forces au couchant de Gênes, et de favoriser l'attaque beaucoup plus sérieuse du levant. Les ennemis n'engagèrent celle-ci, qu'à six heures du matin. Tout à coup, plusieurs colonnes se portèrent à la fois sur le faubourg de Saint-Martin d'Albaro et sur le fort de Santa-Thecla, qu'elles occupèrent, malgré l'opiniâtre résistance du général d'Arnaud; sur le fort Quezzi, qui n'était pas encore en état de défense, et d'où nos troupes durent se retirer sur le fort Richelieu, que la fermeté du chef de bataillon Donnadieu nous conserva, et sur les retranchements de la Madona del Monte, confiés à l'habileté du chef de brigade Vouillemont, qui repoussa l'ennemi.

Bataille du 10 floréal.

Pendant ce temps, l'escadre anglaise s'était approchée du port, et elle ne cessait de bombarder la ville, pour y exciter un soulèvement. A neuf heures, une troisième attaque nous enleva l'importante position des Deux-Frères, et le commandant du fort du Diamant reçut, du général de Hohenzollern, la sommation de capituler. Le chef de bataillon Bertrand lui répondit avec dignité, et garda son poste. Cependant notre position était devenue très-critique, il fallait reprendre tout ce que nous venions de perdre, ou nous résoudre à

gagement, nos troupes reprirent leurs positions.

Chacune de ces reconnaissances amenait des prisonniers, et l'on cherchait à attirer des déserteurs autrichiens, dont les rapports, confirmés par nos émissaires, nous faisaient pressentir de prochaines entreprises. C'étaient de grands mouvements de troupes, des amas considérables de matériaux, le transport d'une grande quantité d'échelles, des signaux, des menaces, enfin l'augmentation de la flottille ennemie. Depuis quelques jours, on remarquait des canonnières napolitaines, sondant la côte et destinées à protéger une attaque générale, à laquelle devaient participer plus de vingt-cinq mille hommes. On était dans l'attente de l'événement, lorsque le 10 floréal, à deux heures du matin, une vive fusillade fut engagée par les Autrichiens aux avant-postes de la position des Deux-Frères, et successivement sur les deux fronts jusqu'à la mer, où les Anglais commencèrent le bombardement. Au Ponant, une batterie de six chaloupes canonnières prit en flanc l
retranchements de la marine, pour favoriser
taque de Saint-Pierre d'Arena, par un
trichien sorti du camp de la Coron
de Rivarolo fut attaqué; en mê
charges eurent lieu de
Godinot les repouss

d'Albaro ; le général Ottavi eut ordre de le protéger avec un bataillon. Tous les deux réussirent ; les Autrichiens, menacés d'avoir leur retraite coupée s'ils restaient dans le faubourg, voulurent gagner la Sturla ; mais, atteints au passage, ils furent écharpés, et on leur fit quatre cents prisonniers. Déjà l'adjudant général Hector suivait la crête qui lie la Madona del Monte au fort Richelieu, pour tourner le Monte Ratti, tandis que le général Poinsot, à la tête de deux bataillons de la 3e demi-brigade de ligne, commandés par le digne colonel Mouton, allait reprendre le fort de Quezzi.

Combat de Quezzi.

De l'emplacement du fort on domine les hauteurs voisines. Les ennemis en avaient apprécié l'importance, comme nous; ils s'y étaient concentrés, et, résolus de s'y maintenir, ils travaillaient aux fortifications et attendaient nos troupes, de pied ferme. Notre première attaque fut vivement repoussée; à la seconde, le général Masséna s'y porta lui-même avec quatre compagnies de réserve, et, l'épée à la main, il renouvela le combat. En même temps, le général Miollis chercha à déborder la gauche des retranchements, et le commandant du fort Richelieu exécuta avec sa garnison une vigoureuse sortie. L'action fut des plus rudes ; trois fois, de part et d'autre, on en vint à se battre à coups de crosses et à coups de pierres. A la fin, le général Masséna l'emporta, et

le fort de Quezzi lui resta avec trois cents prisonniers. Le général Miollis, secondé par le général Poinsot et par les adjudants généraux Thiebauld, Hector et Andrieux, en prit trois cents autres, au moment où il fit sa jonction en arrière de Quezzi; il enleva encore un bataillon dans les deux dernières redoutes du Monte Ratti, et il y trouva huit cents échelles destinées à l'escalade de Gênes. Ces divers mouvements étaient protégés, sur la gauche, par l'adjudant général Gauthier, qui contenait dans la vallée du Bisagno une colonne autrichienne, et qui lui fit aussi des prisonniers.

Il ne fallait rien moins que la présence du général en chef pour vaincre les ennemis à Quezzi; ils y avaient l'avantage de la position, et une supériorité de nombre hors de proportion avec nous; leurs troupes étaient dans le meilleur état, les nôtres étaient exténuées. En pareille circonstance, d'autres chefs auraient pu trouver qu'ils avaient déjà bien assez fait pour l'honneur de nos armes; Masséna ne pouvait s'en tenir là, son âme de feu demandait la victoire; il l'exigea, et elle lui fut fidèle. En allant à la charge, il s'aperçut que les soldats étaient intimidés, et qu'ils doutaient du succès. « Nous avons juré de vaincre, leur dit-il, et de ne rentrer dans Gênes qu'en triomphe. » L'énergie de cette apostrophe assura le succès.

Pour mon compte, le serment que j'avais fait de reprendre les Deux-Frères, n'était pas non plus bien facile à tenir; les difficultés étaient telles, qu'on pouvait sans honte les regarder comme insurmontables, avec les faibles moyens dont je disposais. Ils consistaient en quinze cents hommes des 106e, 97e et 63e de ligne, fort bonne troupe, mais par trop inférieure en force à celle que j'allais combattre. J'opérais sur un terrain élevé, hérissé d'aspérités, où six mille hommes, que le général de Hohenzollern y avait établis, avec du canon, perfectionnaient les retranchements que nous y avions commencés, et les tournaient contre nous. Cependant il fallait tout surmonter et réussir; l'honneur, le salut de l'armée, et l'exemple de ce qui se passait au delà du Bisagno, nous l'imposaient également. C'était le cas d'une noble rivalité, qui porte les hommes à se surpasser eux-mêmes; mes soldats le comprirent en voyant les progrès de la droite. Quand le général Masséna arriva devant Quezzi, je jugeai qu'il était assez avancé pour que je pusse engager le combat, de mon côté. Il était cinq heures du soir; ma troupe, impatiente, n'attendait que le signal de charger à la baïonnette; je le donnai, et je défendis, *sous peine de déshonneur, de tirer un seul coup de fusil, avant qu'on eût forcé les retranchements et que les ennemis fussent en déroute*. On me répondit par le cri de :

Combat des Deux-Frères

En avant! J'avais formé trois colonnes d'attaque; j'étais, l'épée à la main, à la tête de la principale, composée de huit cents hommes de la 106ᵉ demi-brigade; un bataillon de la 97ᵉ appuyait ma droite, et le général Spital conduisait, à ma gauche, un fort détachement de la 63ᵉ de ligne, destiné à prendre à revers les ouvrages des Autrichiens, que j'abordais de front. En approchant des Deux-Frères, nous fûmes accueillis par un feu terrible de mousqueterie et de mitraille. Sans y répondre, nous continuâmes à gravir. Le général Spital pénètre le premier dans les retranchements; les ennemis, étonnés de son audace, tourbillonnent et font effort pour le repousser. J'arrive, avec l'intrépide 106ᵉ; la 97ᵉ nous suit, et la mêlée commence. Les Autrichiens sont abattus à coups de baïonnettes, pris aux cheveux, corps à corps, ou terrassés à coups de crosses; ils cèdent enfin, et se rejettent dans la Polcevera, vers Teggia, et sur Terrazza, au delà du fort du Diamant, qui se trouva ainsi débloqué.

Nous restâmes maîtres de l'indispensable position des Deux-Frères; nous la trouvâmes mieux fortifiée que nous ne l'avions laissée, et couverte d'un nombre considérable de blessés abandonnés par les Autrichiens. Le beau régiment de Joseph Colloredo y fut presque entièrement détruit et son colonel tué; nous y prîmes aussi une immense

quantité d'échelles, destinées à l'escalade du fort de l'Éperon, et trois pièces de canon. Ces avantages, joints à ceux que la droite avait obtenus, élevèrent la perte des ennemis, pendant cette journée, à plus de quatre mille hommes, sur lesquels seize cents prisonniers de guerre entrèrent dans Gênes[1]. Comparativement à celles des Autrichiens, nos pertes furent, grâce à la rapidité de nos mouvements, très-légères quant au nombre; mais une perte cruelle pour l'armée fut celle du chef de brigade Mouton, de la 3e de ligne, qui eut le corps traversé par une balle, à la prise du fort de Quezzi; il fut regardé comme blessé mortellement; cependant, à force de soins, on parvint à sauver cet officier du plus haut mérite, et à

1. Avant le blocus, on avait, de part et d'autre, échangé ou remis sur parole quelques officiers et des employés de l'administration non combattants; les autres prisonniers de guerre, qui tombaient en nos mains, étaient dirigés sur la France. Mais on ne put leur donner cette direction, du moment où les communications furent interceptées. Cependant le nombre des prisonniers autrichiens augmentait tous les jours; il s'éleva à huit ou neuf mille hommes, dont nous ne savions que faire, puisque, manquant pour nous-mêmes de subsistances, nous étions sans moyens pour les nourrir. Le général Masséna proposa au général en chef ennemi de les lui remettre, pourvu qu'il nous rendît à Gênes un nombre égal de Français, ou bien qu'il se chargeât de leur entretien, en envoyant par mer les vivres nécessaires. Le général Mélas s'y refusa, dans l'espoir que ce surcroît de consommation

le rendre à l'armée dont il est devenu un des chefs les plus éminents[1]. J'ai déjà cité ceux qui se firent le plus remarquer à l'attaque dirigée par le général en chef. A la mienne, j'eus à faire l'éloge de toute la troupe et je désignai, comme s'étant plus particulièrement distingués, le général Spital, l'adjudant général Gauthrin, mon chef d'état-major, et le chef d'escadron Soult, mon frère.

De pareils faits devaient nécessairement exercer une grande influence sur la nature et sur la durée du blocus. Aussi, dès le lendemain et tous les jours suivants, jusqu'à la fin, nous fîmes la remarque que les ennemis, étonnés de notre résistance et de leurs pertes, comptaient bien moins, pour nous réduire, sur leurs forces que

nous affamerait plus tôt. Nous étions dans l'impuissance de donner raison à cet odieux calcul, et les prisonniers en furent les victimes. On les avait embarqués sur des bâtiments stationnés dans le port, afin de prévenir les mouvements qu'ils auraient pu exciter parmi la population de Gênes ; et le gouvernement ligurien devait les comprendre dans les distributions qu'il faisait au peuple. Mais il ne donnait qu'un peu de mauvaise soupe aux herbes, tout à fait insuffisante pour soutenir des corps vigoureux et accoutumés à une bonne nourriture. Aussi, livrés à une faim dévorante, ils mangèrent leurs havresacs, leurs souliers, leurs gibernes ; ils finirent même par se dévorer entre eux, et la plupart terminèrent leurs horribles souffrances en se jetant à la mer.

1. Le maréchal comte de Lobau.

sur notre épuisement, et qu'ils étaient bien plus occupés d'empêcher les secours de nous arriver que de renouveler leurs attaques. Ces résultats confirmèrent aussi nos troupes dans le sentiment de leur supériorité, et dissipèrent les alarmes que les habitants avaient éprouvées à la vue du danger. Quand les craintes sont vives, s'il survient un bonheur inespéré, on est naturellement disposé à passer, d'un extrême à l'extrême contraire; ce fut le cas de la population de Gênes. Dans la journée du 10 floréal, elle était tremblante et désespérée, le matin, et transportée d'enthousiasme, le soir, à la rentrée de nos troupes dont elle exaltait le courage. Ces témoignages si bien mérités ajoutaient au juste orgueil que l'armée éprouvait, et contribuaient à lui faire supporter les privations et les souffrances qui, de jour en jour, s'appesantissaient sur elle.

Cependant le général Masséna, voulant mettre à profit cette heureuse disposition des troupes, ordonna, le 12, de grand matin, une forte reconnaissance sur la position de la Coronata, afin de s'assurer si les Autrichiens avaient fait quelque mouvement, comme certains avis l'annonçaient, et s'il était possible de pousser jusqu'à Sestri, pour y enlever un dépôt de subsistances qu'on savait y être arrivées. Le chef de brigade Godinot eut ordre d'inquiéter l'ennemi sur le

front de la Polcevera, et le général Gazan fut chargé de l'attaque de la Coronata qu'il devait prendre à revers, en débouchant de Rivarolo. Je me réservai d'appuyer ce mouvement avec la brigade du général Poinsot que je plaçai au-dessus de Rivarolo, en travers de la Polcevera.

Le général Gazan aborda franchement la gauche de la ligne autrichienne; il touchait à une forte batterie, qui déjà se retirait, et il obligeait un régiment ennemi à mettre bas les armes lorsque, blessé à la tête par une balle, il dut se retirer avec plusieurs autres officiers également blessés. L'adjudant général Fantucci, militaire très-distingué, qui servait auprès de moi, fut tué dans l'instant où une réserve autrichienne vint rétablir le combat. Nos troupes, forcées de plier, étaient aussi menacées d'avoir leur retraite coupée par les chasseurs de Bussi et par un régiment de hussards hongrois lancés au galop dans la Polcevera; mais ceux-ci vinrent se heurter sur ma ligne de bataille et furent repoussés par son feu. Libre de ce côté, j'accourus alors vers la troupe qui revenait de la Coronata; je me plaçai en avant d'elle, pour couvrir son ralliement, et j'arrêtai la poursuite des Autrichiens. Nous n'avions plus, de part ni d'autre, intérêt à continuer l'engagement, nous le laissâmes s'éteindre, et, peu après, chacun rentra dans ses postes. Cette affaire, que nous

aurions peut-être bien fait d'éviter, n'eut d'autre résultat que d'occasionner des pertes réciproques; elles furent même assez considérables pour donner lieu à une trêve de trois quarts d'heure, afin d'enlever les morts et les blessés des deux côtés; mais le général en chef la fit rompre, quand il vit que les ennemis en profitaient pour débaucher nos soldats et pour lier des communications avec la ville.

Les huit jours suivants se passèrent sans événement remarquable; on se borna au service ordinaire, aux reconnaissances, à pousser les travaux pour améliorer les points de défense, surtout le fort de Quezzi qui fut mis en état de résister à une attaque de vive force[1]. Les ennemis augmentèrent aussi leurs ouvrages, et nous les vîmes couvrir de nouvelles batteries le camp de la Coronata. Quelques nouvelles que nous parvenions à recevoir, entretenaient nos espérances et nous faisaient redoubler de vigilance, pour ne pas être surpris. L'adjudant général Reille, chargé par le premier Consul de dépêches qui annonçaient la marche de l'armée de réserve, était rentré

1. Des travaux, qu'on peut appeler gigantesques, furent faits, en trois jours et trois nuits, au fort de Quezzi, et les troupes y déployèrent, malgré leur état de faiblesse, une ardeur qui n'était pas moins extraordinaire que leur courage sur le champ de bataille.

heureusement à Gênes, avant l'affaire du 10 floréal.

Le 13, des émissaires nous prévinrent qu'au Monte Creto, les Autrichiens avaient reçu deux mille hommes de renfort, et qu'ils se disposaient encore à tenter l'escalade de Gênes. Le lendemain, on apprit que ce qui restait de cavalerie devant nous, se dirigeait sur le Piémont. Le 15, un petit bâtiment chargé de grains eut le bonheur d'échapper à l'escadre anglaise, et il nous apporta des vivres pour cinq jours. Le 18, un autre émissaire vint nous faire part qu'on avait entendu une forte canonnade dans la direction de Turin, que les Français marchaient sur Milan, et que dix mille Autrichiens, conduits par le général Mélas, avaient passé à Sassello, pour se rapprocher du Pô. Cette nouvelle était encore très-prématurée. Le même jour et le 19, la flottille napolitaine, réunie à l'escadre anglaise, lança des bombes dans les faubourgs de Saint-Pierre d'Arena et d'Albaro. Enfin, le 20, le général Ott, commandant le blocus, prévint le général Masséna que son armée, ainsi que l'escadre, allaient exécuter une salve générale, pour célébrer une victoire remportée sur le lieutenant général Suchet. En effet, nous entendîmes un feu roulant d'artillerie, sur terre et sur mer, accompagné de décharges de mousqueterie et de fanfares de musique.

L'importance que les ennemis parurent attacher à cette nouvelle nous fit juger qu'elle était suspecte, et que c'était une ruse pour nous intimider. Nous faisions encore le calcul que, si la nouvelle était vraie, elle prouvait que les Autrichiens étaient hors de la direction que l'armée de réserve allait suivre, et qu'ils facilitaient ainsi les opérations de cette armée, où étaient tous leurs dangers et toutes nos espérances. Aussi, loin d'ébranler notre constance, ils affermirent la résolution que nous avions prise de résister jusqu'à la dernière extrémité. Les souffrances avaient produit chez nous un tel degré d'exaltation que rien n'était capable de nous ébranler, quoique, de jour en jour, nous vissions empirer notre situation. Nos regards fixés vers les plaines de la Lombardie, nous réglions les marches du premier Consul, sans tenir compte des retards forcés qu'il pouvait éprouver, ni calculer les distances. Notre impatience le supposait, à tout moment, près d'arriver, et nous faisait voir les ennemis en pleine retraite. Nous étions si convaincus de leur prochain départ, que nous observions leurs mouvements, pour prendre nous-mêmes part à notre délivrance, et nous tenions les troupes prêtes à marcher au premier signal.

Pleins de ces idées, nous jugeâmes, le général Masséna et moi, que la circonstance du succès,

dont les ennemis se réjouissaient, pouvait leur inspirer de la sécurité et nous servir à prendre notre revanche. Nous arrêtâmes d'aller, jusque dans leur camp, chercher des approvisionnements, pour gagner encore quelques jours. La faim nous pressait d'agir, et, en différant, nous devions craindre que nos forces affaiblies ne manquassent entièrement. Nous fixâmes la première attaque au lendemain. Je proposai au général Masséna d'aller moi-même enlever le camp autrichien qui était sur le Monte Fascio, pendant qu'il ferait passer la Sturla au général Miollis, pour attaquer les ennemis au Monte Parisone. Il dirigerait ensuite cette division sur le point que j'allais attaquer, et, en même temps, une autre colonne, conduite par l'adjudant général Reille, irait prendre position en avant du Monte Ratti.

Combat du Monte Fascio.

Ces dispositions ainsi réglées, le 21 floréal (11 mai) à cinq heures du matin, je réunis sur les glacis de la porte romaine deux mille cinq cents hommes des 25e légère, 2e, 3e et 4e de ligne, aux ordres des généraux d'Arnaud et Poinsot, ainsi que la 78e de ligne, commandée par l'adjudant général Gauthier. Après avoir forcé la ligne des postes autrichiens, nous partîmes pour remonter la vallée du Bisagno. Je dirigeai l'adjudant général Gauthier sur Bavari, où était un camp ennemi, en lui enjoignant de se mettre à sa place et d'y

rester ; il y réussit. Je continuai mon mouvement par Bisantino, Olmo, Prato, Olivetto et Cassolo, où je passai la rivière, ralliai ma troupe et lui fis prendre du repos, hors de la vue du camp ennemi de Monte-Creto, devant lequel un de mes détachements se présentait, seulement pour le reconnaître.

A droite, on avait attendu que je fusse en pleine marche, pour commencer le mouvement. Le général Miollis enleva d'abord les premières positions des ennemis sur le Monte-Parisone, et poussa sa pointe jusqu'au pied du Monte-Fascio ; mais chargé à son tour avec beaucoup de vigueur, il fut rejeté sur la Sturla. La réserve protégea son ralliement à Saint-Martin d'Albaro, et le général Masséna lui fit reprendre ses postes du matin, pour mettre sa troupe en état de me seconder, si cela devait être nécessaire.

Mon feu avait cessé, et toute communication avec Gênes m'était interceptée. Les ennemis, en repoussant le général Miollis, avaient aussi replacé leurs postes dans le Bisagno ; j'en étais peu inquiet ; je voulais me faire oublier en avant du pont de Cassolo, et j'y restai tranquille, pendant quelques heures, en gardant l'embranchement des chemins qui conduisent à Torriglia, à Campanardigo et à Savignone. Quand ma troupe fut reposée, je la remis en mouvement par Terrasso. Arrivé à

hauteur de Campanardigo, un détachement autrichien vint me reconnaître ; je le fis enlever. Derrière lui, j'aperçus une colonne qui se rendait du Monte-Fascio au Monte-Cornua ; je pressai ma marche, pour la prévenir à une position intermédiaire ; mais il fallait gravir un terrain hérissé de rochers et coupé par d'affreux précipices; nous les franchîmes, au moyen d'échelles que nous portions. Parvenu au delà, je donnai ordre au général d'Arnaud d'attaquer, avec cent hommes de la 25ᵉ légère, les premiers pelotons qui se formaient déjà sur la hauteur au-dessus de lui. Il n'est pas possible de montrer plus d'intelligence, ni de bravoure, que le général d'Arnaud n'en déploya. Les Autrichiens étonnés, sont enfoncés, et nous restons maîtres de cette importante position, où nous coupions, aux troupes du Monte-Fascio, la retraite sur Torriglia et sur le camp du Monte-Cornua.

Le début était encourageant ; mais le plus difficile nous restait à faire, et j'allais m'engager de plus en plus. La division autrichienne du Monte-Fascio, qui, le matin, avait repoussé le général Miollis, se voyant perdue, si elle ne m'arrêtait, se hâta de se réunir. Je me ralliai aussi, et quand je me remis en marche, les ennemis s'étaient déjà ébranlés pour m'attaquer. Les deux colonnes s'arrêtèrent à cinquante pas l'une de l'autre, éga-

lement étonnées de se voir de si près, et prêtes à s'aborder. Le général de Gotterheim, qui commandait la colonne ennemie, lança sur mes flancs, dans les bois et à travers les ravins, des détachements pour m'envelopper. Il secondait mes désirs, en affaiblissant ainsi son centre. Je le laissai faire; et, le voyant dégarni, je lui envoyai le chef de brigade Godinot en parlementaire, pour le sommer de faire mettre bas les armes à sa troupe, sinon elle serait passée au fil de l'épée; ce langage était nouveau pour lui, et il refusa avec hauteur, comme je m'y attendais. Je renouvelai alors à mes soldats la défense que je leur avais faite aux Deux-Frères, de tirer, et j'ordonnai la charge à la baïonnette. Nous eûmes bientôt franchi, au pas de charge, le court espace qui nous séparait; le choc fut si rude, que les ennemis ne purent le soutenir; un grand nombre périt sous nos coups; d'autres trouvèrent la mort, en se jetant dans les précipices. Une partie voulut regagner le camp, au sommet du Monte-Fascio; mais notre feu, commençant alors, les empêcha de s'y rallier; le camp fut emporté, le combat cessa, et je m'arrêtai pour recueillir les prisonniers, pendant que mes braves soldats se partageaient les vivres abandonnés par l'ennemi, dans sa fuite.

Je restai une heure sur le Monte-Fascio, où je fis briser plus de trois mille fusils, que nous ne

pouvions emporter. J'y ramassai seize cents prisonniers, et je fis partir le général d'Arnaud pour Nervi, afin d'enlever les établissements ennemis qui s'y trouvaient, et de prendre en route les détachements autrichiens qui s'étaient égarés. J'envoyai aussi une colonne au Monte-Parisone, et je repartis pour Gênes, un peu avant la nuit. Le général d'Arnaud compléta la victoire, en prenant, à Nervi, deux pièces de canon, beaucoup de munitions, de nouveaux prisonniers et un peu de vivres. Il y fut joint par un détachement que le général en chef fit partir d'Albaro.

D'après les rapports qui nous parvinrent, la perte des ennemis, dans la journée du 21 floréal, fut de quatre mille hommes, dont deux mille prisonniers de guerre, et les autres tués, blessés ou égarés. Le général de Gotterheim se sauva presque seul quand, il vit l'entière défaite de sa troupe. De mon côté, je n'eus que quatre-vingts hommes hors de combat. Nous ne pouvions répondre avec plus d'éclat ni d'une manière plus prompte à la nouvelle que le général Ott nous avait donnée, la veille, et il dut être surpris qu'elle eût produit un effet si contraire à ses espérances.

Pendant mon expédition, voici ce qui se passait à Gênes. Après que l'attaque de droite eut échoué, et lorsque j'eus dépassé la ligne des postes autrichiens, on referma derrière moi les portes et

toutes les issues conduisant au Bisagno. Jusqu'au soir, il n'y eut aucune communication. Le général Masséna, inquiet de ne point recevoir de mes nouvelles, avait porté en avant, vers les quatre heures de l'après-midi, un détachement qui occupa le Monte-Ratti, et qui se mit en rapport avec l'adjudant général Gauthier, que j'avais laissé au camp de Bavari ; mais ce dernier ne put pas non plus donner de mes nouvelles. On n'entendait pas mon feu, de mon côté personne ne revenait, et les ennemis répandaient le bruit que j'étais enveloppé, pris ou tué. Cette rumeur, accréditée par la malveillance, inspira la consternation ; la nuit était venue, et l'on s'était retiré, dans la pensée que j'étais perdu avec toutes mes troupes. Le général en chef, rentré chez lui, attendait avec anxiété d'être éclairé sur mon sort, lorsqu'un billet du commandant du fort de Richelieu, que lui fit passer le général Miollis, l'instruisit qu'on avait entendu, avant la fin du jour, une vive fusillade, dans la direction, mais au delà de Monte-Fascio. Elle ne pouvait venir que de moi ; on en tira la conséquence que la nouvelle de ma défaite était au moins prématurée. L'espérance renaît alors et on s'écrie que je vais reparaître. Le général Masséna accourt à ma rencontre, transporté de joie ; tout le monde le suit. Quelques instants après, j'embrassais mon ami, et je lui présentais les trophées que

je rapportais[1]. Il voulut annoncer cette victoire par la musique militaire, et faire, à l'instant, illuminer la ville. Le lendemain, il fit rendre aux ennemis leurs salves de réjouissance de la veille.

Ma rentrée à Gênes eut un air de triomphe. Je ne sus répondre aux félicitations qui me furent adressées, qu'en citant les braves qui m'avaient si admirablement secondé, entre autres le général d'Arnaud, l'adjudant général Gauthier, les chefs de brigade Godinot et Perrin, les chefs d'escadrons Soult, mon frère, et Lavilette, l'adjoint Brousse, le lieutenant Mamart, etc. Je rendis aussi compte au général en chef du trait d'héroïsme et d'abnégation qui s'était passé sous mes yeux, à l'attaque du Monte-Fascio, et que l'histoire doit conserver. La 25ᵉ demi-brigade légère et la 24ᵉ de ligne ne s'étaient pas trouvées à côté l'une de l'autre, depuis que la première avait été chargée de désarmer la seconde, lors de la désertion, à l'intérieur, d'une partie de l'ancienne armée d'Italie. L'impression qui était restée de ce désarmement avait paru si profonde, qu'on s'était cru

1. Je n'amenai à Gênes que seize cents prisonniers, parmi lesquels se trouvaient un colonel, un lieutenant-colonel, deux majors et cent cinq autres officiers. La fatigue des troupes, les difficultés des chemins et l'obscurité de la nuit furent cause que quatre cents de mes prisonniers échappèrent ou se jetèrent dans les précipices, en voulant se sauver.

obligé de tenir éloignés l'un de l'autre ces deux corps, qui rivalisaient de gloire. Mais nous dûmes nous affranchir de cette gêne, quand les pertes journalières eurent sensiblement réduit le nombre des combattants. C'était la première fois que ces demi-brigades étaient rapprochées. Arrivées sur le champ de bataille, la communauté de danger et l'enthousiasme qui les anime, font abjurer l'inimitié passée; les soldats s'embrassent et confondent leurs rangs, par un mouvement spontané; rivaux de courage, s'ils ne peuvent se surpasser entre eux, ils veulent combattre et vaincre réunis; j'y consens, et la victoire en est la récompense. On ne cite de pareils traits que dans les armées françaises.

La journée du 22 floréal fut consacrée au repos; c'était le moins qu'on pût faire pour des troupes exténuées, qui n'avaient repris leurs postes, que bien avant dans la nuit. Il fallut aussi remplacer les munitions consommées, distribuer quelques vivres, et disposer d'autres troupes pour les nouveaux combats que nous voulions livrer le lendemain, car j'ai toujours pratiqué, autant que je l'ai pu, le principe de faire alterner les troupes dans le service. Nous employâmes ce temps à régler les dispositions d'une nouvelle attaque, sur l'opportunité de laquelle nous étions parfaitement d'accord. La victoire du 21 parais-

sait nous promettre un succès plus décisif, si nous parvenions à empêcher les ennemis de remplacer leurs pertes. Nous avions d'ailleurs les mêmes motifs pour agir : la faim nous pressait et ne nous laissait pas le temps d'attendre que nos restes de vigueur fussent éteints.

Les vues du général en chef différaient des miennes, quant à l'exécution. Il demandait que j'allasse à Rapallo et à Porto-Fino, pour enlever le grain qu'on pourrait y trouver; je devais emmener moins de deux mille hommes de troupes et cinq cents marins ou portefaix. Des ordres furent donnés en conséquence. Mais, le soir, le général d'Arnaud rendit compte qu'ayant poussé une reconnaissance jusqu'à Sori, il y avait été attaqué par quinze cents Autrichiens, qui l'avaient obligé à rentrer à Nervi, d'où il détachait des postes sur Bogliasco, et qu'il n'avait pas trouvé de vivres à Sori. Malgré cet incident, le général Masséna persista à suivre son projet, et il m'en renouvela l'ordre. Je croyais préférable d'attaquer les ennemis au Monte-Creto, et je représentai au général en chef : 1° que les forces dont je disposerais ne pouvaient être supérieures à celles qui venaient de repousser le général d'Arnaud de Sori, et qu'il me serait ainsi bien difficile d'arriver, d'un trait, à Rapallo, parce que le chemin, tracé sur le flanc de la montagne, était dominé

par un amphithéâtre de jardins, ayant des murs de six à huit pieds d'élévation, et formant autant de retranchements, derrière lesquels les Autrichiens seraient inexpugnables; 2° qu'en admettant, néanmoins, qu'après avoir forcé l'importante position de Rua, je parvinsse à Rapallo, le restant de la journée ne me suffirait pas pour faire enlever, à Porto-Fino, les grains qu'on y supposait; qu'étant ainsi obligé de remettre mon retour au lendemain, je rencontrerais vraisemblablement les troupes que les Autrichiens avaient au Monte-Creto, et qu'ils en feraient encore descendre, par le Monte-Cornua, pour me couper ma retraite à Nervi ou à Recco, pendant que je serais embarrassé de mon convoi; 3° que ne pouvant me servir de la mer, puisque les canonnières ennemies étaient embossées près de la côte, et qu'ayant un trajet par terre de cinq lieues, je ne pourrais faire emporter, par les cinq cents portefaix que j'emploierais, guère plus de cinq cents quintaux de grains, représentant seulement une demi-journée de subsistance pour la garnison et pour les habitants; 4° que pour obtenir ce faible résultat, il fallait passer par toutes les chances: de battre les ennemis, de les éloigner de leurs potions, d'arriver à Rapallo et à Porto-Fino, d'y trouver du blé, ce qui était incertain, de pouvoir y rester le temps nécessaire au chargement, et de

n'éprouver aucun obstacle au retour ; 5° qu'il suffirait de manquer une de ces chances, pour compromettre l'expédition, dont la durée nous exposerait à des dangers serieux.

Enfin je proposai au général en chef de substituer à son projet, dont l'exécution me paraissait trop chanceuse et trop peu utile, l'attaque du Monte-Creto, qui était le point central des positions occupées par les ennemis autour de Gênes, et la clef de la circonvallation. Je lui fis observer que, si cette opération réussissait, elle amènerait infailliblement la levée du blocus, et qu'elle nous laisserait maîtres d'aller jusque vers Sestri et Voltri du ponant, par les derrières de la Coronata, ou sur le golfe de Rapallo, dans le levant, en revenant par le Monte-Fascio ; qu'ayant ainsi agrandi notre horizon, il était probable que nous trouverions de quoi vivre, jusqu'à l'arrivée des secours, soit par ce que nous prendrions dans les établissements autrichiens, soit par les ressources que nous trouverions dans les communes de l'extérieur.

J'étais si convaincu de la préférence à donner à ce plan sur le premier, à la fois par les avantages que nous pouvions en retirer, et en raison des inconvénients qu'il nous faisait éviter, que je le soumis, de confiance, au général en chef. Nous le discutâmes, et sa bonne foi lui fit reconnaître

que mes observations étaient fondées. Il approuva mes vues, nous convînmes des dispositions, et je le quittai, après minuit, sans pressentir, plus que lui, qu'une catastrophe m'attendait [1]. Quelques heures avant de partir, le 23 floréal (13 mai), je donnai l'ordre suivant au général Gazan :

Combat du Monte-Creto.

« Je vous préviens, mon cher camarade, que le mouvement que je devais diriger, ce matin, sur Rapallo, vient d'être contremandé, et que les dispositions suivantes auront lieu :

« Aujourd'hui, vers cinq heures du matin, je

1. L'auteur du *Journal du siége et du blocus de Gênes* dit que le général Masséna eut le *pressentiment* que l'expédition du Monte-Creto ne serait pas heureuse. Des pressentiments ne sont pas des raisons sérieuses, et le général Masséna en jugea bien ainsi ; car à la suite d'une longue conférence, à laquelle assistait l'adjudant général Andrieu, et où toutes les raisons, pour et contre, furent minutieusement examinées et débattues, le général Masséna se rendit complétement à celles que je lui donnais, pour faire préférer l'expédition du Monte-Creto à celle de Rapallo, et il se détermina en conséquence.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce dernier projet n'était pas une conception du général Masséna, et qu'il lui avait été suggéré par quelqu'un qui ne devait pas même être chargé de son exécution.

Lorsqu'il s'agit d'assurer, par quelques opérations militaires, des succès aux troupes d'une ville assiégée et manquant de tout, il faut que toutes les chances, comme les moyens, soient calculées de telle façon, que le résultat, s'il

partirai avec quatre demi-brigades, pour me porter sur le Monte-Creto, où j'attaquerai l'ennemi par son flanc gauche et ses derrières, afin de l'obliger à abandonner ses positions et les retranchements qu'il occupe dans cette partie. Pendant que j'exécuterai ce mouvement, et aussitôt que vous me verrez engagé, ou que mon feu vous annoncera que je suis aux prises avec l'ennemi, vous l'attaquerez avec vigueur, en avant du fort du Diamant; vous ferez en sorte de le culbuter, et dans sa retraite, de lui enlever le plus de monde possible. Il est vraisemblable que l'ennemi, en se retirant, se rejettera en partie sur Buzzala, et en

n'est pas des plus avantageux, ne soit pas au moins des plus défavorables, et ne risque pas de tout compromettre. Le projet d'expédition sur Rapallo présentait ce grave inconvénient. En pareil cas, une expédition bien calculée est la seule convenable, quoique son résultat puisse ensuite ne pas répondre à l'attente qu'on en avait. Qui n'a vu, à la guerre, les meilleures dispositions échouer, par des accidents qu'il était impossible de prévoir? Ainsi la mort ou la prise d'un chef, un orage qui a grossi des torrents et arrêté subitement la marche d'une troupe, un renfort inattendu que l'ennemi a reçu, et une foule d'autres causes sont souvent venues déranger les meilleurs calculs. Cependant, à la longue et dans la plupart des cas, c'est le calcul qui l'emporte sur le hasard. Aussi un chef, qui est chargé d'une responsabilité, ne peut pas prendre ses conseils du hasard; il doit tout peser et tout calculer. Ce qu'on appelle une inspiration n'est qu'un calcul rapidement fait.

partie sur Campo-Marone ; vous surveillerez ceux qui prendront cette dernière direction ; je me chargerai des autres. Notre jonction devra s'opérer sur les hauteurs du Monte-Creto et vers les retranchements des Autrichiens. Faites en sorte qu'elle soit prompte ; elle doit décider de nos succès ultérieurs.

« Je me réfère à l'instruction que je vous ai envoyée, hier au soir, pour ce qui concerne le front de Bigato et de Saint-Pierre d'Arena. Pour votre mouvement, vous pouvez disposer de toute la 106e demi-brigade, de la 92e et 97e de ligne. Le général en chef se rendra près de vous, dans la journée. »

C'était le dernier effort que, dans notre épuisement, nous pouvions hasarder. On fit tout ce qui était possible pour mettre les troupes en état de le soutenir. Animées de l'espoir d'une nouvelle victoire, et bien disposées, elles se mirent en marche, vers six heures du matin. La colonne dont je pris la direction fut réunie sur les glacis de la porte Romaine ; elle se composait des 3e légère, 2e, 3e, 24e et 62e de ligne, qui, ensemble, formaient à peu près deux mille quatre cents hommes. Je plaçai, à l'avant-garde, l'adjudant général Gauthier, avec la 3e légère et la 62e de ligne ; le général Poinsot eut la brigade formée par les

2e et 3e de ligne; la 24e, que je destinais à seconder l'attaque du général Gazan, commença par suivre mon mouvement. Je remontai la vallée du Bisagno; les postes autrichiens que nous y trouvâmes, furent aisément repoussés jusqu'au pied du Monte-Creto. L'adjudant général Gauthier gravit, après eux, la première hauteur de cette montagne escarpée, et s'y établit, à la suite de deux charges vigoureuses qui rejetèrent les ennemis dans leurs retranchements, et le rendirent maître du plateau; mais il dut arrêter sa marche, pour attendre le général Poinsot.

Le général Gazan était parti, en même temps, des Deux-Frères, et il avait pris, à droite, au delà du fort du Diamant, pour attaquer, sur la montagne des Quatre-As, un corps autrichien, qui y occupait de fortes redoutes, en avant de son camp. Le général Spital commença, sur ce point, l'engagement; il fut secondé, au revers opposé, par la 24e demi-brigade, que j'avais détachée, à cet effet, en passant le Bisagno. Cette double attaque fit retirer les ennemis de leurs premières positions, et la 24e s'établit, de manière à prendre en flanc leur ligne; son feu devint très-vif. Le général Poinsot, qui en était encore assez rapproché, croyant que sa présence pouvait y être nécessaire, se détourna pour y aller, et laissa l'adjudant général Gauthier s'engager seul vers le Monte-Creto. J'étais près de

ce dernier, à l'avant-garde, quand j'appris le changement de direction que s'était permis le général Poinsot. J'en fus très-mécontent, et je lui envoyai l'ordre de rentrer sur-le-champ dans la direction que je lui avais prescrite; il arriva sur le plateau du Monte-Creto, après que la dernière charge eut conduit l'adjudant général Gauthier devant les retranchements ennemis.

En ce moment, un orage des plus violents vint éclater sur nous; sur le point élevé où nous nous trouvions, une pluie torrentielle et les éclats du tonnerre nous enveloppaient de toutes parts. Le mouvement fut nécessairement suspendu; nous le reprîmes, aux deux attaques, aussitôt que la tempête eut cessé. Sans doute, nous eussions mieux fait de nous retirer, après avoir reconnu que les ennemis s'étaient renforcés, et qu'ils se trouvaient beaucoup plus nombreux que nous ne l'avions supposé, en allant à eux; en outre, l'orage avait considérablement augmenté toutes les difficultés qui, auparavant, étaient déjà bien assez grandes. Les vêtements, les armes, le sol, tout était trempé; nous n'avions plus pied sur ces pentes rapides, nous glissions, nous ne pouvions plus avancer et à peine nous tenir sur place; le vent était d'une violence extrême, et les soldats, grelotant de froid, n'avaient plus d'énergie. Cependant, nous étions en présence, et presque

entremêlés, au point où la tempête nous avait surpris. Dans cette position, aussi imprévue qu'extraordinaire, il était impossible de faire le moindre mouvement, dans un sens ou dans l'autre, sans qu'il devînt général et sans qu'il nous fût contraire.

A l'attaque du général Gazan, le général Spital avait pris, avant l'orage, les premières positions des Quatre-As. Quand la pluie ne tomba plus par torrents, il voulut ranimer ses troupes et faire effort pour les lancer. Quelques pelotons seulement le suivirent. Les ennemis venaient à lui, avec des forces très-supérieures; pressé par eux, il cherche à se rallier; son cheval est tué, lui-même est blessé et obligé de se retirer. Vainement l'adjudant général Reille, qui le remplace, veut donner aux soldats une nouvelle impulsion. Leur enthousiasme s'est éteint, ils ne l'écoutent plus. Ne pouvant les faire avancer, il est forcé de renoncer au combat et de se rapprocher des Deux-Frères.

Rien ne pouvait être plus défavorable à l'attaque de droite, que ce qui se passait à celle de gauche. L'effet immédiat fut de faire manquer la diversion sur laquelle j'avais compté, et de laisser aux ennemis la liberté de diriger sur moi toutes les forces qu'ils avaient de ce côté. Malheureusement, je ne l'appris que quand j'en sen-

tis les coups. Jusque-là, j'étais trop engagé pour y remédier, où trop éloigné pour connaître, à temps, ce revers, qui devait m'être fatal. A l'arrivée du général Poinsot sur le plateau de Monte-Creto, j'avais donné ordre à l'adjudant général Gauthier de recommencer l'attaque, et d'enlever les premières redoutes des ennemis; il les avait prises, sans la moindre hésitation, et nous y étions restés enfermés pendant l'orage. Les Autrichiens vinrent ensuite pour les reprendre; nous les défendîmes à outrance, corps à corps, mais la supériorité du nombre l'emporta. Nous nous ralliâmes, et nous chargeâmes de nouveau. A cette reprise, les ennemis furent encore enfoncés; nous restâmes dans les redoutes, et nous fîmes tomber la seconde ligne des retranchements, où un colonel et cent cinquante prisonniers restèrent en notre pouvoir. Le camp de Monte-Creto fut également pris, brûlé et dépassé; mais un premier malheur vint nous frapper, au milieu de ces succès, qui devaient être les derniers. Le brave, l'infiniment brave adjudant général Gauthier, officier du plus rare mérite, qui s'était surpassé dans cette journée, fut grièvement blessé par une balle, et il dut se retirer. Je fis remplacer sa brigade par celle du général Poinsot, que je portai en avant.

Nous touchions au moment où la fortune qui,

jusque-là, nous avait été si favorable, allait nous devenir contraire. Le général comte de Hohenzollern, qui m'était opposé, commandait aussi les troupes autrichiennes établies aux Quatre-As, et contre lesquelles l'attaque du général Gazan venait d'échouer. Assuré qu'il n'avait plus rien à craindre de ce côté, il s'était hâté d'en retirer un fort détachement, et de le diriger sur le Monte-Creto, où je pressais vivement le restant de sa division. A l'arrivée de ce secours, les ennemis réunissent toutes leurs forces, et marchent sur la brigade du général Poinsot, passée à l'avant-garde un instant auparavant. Je venais de rallier celle de l'adjudant général Gauthier; je me mets à sa tête, et je me porte au soutien de la première brigade. Tout semblait nous promettre, après ce dernier effort, un succès décisif. J'entre en ligne au delà du camp ennemi, le feu y était très vif et presque à bout portant. Pour en finir, je me dispose à exécuter une charge générale, quand une balle vient fracasser ma jambe droite. Je tombe; on m'entoure; quelqu'un s'écrie que je suis mort; on le croit, en voyant mon chapeau qu'on emporte. Les uns veulent m'enlever, les autres me défendre. Je reprends connaissance, j'ordonne qu'on me laisse et qu'on repousse les ennemis. A ma voix, la troupe se ranime et montre encore un reste de vigueur; mais c'en

Je suis blessé et fait prisonnier.

est fait de nos progrès : tout change à notre désavantage. Les Autrichiens, qui ont remarqué de l'hésitation dans nos rangs, deviennent audacieux. De notre côté, on chancelle, les rangs flottent, quelques soldats commencent à s'éloigner, ils sont suivis par d'autres, ils ne s'arrêtent même plus dans les retranchements que nous venions de prendre, et où les chefs s'efforcent, en vain, de les retenir. Le général Poinsot, l'adjudant général Gauthrin, mon chef d'état-major, et le brave chef de brigade Perrin, qui fut tué une demi-heure après, ne peuvent non plus se faire écouter ; ils sont entraînés dans la déroute et forcés de redescendre dans le Bisagno, où ils sont heureusement recueillis par le 24e de ligne, qui revenait des Quatre-As.

Ma chute avait malheureusement entraîné la défaite de mes compagnons d'armes, au moment où nous espérions recueillir le fruit de tant d'efforts, et réparer le mal que l'abandon de la colonne de gauche nous avait fait. Des soldats voulurent m'emporter; mais le sol était si glissant, sur ces pentes rapides, qu'ils ne pouvaient y parvenir, et je les compromettais eux-mêmes, mêlés, comme nous l'étions, avec les ennemis. Je leur ordonnai de me laisser, et je les chargeai de remettre mon épée au général Masséna; je ne permis qu'à mon frère et au lieutenant Hulot,

tous deux mes aides de camp, de rester auprès de moi. Ils essayèrent à leur tour, mais sans plus de succès, de me retirer au moins du milieu du feu, en me portant sur un brancard fait avec des fusils ou sur leurs épaules. Ce ne fut qu'en me traînant sur le dos, et en tenant en l'air ma jambe brisée, que je parvins à gagner l'abri d'un rocher ; j'éprouvais de vives souffrances.

Le rocher nous préservait d'un premier danger, mais nous y étions exposés aux violences des soldats autrichiens, qui, pour s'arracher nos dépouilles, pouvaient nous faire un mauvais quartier ; ma montre et le peu d'argent que j'avais sur moi avaient servi à contenter les premiers, et nous n'avions plus rien à offrir pour satisfaire l'avidité des autres. Nous désirions nous remettre, le plus tôt possible, entre les mains d'une garde qui répondît de nous ; mais il n'était pas facile de la chercher. Mon frère méprisa le danger et fut à la rencontre des ennemis. Avant d'être reconnu, il manqua plusieurs fois d'être tué par les balles; il finit pourtant par arriver, et il demanda pour moi des secours. En apprenant que j'allais être son prisonnier, le comte de Hohenzollern s'empressa de m'en envoyer, et il me fit transporter dans une chaumière située en arrière du camp, où des chirurgiens autrichiens vinrent aussitôt appliquer le premier appareil à ma blessure.

Je reçus tous les secours qui pouvaient m'être donnés; mais, soit prévention, soit qu'en effet les chirurgiens autrichiens qui me soignaient manquassent d'instruction, comme leur gaucherie me le faisait craindre, je demandai au comte de Hohenzollern la permission de faire venir de Gênes le docteur Cothenet, chirurgien-major de la 25e demi-brigade légère, qui avait ma confiance. Il me l'accorda avec empressement, et j'écrivis au général Masséna pour le prier de me l'envoyer; en même temps je rassurai le général Masséna sur mon compte, en lui donnant de mes nouvelles. J'écrivis cette lettre, sur le dos du chirurgien autrichien qui me mettait l'appareil. Il me faisait horriblement souffrir par sa maladresse, et il n'osait toucher à ma blessure, pour la dilater. Cependant l'opération était nécessaire pour prévenir les accidents qui, par la suite, auraient pu se déclarer. Impatienté, je la fis moi-même, après avoir ôté des mains du chirurgien son bistouri; elle fut facile et peu douloureuse. J'ai attribué à cette prévoyance la promptitude de ma guérison.

Je passai la nuit au milieu d'un grand nombre de blessés, qu'on avait placés dans la baraque où j'étais; leurs plaintes m'empêchaient de prendre aucun repos. Le lendemain, on me prépara une chaise à porteurs disposée en brancard; trente soldats autrichiens, conduits par un officier, furent

Je suis transporté à Alexandrie.

commandés pour m'emporter, en se relevant tour à tour. On me donna aussi un chirurgien, jusqu'à l'arrivée du docteur Cothenet, et je fus transporté, en six journées de marche, à Alexandrie, où le palais de l'évêché me reçut. Mon frère et le lieutenant Hulot eurent la permission de me suivre et de rester ensuite près de moi; ils me furent d'un grand secours, et la satisfaction que j'éprouvai en conservant des amis auxquels je devais la vie, me fut aussi salutaire que les bons traitements.

C'est au lieutenant général comte de Hohenzollern que je dois les soins et les égards affectueux qui me furent prodigués, pendant tout le temps que je restai au pouvoir des Autrichiens. Je lui ai conservé une profonde reconnaissance, dont je tiens à consacrer encore ici le souvenir.

CHAPITRE XIX

SOMMAIRE DU CHAPITRE XIX.

Position du centre de l'armée d'Italie. — Les premières attaques des Autrichiens le séparent de l'aile droite. — Tentatives réitérées du général Suchet. — Belle retraite. — Le général Suchet s'établit sur le Var.

CHAPITRE XIX.

Nous avons vu les mouvements militaires qui, dès l'ouverture de la campagne, avaient séparé l'aile droite et le centre de l'armée d'Italie, et qui avaient rejeté la première dans Gênes, tandis que le centre, commandé par le lieutenant général Suchet, était repoussé dans la direction de Nice et de la France. Ces deux portions de l'armée étaient devenues, dès lors, indépendantes l'une de l'autre.

Position du centre de l'armée d'Italie commandé par le général Suchet.

Le général Suchet avait tout au plus six mille hommes de disponibles, à la reprise des hostilités, et ses troupes venaient de supporter les mêmes privations que le restant de l'armée. Elles avaient éprouvé les mêmes ravages des épidémies; leurs hôpitaux étaient dans le même état d'abandon; les secours leur avaient également manqué, quoiqu'elles touchassent aux frontières de France, et cette situation y avait même rendu la désertion plus

fréquente. Mais le centre avait, sur l'aile droite, l'immense avantage d'être mieux placé pour s'alimenter; ses communications n'étaient point interrompues, les transports de vivres lui arrivaient sans difficulté, soit par terre, où les passages étaient libres, soit par mer, dont on pouvait plus souvent profiter qu'à Gênes, parce que l'escadre ennemie était concentrée devant cette dernière ville.

Dans les circonstances où nous nous trouvions, ces avantages étaient inappréciables; mais les divisions du centre en avaient encore un autre fort important, et dont les divisions de l'aile droite furent privées, le jour même où elles perdirent leurs communications. Tous les renforts destinés à l'armée arrivaient directement aux premières; s'ils devaient entrer dans leurs cadres, ils y étaient aussitôt incorporés, et on utilisait dans le service les détachements qui appartenaient à l'aile droite, en attendant qu'on eût l'occasion de les faire passer à Gênes. C'est ainsi que, pendant les opérations, malgré les pertes occasionnées par les combats et les maladies, la force effective du centre, qui n'était d'abord que de six mille hommes, s'élevait déjà à neuf mille, lorsque le général Suchet arriva sur le Var; tandis que, de notre côté, nos forces décroissaient tous les jours, dans une proportion effrayante. On peut encore ajouter l'avantage qu'il y avait, pour ceux qui étaient en

communication avec la France, d'avoir tous les jours des nouvelles qui entretenaient leurs espérances, surtout celles de l'armée de réserve; tandis qu'à Gênes, la privation ou l'extrême rareté de la correspondance, et les fausses nouvelles répandues par l'ennemi, nous maintenaient dans l'incertitude et augmentaient notre perplexité.

La conséquence de toutes ces différences devait être enfin que, d'un côté, le moral des troupes devait tendre sans cesse à se raffermir, tandis que, de l'autre, tout contribuait à aggraver les causes préexistantes de démoralisation. Toutefois, ces avantages, que les divisions du centre avaient sur celles de l'aile droite, disparaissaient, lorsque l'on comparait leur situation à celle des ennemis, et que l'on considérait surtout l'étendue des positions qu'elles devaient défendre. Ces positions commençaient aux retranchements élevés sur les crêtes de Malera, de San-Giacomo et de Settepani, au-dessus des sources de la Bormida, d'où, avant l'ouverture de la campagne, le général Suchet communiquait avec ma gauche, établie sur les hauteurs de Cadibona, ainsi qu'avec Vado; et elles s'étendaient jusqu'au col de Tende, où un fort détachement était chargé d'éclairer les débouchés du Piémont et de couvrir Nice, ainsi que les passages qui conduisent sur le Var. Une ligne de cette étendue, sans profondeur, et qui n'avait de consistance

nulle part, ne pouvait pas être gardée avec des troupes exténuées, devant un ennemi qui pouvait y porter dix fois plus de monde; on devait se tenir pour satisfait, si on parvenait à s'en retirer, sans éprouver de défaite. Aussi le général ennemi regardait-il son succès comme tellement certain, qu'il fit avancer deux divisions vers Malera et Settepani, pour être prêt à attaquer les retranchements de San-Giacomo lorsqu'il aurait investi Savone et qu'il serait maître de Vado.

Attaque des Autrichiens.

En effet, le 17 germinal, pendant que je me retirais de Savone à Albissola, le général autrichien Elsnitz assaillit à la fois les redoutes du plateau élevé de San-Giacomo, celles qui couvraient Settepani, et celles de la Madona della Neve. Perdus et repris par nos troupes, ces retranchements restèrent, à la fin, aux ennemis, ainsi que ceux de Melogno, où les Autrichiens voulurent forcer la brigade du général Seras à capituler; ils ne purent cependant l'empêcher d'opérer sa retraite, tandis que le général Jablonowski repoussait avec perte un de leurs détachements, qui cherchait à déboucher par les sources du Tanaro.

Le général Suchet reprend une partie de ses premières positions.

En occupant Vado et en se plaçant devant Savone, les Autrichiens interceptaient entièrement les communications de notre aile droite avec le centre de l'armée. Le plus pressé pour nous était de chercher à les rétablir. Persuadé des efforts

que, de notre côté, nous allions faire, le général Suchet se disposa à reprendre ses positions, dès le lendemain du jour où il les eut perdues, et, le 20 germinal, il dirigea deux colonnes, l'une par Bardinetto, Calissano et les sources de la Bormida, sur Settepani; l'autre sur San-Pantaleone. Les attaques furent poussées avec tant de vigueur que, dans la première journée et celle du lendemain, le général Clausel rentra dans les redoutes de Melogno et de Settepani, qu'il conserva. Le général Compans s'empara, à la baïonnette, d'une partie des retranchements de San-Giacomo; mais il ne put enlever le plateau le plus élevé, où les ennemis se rallièrent et lui opposèrent des forces supérieures, qui l'obligèrent à rétrograder. Malgré cet échec partiel, le général Suchet retira, des divers combats que ses troupes livrèrent, dix-huit cents prisonniers, dont cinquante officiers, et il s'affermit à Settepani, à la Madona della Neve, à San-Pantaleone, sur les hauteurs de Finale et à Gora. Cependant ses bonnes dispositions et la valeur de ses troupes n'avaient pas obtenu un complet succès, et, tant que l'ennemi restait maître du plateau de San-Giacomo, les communications ne pouvaient s'établir. Dès lors, tous nos efforts devaient être impuissants, puisqu'il n'aurait fallu rien moins que la réunion de toutes nos forces, pour que nos opérations eussent quelque chance de succès.

Le 25 germinal, pendant notre mouvement combiné avec le général Masséna, pour faire notre jonction à Montenotte, lorsque mon attaque sur Ponte-Invrea échouait et que celle du général Masséna sur Savone avait le même sort, celui-ci avait envoyé son chef d'état-major, le général Oudinot, au général Suchet, dont il était inquiet de ne point avoir de nouvelles, pour l'instruire de nos mouvements et lui apporter l'ordre de renouveler son attaque, afin d'ébranler la masse des ennemis. Alors il espérait encore que nous pourrions, de notre côté, renouveler nos attaques. Le général Oudinot eut le bonheur d'échapper à la croisière ennemie, et, en quelques heures de navigation, d'arriver à Loano, où il transmit au général Suchet les ordres du général en chef. Ces ordres supposaient que les divisions du centre étaient, non-seulement rentrées dans leurs premières positions, mais qu'elles avaient fait des progrès. Il en était tout autrement, et le général Suchet était dans une position analogue à la nôtre. Il fallut dès lors modifier les dispositions.

Le général Suchet proposait de se porter sur Millesimo par la vallée de la Bormida, en même temps que je serais descendu sur Cairo, afin de réunir nos deux corps vers Carcare et d'agir ensuite de concert, pendant que le général en chef aurait continué à faire des démonstrations, dans la direc-

tion de Savone. Ce plan, qui d'abord paraît téméraire, présentait cet avantage, que nous pouvions espérer surprendre les généraux autrichiens, intercepter leurs convois de vivres et de munitions, et les forcer de quitter le revers méridional des Apennins, pour venir nous combattre et débarrasser leur ligne d'opérations. J'avais formé le même projet, la première fois que j'étais arrivé à Sassello, et l'exécution m'en avait paru si praticable, que je l'aurais certainement suivi, si j'avais pu recevoir, au moment même, l'approbation du général en chef. Mais la crainte de paraître l'avoir abandonné, si je faisais ce mouvement sans sa permission, m'avait retenu, quoique j'eusse confiance dans l'entreprise. Je ne doute pas que le général Oudinot, dont la perspicacité égale la valeur, n'eût applaudi à ce mouvement, si ses instructions lui en eussent laissé la faculté; mais il était porteur d'ordres trop précis, pour pouvoir s'en écarter. Le général en chef ordonnait une coopération directe et simultanée, et il fixait l'attaque au surlendemain. Il n'y avait pas possibilité de faire des observations; le général Suchet se disposa à obéir.

Attaques réitérées du général Suchet.

Lorsque, à la guerre, on se trouve dans le cas de combattre des forces supérieures, il faut, autant que possible, balancer l'inégalité par l'avantage du terrain ou par la surprise. Ici, toutes les chances étaient en faveur des ennemis : le nombre, les

localités et l'attente d'une nouvelle attaque. Les généraux autrichiens ne pouvaient pas se méprendre sur nos desseins; ils avaient tourné contre nous les retranchements escarpés de la montagne de San-Giacomo, et ils y tenaient dix bataillons, dont six de grenadiers hongrois, soutenus par une réserve. Le général Suchet, accompagné du général Oudinot, les attaqua avec toute la vigueur possible. Le général Compans, à la tête de la colonne de gauche, obtint d'abord des succès, et deux fois, il pénétra dans les premières redoutes; mais il ne put forcer la grande redoute appelée l'Espagnole, ni les sommités de San-Giacomo, où les ennemis allaient se rallier, pour revenir en plus grand nombre. Cette résistance et les pertes éprouvées forcèrent le général Suchet à reprendre les positions qu'il avait quittées, le matin. Le général Compans était grièvement blessé, et mille hommes au moins étaient hors de combat.

Je fus averti de cet échec, par le contre-coup qui tomba sur moi; car j'étais alors revenu, pour la seconde fois, à Sassello, et je marchais sur les derrières des ennemis, à l'attaque de Ponte-Invrea. Le général Mélas, rassuré du côté de notre centre, ramena alors sur moi ses réserves, et me repoussa, comme je l'ai déjà dit. Mais le général Suchet avait aperçu mes feux sur les hauteurs de Ponte-Invrea, entre ce poste et celui de la Moglia, le len-

demain du jour où ses troupes furent de nouveau repoussées des hauteurs de San-Giacomo. Persuadé que j'entrais dans ses vues, il s'était préparé à reprendre son premier projet, et à me seconder, s'il me voyait sortir victorieux du combat engagé et manœuvrer dans la direction du centre. Malheureusement j'étais hors d'état de réaliser cette espérance. Cinq jours plus tôt, j'y serais peut-être parvenu ; mais il eût fallu que les deux mouvements, dirigés vers un but commun, fussent simultanés, et que, pour y mettre de l'ensemble, le général en chef les eût ordonnés. Nous aurions pu alors arriver en même temps, le général Suchet à Millesimo, et moi à Sassello, et notre réunion pouvait s'opérer à Cairo. Mais, une fois ce moment passé, la réussite n'était plus possible. Il faut ajouter que le général Suchet et moi nous ignorions mutuellement nos mouvements et nos positions, car le général en chef ne nous avait pas instruits des ordres qu'il avait donnés, de part et d'autre. Le général Suchet ne put même avoir connaissance de mes opérations, qu'à l'arrivée du général Oudinot, lorsque nous n'étions déjà plus en mesure, ni l'un ni l'autre, de nous seconder mutuellement. Ce serait au général Masséna qu'on pourrait reprocher de n'avoir pas pris cette précaution essentielle, de p évenir le général Suchet; mais il avait envoyé, à l'avance, ses instructions à

ce général, et le bâtiment léger, qui en était porteur, fut intercepté. Le général en chef espérait aussi que sa colonne se réunirait à la mienne, sur les hauteurs de Montenotte, et qu'arrivé là, il serait mieux placé pour donner de nouveaux ordres.

Ce plan pouvait être aussi bon que l'autre, et s'il ne réussit point, la faute n'en est pas au général Masséna. Pourquoi d'ailleurs rechercher des fautes, quand notre faiblesse nous rendait dépendants des desseins des ennemis? Nous avions fait tout ce qui était humainement possible, et plus qu'il n'était raisonnable d'attendre de nos troupes, dans l'état où elles étaient. Nous avions laissé sur le champ de bataille le tiers des braves soldats que nous y avions amenés; notre impuissance à rétablir nos communications était démontrée; il était également démontré que de nouvelles tentatives ne pourraient pas avoir d'autre résultat, que de hâter l'entière destruction de l'armée. Que nous restait-il à faire? Il n'y avait pas à hésiter. L'aile droite devait rentrer dans Gênes, s'y défendre à toute extrémité, se soumettre à tous les sacrifices, à toutes les privations, à toutes les misères, se dévouer, avec une entière abnégation, à un seul but, celui de retenir, le plus longtemps possible, devant elle et de paralyser une partie de l'armée ennemie. Le centre

devait, au contraire, se replier sur la frontière de France, mais seulement après des combats de chaque jour, mais après avoir défendu, pied à pied, le restant de la Ligurie, et n'avoir cédé qu'à la supériorité écrasante de l'ennemi. Les relations cessaient donc entre ces deux parties de l'armée, et tous leurs rapports étaient changés; elles allaient appartenir chacune à un système différent : l'une ne représentait plus qu'un fait isolé, un grand épisode, qui attendait un dénoûment particulier; l'autre prenait sa place dans des combinaisons d'un tout autre ordre, et où nous la retrouverons plus tard.

Après ma retraite sur Voltri, le général Suchet, qui espérait toujours me voir reparaître, avait fait enlever à la baïonnette les redoutes de Murialto, et se maintenait dans les positions de Settépani, Melogno, San-Pantaleone, etc.... Les avis qu'il reçut de notre retraite sur Gênes, et l'approche de nouvelles colonnes autrichiennes, lui firent sentir qu'il était temps de resserrer sa ligne et de prendre ses précautions contre les ennemis, qui le menaçaient, à la fois, sur tous les points de défense, et pouvaient l'envelopper par le San-Bernardo, où passe la route de Ceva à Albenga.

Pour prévenir ce danger, il se replia sur Loano et Borghetto, où sa droite fut appuyée; son centre occupa les retranchements de Santo-Spirito, Belle retraite du général Suchet

et il éclaira sa gauche, par des postes établis à Rocca-Barbena et sur le San-Bernardo. Ce front, beaucoup trop étendu pour les forces destinées à la défendre, avait encore, sur ses derrières, l'inconvénient de faire craindre que, dans le cas d'une défaite, les habitants insurgés de la vallée d'Oneille ne rendissent la retraite fort difficile. Le général Suchet, dont l'audace était justifiée par la lenteur des ennemis, voulut cependant les y attendre et leur disputer le terrain. Mais le 2 mai, Loano fut enlevé par le corps du général autrichien Lattermann, dont le général Mélas suivait le mouvement, et le lendemain, cette colonne, soutenue par le feu des frégates anglaises, attaqua de nouveau la droite du général Suchet à Borghetto; elle ne put toutefois parvenir à forcer ce poste. A Rocca-Barbena, le général Serras était menacé par la division Elsnitz, qui manœuvrait pour l'envelopper; il fut obligé, pour se dégager et pour faire sa retraite, de reprendre sur les Autrichiens les redoutes de Succarello. Le centre, forcé à Santo-Spirito par la division autrichienne Bellegarde, se retira à Concento, après avoir éprouvé quelques pertes.

Pendant la nuit, le général Suchet fit continuer la retraite, et il prit position, la droite à Oneille et au port Maurice, le centre à Toria et San-Bartholomeo, la gauche à la Pieva, d'où elle

détachait des postes jusqu'aux sources du Tanaro. Il se trouva ainsi en ligne avec son extrême gauche, qui consistait en un corps de dix-huit cents hommes établi au col de Tende, et commandé par le général Lesuire. On ne conçoit pas que le général en chef autrichien ait préféré forcer successivement toutes les positions que le général Suchet jugeait à propos de défendre, et y perdre beaucoup de monde, plutôt que de faire le mouvement si simple et si clairement indiqué par le col de Tende, mouvement qui, d'un seul coup, et sans rien risquer, l'eût rendu maître de tout le pays, et mis les troupes du général Suchet en danger d'être réduites à capituler. Mais il n'y songea que lorsque son habile adversaire fut à portée de lui échapper, et il lui laissa même quatre jours de repos, pour se reconnaître et s'affermir.

Enfin, le 6 mai, les généraux autrichiens Knesewich et Gorrup attaquèrent le général Lesuire, qui fut, à l'instant, déposté et poussé jusqu'à Saorgio, sur la route de Nice. Le lendemain, le général Mélas ayant réuni dix-huit mille hommes, quatre fois autant que le général Suchet en avait en ligne, fit attaquer, par le général Elsnitz, à San-Bartholomeo, à Bezzo et la Pieva, le centre des Français. Pendant cinq heures, on se battit avec un incroyable acharnement, et souvent à la baïonnette; les Autrichiens ne faisaient que des

progrès très-lents, et ils auraient peut-être même été contenus sur le front de la position, si la supériorité de leur nombre ne leur eût rendu facile de séparer la gauche, commandée par le général Jablonowski. Cette faible brigade, toujours poursuivie, sans pouvoir se rallier, sur la montagne d'Aquarone, fut menée jusque près de Taggio, où les troupes qui avaient défendu Toria, San-Bartholomeo, Rezzo et Cosio, arrivèrent successivement. A la droite, Port-Maurice fut défendu avec la même opiniâtreté, pour n'être cédé qu'à la dernière extrémité; quelques braves, renfermés dans des maisons crénelées, y résistèrent, pendant toute la journée à la colonne du général Lattermann, arrêtèrent sa marche, et ne se retirèrent que quand l'ordre leur en fut donné. Dans cette journée, les Autrichiens firent des pertes considérables; à bien moins de frais, ils pouvaient obtenir un plus grand avantage. Le général Suchet perdit aussi du monde, mais, tout compensé, beaucoup moins que les ennemis.

Par ses bonnes dispositions, et à l'aide de la valeur de ses troupes, le général Suchet avait soutenu de glorieux combats et disputé opiniâtrément le terrain. Il ne pouvait cependant différer plus longtemps de se rendre sur le Var; les Autrichiens, arrivés à Saorgio, menaçaient d'y être avant lui; ils tournaient sa gauche, et lui

faisaient craindre d'être entamé, avant qu'il terminât la marche lente et difficile que le salut de ses troupes l'obligeait à faire. Il partit, rallia tous ses détachements, traversa, sans s'arrêter, la belle position de la Roya, qui descend du col de Tende à la mer, pourvut à la défense des forts de Vintimiglia, de Villefranche et de Montalban; il évacua la ville de Nice, et le troisième jour du mouvement (le 12 mai), ses colonnes poursuivies, souvent entourées, se firent passage au milieu des ennemis, pour gagner, à leur vue, la rive droite du Var.

Devant un ennemi aussi supérieur en forces, l'obstacle était bien faible; car la ligne du Var, défectueuse par elle-même, et dont l'étendue, depuis la mer jusqu'au pied des hautes montagnes, est au moins de quinze lieues, ne pouvait être défendue ni éclairée sur tous les points; les Français devaient en laisser les quatre cinquièmes à découvert, pour se tenir concentrés vers l'embouchure du fleuve. Un pont de bateaux fut conservé, vis-à-vis le village de Saint-Laurent, pour communiquer avec une tête de pont établie sur la rive gauche; cette tête de pont consistait en bons ouvrages, avec un fossé plein d'eau, et garnis d'artillerie. En s'y maintenant, le général Suchet gardait une attitude offensive, qui cachait son infériorité, en imposait aux généraux autri-

Le général Suchet s'établit sur le Var.

entremêlés, au point où la tempête nous avait surpris. Dans cette position, aussi imprévue qu'extraordinaire, il était impossible de faire le moindre mouvement, dans un sens ou dans l'autre, sans qu'il devînt général et sans qu'il nous fût contraire.

A l'attaque du général Gazan, le général Spital avait pris, avant l'orage, les premières positions des Quatre-As. Quand la pluie ne tomba plus par torrents, il voulut ranimer ses troupes et faire effort pour les lancer. Quelques pelotons seulement le suivirent. Les ennemis venaient à lui, avec des forces très-supérieures; pressé par eux, il cherche à se rallier; son cheval est tué, lui-même est blessé et obligé de se retirer. Vainement l'adjudant général Reille, qui le remplace, veut donner aux soldats une nouvelle impulsion. Leur enthousiasme s'est éteint, ils ne l'écoutent plus. Ne pouvant les faire avancer, il est forcé de renoncer au combat et de se rapprocher des Deux-Frères.

Rien ne pouvait être plus défavorable à l'attaque de droite, que ce qui se passait à celle de gauche. L'effet immédiat fut de faire manquer la diversion sur laquelle j'avais compté, et de laisser aux ennemis la liberté de diriger sur moi toutes les forces qu'ils avaient de ce côté. Malheureusement, je ne l'appris que quand j'en sen-

tis les coups. Jusque-là, j'étais trop engagé pour y remédier, où trop éloigné pour connaître, à temps, ce revers, qui devait m'être fatal. A l'arrivée du général Poinsot sur le plateau de Monte-Creto, j'avais donné ordre à l'adjudant général Gauthier de recommencer l'attaque, et d'enlever les premières redoutes des ennemis; il les avait prises, sans la moindre hésitation, et nous y étions restés enfermés pendant l'orage. Les Autrichiens vinrent ensuite pour les reprendre ; nous les défendîmes à outrance, corps à corps, mais la supériorité du nombre l'emporta. Nous nous ralliâmes, et nous chargeâmes de nouveau. A cette reprise, les ennemis furent encore enfoncés; nous restâmes dans les redoutes, et nous fîmes tomber la seconde ligne des retranchements, où un colonel et cent cinquante prisonniers restèrent en notre pouvoir. Le camp de Monte-Creto fut également pris, brûlé et dépassé; mais un premier malheur vint nous frapper, au milieu de ces succès, qui devaient être les derniers. Le brave, l'infiniment brave adjudant général Gauthier, officier du plus rare mérite, qui s'était surpassé dans cette journée, fut grièvement blessé par une balle, et il dut se retirer. Je fis remplacer sa brigade par celle du général Poinsot, que je portai en avant.

Nous touchions au moment où la fortune qui,

nulle part, ne pouvait pas être gardée avec des troupes exténuées, devant un ennemi qui pouvait y porter dix fois plus de monde; on devait se tenir pour satisfait, si on parvenait à s'en retirer, sans éprouver de défaite. Aussi le général ennemi regardait-il son succès comme tellement certain, qu'il fit avancer deux divisions vers Malera et Settepani, pour être prêt à attaquer les retranchements de San-Giacomo lorsqu'il aurait investi Savone et qu'il serait maître de Vado.

Attaque des Autrichiens.

En effet, le 17 germinal, pendant que je me retirais de Savone à Albissola, le général autrichien Elsnitz assaillit à la fois les redoutes du plateau élevé de San-Giacomo, celles qui couvraient Settepani, et celles de la Madona della Neve. Perdus et repris par nos troupes, ces retranchements restèrent, à la fin, aux ennemis, ainsi que ceux de Melogno, où les Autrichiens voulurent forcer la brigade du général Seras à capituler; ils ne purent cependant l'empêcher d'opérer sa retraite, tandis que le général Jablonowski repoussait avec perte un de leurs détachements, qui cherchait à déboucher par les sources du Tanaro.

Le général Suchet reprend une partie de ses premières positions.

En occupant Vado et en se plaçant devant Savone, les Autrichiens interceptaient entièrement les communications de notre aile droite avec le centre de l'armée. Le plus pressé pour nous était de chercher à les rétablir. Persuadé des efforts

que, de notre côté, nous allions faire, le général Suchet se disposa à reprendre ses positions, dès le lendemain du jour où il les eut perdues, et, le 20 germinal, il dirigea deux colonnes, l'une par Bardinetto, Calissano et les sources de la Bormida, sur Settepani; l'autre sur San-Pantaleone. Les attaques furent poussées avec tant de vigueur que, dans la première journée et celle du lendemain, le général Clausel rentra dans les redoutes de Melogno et de Settepani, qu'il conserva. Le général Compans s'empara, à la baïonnette, d'une partie des retranchements de San-Giacomo; mais il ne put enlever le plateau le plus élevé, où les ennemis se rallièrent et lui opposèrent des forces supérieures, qui l'obligèrent à rétrograder. Malgré cet échec partiel, le général Suchet retira, des divers combats que ses troupes livrèrent, dix-huit cents prisonniers, dont cinquante officiers, et il s'affermit à Settepani, à la Madona della Neve, à San-Pantaleone, sur les hauteurs de Finale et à Gora. Cependant ses bonnes dispositions et la valeur de ses troupes n'avaient pas obtenu un complet succès, et, tant que l'ennemi restait maître du plateau de San-Giacomo, les communications ne pouvaient s'établir. Dès lors, tous nos efforts devaient être impuissants, puisqu'il n'aurait fallu rien moins que la réunion de toutes nos forces, pour que nos opérations eussent quelque chance de succès.

Le 25 germinal, pendant notre mouvement combiné avec le général Masséna, pour faire notre jonction à Montenotte, lorsque mon attaque sur Ponte-Invrea échouait et que celle du général Masséna sur Savone avait le même sort, celui-ci avait envoyé son chef d'état-major, le général Oudinot, au général Suchet, dont il était inquiet de ne point avoir de nouvelles, pour l'instruire de nos mouvements et lui apporter l'ordre de renouveler son attaque, afin d'ébranler la masse des ennemis. Alors il espérait encore que nous pourrions, de notre côté, renouveler nos attaques. Le général Oudinot eut le bonheur d'échapper à la croisière ennemie, et, en quelques heures de navigation, d'arriver à Loano, où il transmit au général Suchet les ordres du général en chef. Ces ordres supposaient que les divisions du centre étaient, non-seulement rentrées dans leurs premières positions, mais qu'elles avaient fait des progrès. Il en était tout autrement, et le général Suchet était dans une position analogue à la nôtre. Il fallut dès lors modifier les dispositions.

Le général Suchet proposait de se porter sur Millesimo par la vallée de la Bormida, en même temps que je serais descendu sur Cairo, afin de réunir nos deux corps vers Carcare et d'agir ensuite de concert, pendant que le général en chef aurait continué à faire des démonstrations, dans la direc-

tion de Savone. Ce plan, qui d'abord paraît téméraire, présentait cet avantage, que nous pouvions espérer surprendre les généraux autrichiens, intercepter leurs convois de vivres et de munitions, et les forcer de quitter le revers méridional des Apennins, pour venir nous combattre et débarrasser leur ligne d'opérations. J'avais formé le même projet, la première fois que j'étais arrivé à Sassello, et l'exécution m'en avait paru si praticable, que je l'aurais certainement suivi, si j'avais pu recevoir, au moment même, l'approbation du général en chef. Mais la crainte de paraître l'avoir abandonné, si je faisais ce mouvement sans sa permission, m'avait retenu, quoique j'eusse confiance dans l'entreprise. Je ne doute pas que le général Oudinot, dont la perspicacité égale la valeur, n'eût applaudi à ce mouvement, si ses instructions lui en eussent laissé la faculté; mais il était porteur d'ordres trop précis, pour pouvoir s'en écarter. Le général en chef ordonnait une coopération directe et simultanée, et il fixait l'attaque au surlendemain. Il n'y avait pas possibilité de faire des observations; le général Suchet se disposa à obéir.

Attaques réitérées du général Suchet.

Lorsque, à la guerre, on se trouve dans le cas de combattre des forces supérieures, il faut, autant que possible, balancer l'inégalité par l'avantage du terrain ou par la surprise. Ici, toutes les chances étaient en faveur des ennemis : le nombre, les

localités et l'attente d'une nouvelle attaque. Les généraux autrichiens ne pouvaient pas se méprendre sur nos desseins; ils avaient tourné contre nous les retranchements escarpés de la montagne de San-Giacomo, et ils y tenaient dix bataillons, dont six de grenadiers hongrois, soutenus par une réserve. Le général Suchet, accompagné du général Oudinot, les attaqua avec toute la vigueur possible. Le général Compans, à la tête de la colonne de gauche, obtint d'abord des succès, et deux fois, il pénétra dans les premières redoutes; mais il ne put forcer la grande redoute appelée l'Espagnole, ni les sommités de San-Giacomo, où les ennemis allaient se rallier, pour revenir en plus grand nombre. Cette résistance et les pertes éprouvées forcèrent le général Suchet à reprendre les positions qu'il avait quittées, le matin. Le général Compans était grièvement blessé, et mille hommes au moins étaient hors de combat.

Je fus averti de cet échec, par le contre-coup qui tomba sur moi; car j'étais alors revenu, pour la seconde fois, à Sassello, et je marchais sur les derrières des ennemis, à l'attaque de Ponte-Invrea. Le général Mélas, rassuré du côté de notre centre, ramena alors sur moi ses réserves, et me repoussa, comme je l'ai déjà dit. Mais le général Suchet avait aperçu mes feux sur les hauteurs de Ponte-Invrea, entre ce poste et celui de la Moglia, le len-

demain du jour où ses troupes furent de nouveau repoussées des hauteurs de San-Giacomo. Persuadé que j'entrais dans ses vues, il s'était préparé à reprendre son premier projet, et à me seconder, s'il me voyait sortir victorieux du combat engagé et manœuvrer dans la direction du centre. Malheureusement j'étais hors d'état de réaliser cette espérance. Cinq jours plus tôt, j'y serais peut-être parvenu ; mais il eût fallu que les deux mouvements, dirigés vers un but commun, fussent simultanés, et que, pour y mettre de l'ensemble, le général en chef les eût ordonnés. Nous aurions pu alors arriver en même temps, le général Suchet à Millesimo, et moi à Sassello, et notre réunion pouvait s'opérer à Cairo. Mais, une fois ce moment passé, la réussite n'était plus possible. Il faut ajouter que le général Suchet et moi nous ignorions mutuellement nos mouvements et nos positions, car le général en chef ne nous avait pas instruits des ordres qu'il avait donnés, de part et d'autre. Le général Suchet ne put même avoir connaissance de mes opérations, qu'à l'arrivée du général Oudinot, lorsque nous n'étions déjà plus en mesure, ni l'un ni l'autre, de nous seconder mutuellement. Ce serait au général Masséna qu'on pourrait reprocher de n'avoir pas pris cette précaution essentielle, de p évenir le général Suchet; mais il avait envoyé, à l'avance, ses instructions à

ce général, et le bâtiment léger, qui en était porteur, fut intercepté. Le général en chef espérait aussi que sa colonne se réunirait à la mienne, sur les hauteurs de Montenotte, et qu'arrivé là, il serait mieux placé pour donner de nouveaux ordres.

Ce plan pouvait être aussi bon que l'autre, et s'il ne réussit point, la faute n'en est pas au général Masséna. Pourquoi d'ailleurs rechercher des fautes, quand notre faiblesse nous rendait dépendants des desseins des ennemis? Nous avions fait tout ce qui était humainement possible, et plus qu'il n'était raisonnable d'attendre de nos troupes, dans l'état où elles étaient. Nous avions laissé sur le champ de bataille le tiers des braves soldats que nous y avions amenés; notre impuissance à rétablir nos communications était démontrée; il était également démontré que de nouvelles tentatives ne pourraient pas avoir d'autre résultat, que de hâter l'entière destruction de l'armée. Que nous restait-il à faire? Il n'y avait pas à hésiter. L'aile droite devait rentrer dans Gênes, s'y défendre à toute extrémité, se soumettre à tous les sacrifices, à toutes les privations, à toutes les misères, se dévouer, avec une entière abnégation, à un seul but, celui de retenir, le plus longtemps possible, devant elle et de paralyser une partie de l'armée ennemie. Le centre

devait, au contraire, se replier sur la frontière de France, mais seulement après des combats de chaque jour, mais après avoir défendu, pied à pied, le restant de la Ligurie, et n'avoir cédé qu'à la supériorité écrasante de l'ennemi. Les relations cessaient donc entre ces deux parties de l'armée, et tous leurs rapports étaient changés; elles allaient appartenir chacune à un système différent : l'une ne représentait plus qu'un fait isolé, un grand épisode, qui attendait un dénoûment particulier; l'autre prenait sa place dans des combinaisons d'un tout autre ordre, et où nous la retrouverons plus tard.

Après ma retraite sur Voltri, le général Suchet, qui espérait toujours me voir reparaître, avait fait enlever à la baïonnette les redoutes de Murialto, et se maintenait dans les positions de Settepani, Melogno, San-Pantaleone, etc.... Les avis qu'il reçut de notre retraite sur Gênes, et l'approche de nouvelles colonnes autrichiennes, lui firent sentir qu'il était temps de resserrer sa ligne et de prendre ses précautions contre les ennemis, qui le menaçaient, à la fois, sur tous les points de défense, et pouvaient l'envelopper par le San-Bernardo, où passe la route de Ceva à Albenga.

Pour prévenir ce danger, il se replia sur Loano et Borghetto, où sa droite fut appuyée; son centre occupa les retranchements de Santo-Spirito, Belle retraite du général Suchet

et il éclaira sa gauche, par des postes établis à Rocca-Barbena et sur le San-Bernardo. Ce front, beaucoup trop étendu pour les forces destinées à la défendre, avait encore, sur ses derrières, l'inconvénient de faire craindre que, dans le cas d'une défaite, les habitants insurgés de la vallée d'Oneille ne rendissent la retraite fort difficile. Le général Suchet, dont l'audace était justifiée par la lenteur des ennemis, voulut cependant les y attendre et leur disputer le terrain. Mais le 2 mai, Loano fut enlevé par le corps du général autrichien Lattermann, dont le général Mélas suivait le mouvement, et le lendemain, cette colonne, soutenue par le feu des frégates anglaises, attaqua de nouveau la droite du général Suchet à Borghetto; elle ne put toutefois parvenir à forcer ce poste. A Rocca-Barbena, le général Serras était menacé par la division Elsnitz, qui manœuvrait pour l'envelopper; il fut obligé, pour se dégager et pour faire sa retraite, de reprendre sur les Autrichiens les redoutes de Succarello. Le centre, forcé à Santo-Spirito par la division autrichienne Bellegarde, se retira à Concento, après avoir éprouvé quelques pertes.

Pendant la nuit, le général Suchet fit continuer la retraite, et il prit position, la droite à Oneille et au port Maurice, le centre à Toria et San-Bartholomeo, la gauche à la Pieva, d'où elle

détachait des postes jusqu'aux sources du Tanaro. Il se trouva ainsi en ligne avec son extrême gauche, qui consistait en un corps de dix-huit cents hommes établi au col de Tende, et commandé par le général Lesuire. On ne conçoit pas que le général en chef autrichien ait préféré forcer successivement toutes les positions que le général Suchet jugeait à propos de défendre, et y perdre beaucoup de monde, plutôt que de faire le mouvement si simple et si clairement indiqué par le col de Tende, mouvement qui, d'un seul coup, et sans rien risquer, l'eût rendu maître de tout le pays, et mis les troupes du général Suchet en danger d'être réduites à capituler. Mais il n'y songea que lorsque son habile adversaire fut à portée de lui échapper, et il lui laissa même quatre jours de repos, pour se reconnaître et s'affermir.

Enfin, le 6 mai, les généraux autrichiens Knesewich et Gorrup attaquèrent le général Lesuire, qui fut, à l'instant, déposté et poussé jusqu'à Saorgio, sur la route de Nice. Le lendemain, le général Mélas ayant réuni dix-huit mille hommes, quatre fois autant que le général Suchet en avait en ligne, fit attaquer, par le général Elsnitz, à San-Bartholomeo, à Bezzo et la Pieva, le centre des Français. Pendant cinq heures, on se battit avec un incroyable acharnement, et souvent à la baïonnette; les Autrichiens ne faisaient que des

progrès très-lents, et ils auraient peut-être même été contenus sur le front de la position, si la supériorité de leur nombre ne leur eût rendu facile de séparer la gauche, commandée par le général Jablonowski. Cette faible brigade, toujours poursuivie, sans pouvoir se rallier, sur la montagne d'Aquarone, fut menée jusque près de Taggio, où les troupes qui avaient défendu Toria, San-Bartholomeo, Rezzo et Cosio, arrivèrent successivement. A la droite, Port-Maurice fut défendu avec la même opiniâtreté, pour n'être cédé qu'à la dernière extrémité; quelques braves, renfermés dans des maisons crénelées, y résistèrent, pendant toute la journée à la colonne du général Lattermann, arrêtèrent sa marche, et ne se retirèrent que quand l'ordre leur en fut donné. Dans cette journée, les Autrichiens firent des pertes considérables; à bien moins de frais, ils pouvaient obtenir un plus grand avantage. Le général Suchet perdit aussi du monde, mais, tout compensé, beaucoup moins que les ennemis.

Par ses bonnes dispositions, et à l'aide de la valeur de ses troupes, le général Suchet avait soutenu de glorieux combats et disputé opiniâtrément le terrain. Il ne pouvait cependant différer plus longtemps de se rendre sur le Var; les Autrichiens, arrivés à Saorgio, menaçaient d'y être avant lui; ils tournaient sa gauche, et lui

faisaient craindre d'être entamé, avant qu'il terminât la marche lente et difficile que le salut de ses troupes l'obligeait à faire. Il partit, rallia tous ses détachements, traversa, sans s'arrêter, la belle position de la Roya, qui descend du col de Tende à la mer, pourvut à la défense des forts de Vintimiglia, de Villefranche et de Montalban; il évacua la ville de Nice, et le troisième jour du mouvement (le 12 mai), ses colonnes poursuivies, souvent entourées, se firent passage au milieu des ennemis, pour gagner, à leur vue, la rive droite du Var.

Le général Suchet s'établit sur le Var.

Devant un ennemi aussi supérieur en forces, l'obstacle était bien faible; car la ligne du Var, défectueuse par elle-même, et dont l'étendue, depuis la mer jusqu'au pied des hautes montagnes, est au moins de quinze lieues, ne pouvait être défendue ni éclairée sur tous les points; les Français devaient en laisser les quatre cinquièmes à découvert, pour se tenir concentrés vers l'embouchure du fleuve. Un pont de bateaux fut conservé, vis-à-vis le village de Saint-Laurent, pour communiquer avec une tête de pont établie sur la rive gauche; cette tête de pont consistait en bons ouvrages, avec un fossé plein d'eau, et garnis d'artillerie. En s'y maintenant, le général Suchet gardait une attitude offensive, qui cachait son infériorité, en imposait aux généraux autri-

Schaffouse, marchait sur le fort d'Hohentweil, dont le commandant capitula, et communiquait avec la réserve.

Le passage de l'aile droite termina ce grand mouvement préparatoire que le général Moreau entreprit, pour aller enlever aux ennemis leurs positions. Ses mesures étaient si bien prises et le calcul de ses marches si exact, que, sans rien hasarder, il vit, jour par jour, l'effet répondre à son attente et réaliser ce qu'il avait prévu. Ainsi, déjouant la fautive prévoyance du feld-maréchal Kray, dont les réserves revenaient, en toute hâte, des débouchés de Homberg et de Fribourg, il touchait déjà à la ligne d'opération de l'armée autrichienne et, prêt à la rompre, il se disposait à frapper un grand coup.

Ce fut alors que le maréchal Kray reconnut sa méprise et les dangers qui le menaçaient : sa gauche était à découvert, sa droite était en arrière, de deux jours de marche, et il voyait les Français près de l'atteindre, avant qu'il eût pu changer sa défense. Toutefois, pressé de faire des dispositions pour recevoir la bataille, il opéra un changement de front, l'aile gauche en arrière, ce qui plaça celle-ci en avant de Stockach, et il porta la réserve venue de Donau-Eschingen sur les hauteurs d'Engen, où le mouvement s'arrêta, le 2 mai. Le même jour, le général Moreau fit avan-

cer les divisions de sa réserve, de Neukirch sur Blumenfeld. Le général Lecourbe resta au pied du fort d'Hohentweil, le général Saint-Cyr conserva sa position de Stülingen, et le général Sainte-Suzanne termina son mouvement sur Neustadt.

Rapprochés par un double mouvement de flanc, les deux généraux en chef avaient un intérêt égal à engager une action générale : le maréchal Kray, pour défendre sa ligne d'opération menacée de trop près, couvrir les magasins renfermés dans Stockach, et rallier son aile droite encore en arrière ; le général Moreau, pour prévenir cette concentration de forces, surprendre quelques corps en marche, et déposter son adversaire avant que celui-ci fût en mesure de venir à lui. Ce motif lui parut même si pressant, qu'il crut ne pouvoir attendre ou pouvoir se passer d'avoir avec lui l'aile gauche commandée par le général Sainte-Suzanne, et qui était encore trop éloignée pour prendre part à l'attaque.

Plaçons ici une remarque que les dispositions du général autrichien nous donnent lieu de faire. Avant d'entrer en opérations, le général Moreau avait concentré trois de ses corps d'armée, en arrière des trois débouchés de Kehl, de Brisach et de Bâle, par où il se proposait de sortir. Quelques soins qu'il eût pris pour cacher ces rassemblements, il n'était pas probable que les enne-

mis les ignorassent et que, l'éveil donné, ils ne fussent en défense, quand on les joindrait. Cependant le maréchal Kray, qu'il fallait supposer instruit de ces préparatifs, ne fit aucun changement à ses dispositions, et il laissa son aile droite s'étendre jusqu'à Mannhein, même après que les Français eurent retiré les troupes placées en observation aux bords du Rhin, au-dessous de Strasbourg. Il comptait, sans doute, sur la supériorité de ses forces, et il crut pouvoir négliger ces corps qui paraissaient isolés; il était persuadé qu'il lui serait toujours possible de repousser une première attaque, et ensuite, de se rallier à l'appui de sa réserve réunie près de lui, à Donau-Eschingen. Mais il l'affaiblit en la divisant et il la paralysa, en employant prématurément une partie des troupes qui la composaient, pour aller soutenir, aux débouchés de Homberg, l'aile droite qui était seulement menacée. Il devait, au contraire, tenir en totalité cette réserve au centre de la demi-circonférence que les trois corps français embrassaient, afin de les attaquer séparément, lorsqu'ils auraient passé le Rhin, et d'empêcher leur réunion. Si le maréchal Kray eût agi ainsi, le général Moreau eût été pris en défaut; car, resserré entre le Rhin et les montagnes, il eût manqué, tout à la fois, d'espace pour se développer, et de temps pour redresser ses colonnes. La méprise de son

adversaire avait justifié son audace; cependant ses dispositions peuvent aussi donner lieu à quelques observations.

Le maréchal Kray avait été amené à recevoir la bataille, malgré la dispersion de ses corps; il se proposait de placer le centre de son armée en avant de Stockach, et d'étendre sa gauche jusqu'au lac de Constance, qui lui eût donné un appui excellent. Dans cette vue, il forçait de marche, lorsque, arrivé à Engen, il aperçut les Français sur les hauteurs de Blumenfeld. Ne pouvant continuer son mouvement, sans compromettre une arrière-garde qu'il avait laissée devant le général Saint-Cyr, ainsi que d'autres corps qui revenaient précipitamment des bords du Rhin, il arrêta sa réserve et lui fit prendre position pour combattre. Pressé comme il était, il ne pouvait mieux faire.

Tout porte à croire que le général Moreau jugea le mouvement des ennemis sur Stockach beaucoup plus avancé qu'il ne l'était, car il disposa de toute son aile droite pour l'attaque sur ce point, fort important à la vérité. Cependant, le prince de Vaudemont n'y avait encore réuni que douze mille hommes, y compris les détachements revenus de la partie du Rhin comprise entre Schaffouse et Constance, et un corps de cavalerie, avec un train d'artillerie que le maréchal venait d'y faire passer. Par la même raison, on peut aussi conjec-

turer que le général Moreau ne s'attendait point à trouver quarante-cinq mille hommes en position sur les hauteurs d'Engen, quand il s'y porterait; car il ne destina à cette attaque que les trente mille hommes de sa réserve, qui ne furent soutenus que bien avant dans la journée par le corps du centre, resté sans nécessité, le 2 mai, à Stülingen, qui est à six lieues en arrière. C'était évidemment une erreur d'appréciation, que de trompeuses apparences pouvaient justifier. Mais il n'en résulta pas moins, que le succès du lendemain fut plus longtemps incertain, et payé plus cher qu'il n'eût été, si, le 2 mai, le corps du général Saint-Cyr avait marché à hauteur de la réserve.

Bataille d'Engen.

Le corps du général Lecourbe était formé sur trois colonnes d'infanterie, soutenues par une réserve de cavalerie; il quitta la position de Hohentweil, le 3 mai à sept heures du matin. La division du général Vandamme, placée à droite, fut dirigée par Waldwies et Codmann, pour tourner la gauche des ennemis, en passant près du lac d'Uberlingen. La division du général Montrichard, destinée à attaquer de front, suivit la chaussée de Singen à Stockach; une seule brigade de la division Lorge (l'autre brigade étant détachée, depuis le matin, à la réserve du général en chef), se porta sur Indelwangen, pour intercepter la communication entre Engen et Stockach. Le général Vandamme joignit

l'avant-garde des Autrichiens aux débouchés des bois qui sont en arrière de Steusslingen, et il la poussa vivement jusqu'au corps de bataille, qui, un instant après, fut aussi engagé. Les ennemis, protégés par une artillerie nombreuse et une forte ligne de cavalerie déployée en avant de Stockach, opposaient une résistance opiniâtre. Le général Nansouty s'y porta avec la réserve de cavalerie, chargea avec impétuosité la cavalerie ennemie, et la renversa, tandis que le général Molitor forçait la gauche de l'infanterie, et que le général Vandamme la débordait. Le général Montrichard saisit ce moment pour enfoncer le centre des Autrichiens, entra pêle-mêle avec eux dans Stockach, gravit les hauteurs au delà, et les poursuivit sur les routes de Moëskirch et de Pfullendorf, où ils se retirèrent, l'occupation d'Indelwangen par nos troupes ne leur ayant pas permis de rejoindre le maréchal Kray à Engen. Ils laissèrent au pouvoir des Français quatre mille prisonniers, plusieurs pièces de canon et d'immenses magasins.

Le résultat de ce combat brisait déjà la nouvelle ligne de défense de l'armée autrichienne; mais le maréchal Kray pouvait la rétablir, s'il parvenait à repousser l'attaque dirigée sur sa réserve, à la position d'Engen. Tous les efforts des Français allaient tendre à détruire son espoir, et longtemps on put croire qu'ils seraient insuffisants, tant la

résistance fut vive et longue. Nul doute que si le général Moreau eût prévu cette ténacité et la force des Autrichiens, il eût différé, au moins de quelques heures, l'engagement, pour le commencer avec plus d'avantage; il persista néanmoins, soit que ses troupes lui inspirassent confiance, soit qu'il craignît de donner à son adversaire le temps d'augmenter ses moyens. Seulement, il fit venir de l'aile droite une brigade de la division Lorge, et il envoya l'ordre au général Saint-Cyr de se diriger sur Engen, en flanquant la gauche de la réserve et en pressant sa marche. Après ces courtes dispositions, il aborda les ennemis.

Le général Delmas fut porté, avec sa division, sur Wetterdingen, d'où il repoussa une avant-garde autrichienne, et il la poursuivit jusqu'au bois de Welsch-Engen. Ici, huit bataillons de grenadiers hongrois, accourus au secours de leur avant-garde, obligèrent la brigade du général Lorge, et une partie de la division Leclerc, commandée par le général Grandjean, à entrer en ligne. Attaqués à la baïonnette, les ennemis furent forcés et menés battant jusqu'au pied du pic de Hohen-Hoven, où le maréchal Kray avait établi sa ligne de bataille. Il fallut s'arrêter devant elle.

Pendant que cela se passait à la droite, le général Richepanse s'élevait à gauche, par Wetter-

dingen et Leyferdingen, pour se mettre à portée de communiquer avec le général Saint-Cyr, aussitôt qu'il paraîtrait, et en l'attendant, pour tourner le pic de Hohen-Hoven. Mais devinant ce projet, les ennemis se portèrent en force contre le général Richepanse; ils débordèrent sa gauche et cherchèrent à l'envelopper. De ce côté, le combat n'avançait pas; nos troupes, à tout instant menacées d'être rejetées sur les divisions de droite, avaient la plus grande peine à se maintenir; ce ne fut qu'à quatre heures du soir, qu'elles reprirent l'avantage, lorsque la tête de colonne du corps du centre s'annonça.

Le général Saint-Cyr, retardé par une marche de six lieues, venait à l'instant de se débarrasser d'une arrière-garde autrichienne, commandée par l'archiduc Ferdinand, qui, pour lui faire perdre du temps, avait soutenu deux engagements à Sainte-Ottilia et au défilé de Zollhaus. A son approche, tout changea de face; l'action, jusqu'alors douteuse, se rétablit, et le général Richepanse se prépara à emporter sur le Hohen-Hoven la dernière position des ennemis.

Il était six heures du soir, et le maréchal Kray ne croyait pas encore qu'il eût perdu la bataille. Décidé à tenter un dernier effort, pour s'assurer le prix de la journée, il entreprit de couper la ligne française au village de Welsch-Engen, dont il

s'empara d'abord. Mais il ne put s'y maintenir; et après l'avoir repoussé, le général Moreau essaya à son tour d'emporter, à Echingen, le point d'appui de la gauche ennemie, d'où il aurait pris à revers leur position principale. Cinq bataillons des 10e et 67e de ligne s'y précipitent, sous le feu de la mitraille; ils emportent le village; le maréchal Kray le fait reprendre par huit bataillons de grenadiers, soutenus par une batterie de douze pièces d'artillerie et par un grand mouvement de cavalerie. Le général Moreau voit le danger de ses troupes dispersées; il accourt, les rallie, rétablit le combat, et parvient, à la tête de quatre compagnies de la 53e, à remettre un pied dans Echingen, sans pouvoir y faire entrer le second. Cependant la gauche faisait des progrès décisifs : le général Richepanse, renforcé par l'avant-garde du général Saint-Cyr, gravissait le Hohen-Hoven, où il allait entamer la droite des Autrichiens, tandis que le général Delmas se portait sur leur centre. C'était la dernière position du maréchal Kray; aussi la défendit-il à outrance, jusqu'à dix heures du soir, sans doute pour assurer sa retraite; car il n'avait plus d'autre espoir, après avoir si longtemps balancé la victoire. Pendant la nuit, il se dirigea sur Moëskirch, où le prince de Vaudemont avait rallié, ainsi qu'à Pfullendorf, les troupes retirées de Stockach.

Des deux côtés, on fit des pertes considérables en hommes tués ou blessés ; il n'en pouvait être autrement. Mais les Autrichiens laissèrent en outre du canon, des drapeaux et sept mille prisonniers entre les mains des Français.

Plusieurs motifs, qu'il suffit d'énumérer, obligèrent le maréchal Kray à s'arrêter devant Moëskirch : l'évacuation des magasins que cette ville renfermait, et qui étaient devenus plus précieux par la perte de ceux abandonnés à Stockach ; le ralliement de l'aile droite de l'armée, sous les ordres du général Sztarray, dont la marche n'était pas terminée ; la crainte de compromettre les communications avec le Tyrol ; la nécessité de modérer l'ardeur des Français, pour gagner le temps d'opérer son mouvement sur Sigmaringen, où le maréchal se proposait de passer le Danube ; enfin sa confiance dans la forte position de Moëskirch. Couverte par les ravins profonds que forment les affluents de la rivière d'Ablach, cette position domine toutes les approches et découvre, à la portée du canon, la route de Grombach qui vient la traverser, après avoir passé entre deux bois très-fourrés. Résolu d'accepter une seconde bataille, le maréchal Kray réunit sur ce point son armée.

Le général Moreau ne pouvait pas laisser son ennemi se rallier aussi près de lui, et il voulait

recueillir les fruits de la victoire d'Engen ; ainsi, quoique ses troupes fussent à peine remises de la bataille de la veille, il reprit le mouvement, dès le lendemain. L'aile droite était plus avancée et moins fatiguée que les autres corps ; elle reçut ordre de marcher sur Moëskirch. La droite suivait cette direction en s'échelonnant, le général Saint-Cyr se portait par Liebtingen sur le Danube, et le général Sainte-Suzanne, arrivé à Geisingen, devait se tenir à hauteur du centre, en descendant la rive gauche. La destination de ces deux derniers corps indique assez que le général Moreau prenait son appui au Danube, et qu'il voulait se ménager l'avantage de suivre, de l'une à l'autre rive, les mouvements des ennemis, ainsi que de maîtriser les positions perpendiculaires au fleuve. Enfin, il disposait d'une plus grande étendue de pays, pour satisfaire aux besoins de son armée. Cependant il continuait à engager sa droite, pour couper les communications de l'armée autrichienne avec le Tyrol.

Bataille de Moëskirch.

L'attaque de Moëskirch fut dirigée suivant ce plan, de manière à forcer le centre de la position et à déborder la gauche des ennemis. Le premier de ces deux objets était difficile à remplir ; vingt-cinq pièces de canon battaient le débouché de Grombach, que la division du général Montrichard devait suivre, pour se déployer à la lisière d

bois. Elle y parvint, malgré le feu de la formidable batterie. Aussitôt formée, cette division marcha aux ennemis, chargea leur première ligne et la renversa sur Moëskirch. Ce succès obtenu, elle attendit l'effet du mouvement de droite. Le général Molitor avait été porté avec une brigade de la division Vandamme dans la direction de Pfullendorf; l'autre brigade était plus à droite, pour intercepter les routes qui y aboutissent et, pour tourner la gauche des Autrichiens. A Klosterwald, ce double but était atteint; une conversion rapide ramena le général Molitor devant Moëskirch, au soutien de l'attaque que le général Montrichard allait recommencer. Cette attaque, faite de concert et conduite avec audace, réussit complétement. La ville fut emportée, et les ennemis, forcés à se replier, y abandonnèrent encore leurs magasins.

Quoique les Autrichiens sentissent vivement cette perte, ils n'en furent point ébranlés. Le maréchal Kray recueillit sa gauche, changea de front, en combattant et prit, parallèlement au cours du Danube, une nouvelle ligne, d'où il battait d'écharpe les Français, sur le débouché de la route de Grombach. Faisant un grand effort par sa droite, il reprit d'abord, sur la division du général Lorge, le village de Heudorf, dont cette division s'était emparée au commencement de la journée; mais il fut enfin arrêté par les trois divi-

sions de la réserve, Delmas, Bastoul et Richepanse, qui entrèrent successivement en ligne. L'arrivée de la dernière acheva de déterminer la retraite du maréchal Kray, malgré tous ses efforts et les attaques les plus vives qu'il ne cessa de renouveler jusqu'à la nuit, pour enfoncer la gauche des Français. Il avait donné l'exemple de la valeur, en chargeant plusieurs fois lui-même à la tête de ses troupes. Il parvint seulement à garder, pendant la nuit, sa position pour communiquer avec le corps de l'archiduc Ferdinand, qui, pendant la bataille, était poursuivi par le général Saint-Cyr du côté de Liebtingen. Après avoir rallié ce corps, le maréchal prit, à la pointe du jour, la route de Sigmaringen, et y passa le Danube.

Sigmaringen est au centre d'une presqu'île formée par le cours du Danube, et dont les angles saillants servaient d'appui aux Autrichiens. Le général Saint-Cyr arrivait au moment où les ennemis commençaient à passer; il avait gagné les bords du fleuve à Tuttlingen, et il avait jugé le mouvement, à la direction qu'il avait vu prendre au corps du prince Ferdinand. Il pressait l'arrière-garde du prince, et il lui avait déjà fait quinze cents prisonniers. Espérant augmenter ce nombre, ou du moins porter le désordre parmi les ennemis entassés dans un espace aussi étroit, il fit ouvrir le feu de son artillerie; mais une batterie trois ou

quatre fois plus forte et placée sur les hauteurs dominantes de la rive gauche, lui imposa silence et l'obligea même à se mettre à couvert pour rester spectateur du passage. Trop éloigné des corps de droite pour être soutenu, le général Saint-Cyr ne pouvait entreprendre davantage, ni espérer que le général Sainte-Suzanne pût venir à lui. Ce dernier général, dont la position sur la rive gauche du Danube était plus que jamais nécessaire, pour observer la marche de toute l'armée autrichienne, ne devait avancer qu'avec une grande prudence, pour éviter d'être compromis.

A la vérité, les ennemis ne songeaient pas à l'attaquer; ils étaient battus; mais ils n'étaient pas découragés, malgré la perte d'une seconde bataille si vivement disputée, et où ils avaient laissé leurs approvisionnements, sept à huit mille hommes morts, blessés ou prisonniers, et cinq pièces de canon. Ils précipitaient leur marche pour repasser le Danube au-dessous de Riedlingen et prendre position sur les deux rives de la Riss, en couvrant Biberach, qui renfermait également de grands magasins de subsistances. Une troisième bataille allait donc se livrer. La persévérance du maréchal Kray, la précision de ses manœuvres, sa vaillance dans les combats, la célérité de ses marches, tout ce qu'il fit enfin pour réparer l'erreur dans laquelle il était tombé, au début de la cam-

pagne, est digne des plus grands éloges, et si la fortune lui fut contraire, il n'en eut pas moins l'honneur d'avoir fait tout ce qu'il devait, pour se la rendre favorable.

Aussi actif que son adversaire, et plus heureux, le général Moreau profita de ses avantages, en continuant à s'étendre en Souabe, autant pour gagner du pays, que pour se mettre en mesure de combattre l'armée ennemie, si elle revenait sur la rive droite du Danube. Cependant, il pouvait également supposer que le maréchal Kray conduirait son armée, par la rive gauche, à Ulm, pour s'appuyer de cette place, et prendre position sur l'Iller. En marchant sur Moëskirch, le général Moreau avait détaché une brigade de la division Vandamme, pour observer les débouchés du Tyrol; cette brigade se dirigea, de Salsmansweiler, sur Ravensbourg et Wangen; elle occupa Lindau, sur le lac de Constance, et ensuite Brégents, où elle prit la flottille des ennemis et d'immenses magasins de fourrages. Mais cette expédition n'avait pas tant pour but de recueillir ces avantages; l'objet principal était d'éclairer la droite de l'armée, qu'un mouvement rapide allait mettre, de nouveau, en présence des ennemis.

La marche fut donc très-prompte. Le troisième jour, le 8 mai, le général Lecourbe fit prendre position à l'aile droite sur la rivière d'Eschach,

entre Lentkirch et Wuzzach. Le général Saint-Cyr arrivait à Buchau. Les trois divisions de la réserve se tenaient entre ces deux directions, et le général Sainte-Suzanne descendait toujours la rive gauche du Danube. Le 9, le mouvement continua, excepté à l'aile droite. Depuis la veille, l'armée autrichienne avait terminé le sien; elle se trouvait en position, la droite sur le plateau de Mettemberg, la gauche à Mendorf et le centre, qui formait avant-garde, en avant de Biberach, où il gardait, par des postes établis à Oberndorf, la route de Buchau, et, par d'autres postes détachés à Ingoldingen, celle de Pfullendorf. Les premiers se replièrent, à l'approche du général Saint-Cyr, qui, se présentant aussitôt sur la ligne ennemie, jugea qu'elle n'était pas de force à résister à une vive attaque. Il marcha immédiatement à l'ennemi; les Autrichiens furent rompus, et précipités dans le ravin en arrière; ils auraient tous été pris, si le maréchal Kray ne fût promptement arrivé à leur secours.

Combat de Biberach.

On était entré dans Biberach, pêle-mêle avec les fuyards, et le général Richepanse rejoignait en ce moment le général Saint-Cyr; ils voulurent tenter ensemble un coup d'audace. Le lit de la Riss est très-encaissé, et les bords en sont, dans plusieurs endroits, marécageux. Les ennemis n'avaient pas eu le temps de détruire le pont de Biberach;

mais ce pont recevait les feux plongeants d'une nombreuse artillerie, et il présentait les inconvénients d'un passage de défilé. La cavalerie du général Richepanse ne le franchit pas moins au galop, sous une grêle de mitraille, pendant qu'une autre partie traversait la Riss, au-dessus de Biberach, et cette cavalerie vint se former sur le plateau de Mettemberg, à l'extrême droite des ennemis. L'infanterie du général Saint-Cyr et la division Delmas passaient aussi la Riss à gué, et gravissaient les hauteurs, la première débouchant sur Berghausen, et la seconde sur Umendorf, pour attaquer la gauche des Autrichiens. Ceux-ci, surpris de voir déboucher ces trois colonnes avec tant de résolution, se persuadent que toute l'armée française vient à eux; ils hésitent, s'ébranlent, et quittent leur position. Leur nombreuse cavalerie couvre leur retraite; ils traversent Ochsenhausen, passent l'Iller, et détruisent tous les ponts, pour se mettre à l'abri de nouvelles poursuites. Ils perdirent, outre leurs magasins, quatre mille hommes, dont deux mille prisonniers.

Combat de Memmingen.

L'aile droite n'avait pas pris part à cette affaire. Le lendemain, 10 mai, le général Lecourbe la mit en marche pour se porter sur Memmingen. La division Montrichard tenait la tête de colonne; elle surmonta une résistance opiniâtre et les difficultés du passage, gagna la rive droite, se forma,

et soutenue par la division Lorger, elle combattit tout le jour contre une partie de l'armée autrichienne, qui avait pris position sur un plateau élevé, entre l'Iller et Memmingen. Les Autrichiens s'y défendirent encore très-vivement; mais, à la nuit, ils furent forcés de céder le champ de bataille ; ils laissèrent, en s'éloignant, une arrière-garde à Memmingen. Le lendemain, un second combat ouvrit cette ville aux Français, qui y firent encore dix-huit cents prisonniers, Croates ou Bavarois.

Cette action vigoureuse termina la première partie de la campagne de l'armée du Rhin, en Allemagne. Le maréchal Kray se hâta de concentrer son armée sous la protection d'Ulm, où un excellent camp retranché lui donnait une double tête de pont sur les deux rives du Danube. L'armée autrichienne ne pouvait pas se détacher de ce boulevard, son meilleur appui, sans se priver d'un amas prodigieux de vivres, de munitions et de ressources de toute sorte, qu'on y avait réunis. Chaque pas de plus qu'elle eût fait en arrière, eût ajouté à ses pertes et entraîné à sa suite, vers les provinces héréditaires de l'Autriche, l'armée française victorieuse. Le maréchal Kray avait ainsi toute espèce de raisons pour s'arrêter à Ulm, où il trouvait une position si éminemment défensive, et où il pouvait, pendant longtemps, ralentir les

L'armée autrichienne se retire à Ulm.

mouvements de son adversaire, déjouer ses entreprises, et attendre peut-être un retour de fortune. Il plaça, en conséquence, son armée sous le canon du camp retranché, qu'elle couvrait contre une attaque; il fit passer la majeure partie de sa cavalerie sur la rive gauche du Danube, et il détacha des corps d'observation, pour couvrir la rive droite jusqu'au Lech.

Le général Moreau était dans une situation bien différente. Victorieux, il voyait ses opérations atteindre le but indiqué par le premier Consul, et qu'il avait lui-même proposé. Il avait obligé les ennemis à se resserrer autour du camp retranché d'Ulm; il pouvait s'étendre dans un pays abondant en ressources, et il disposait des magasins bien pourvus, que ses succès lui avaient acquis. Devant Ulm, il tenait en échec la grande armée autrichienne; du côté du Tyrol, il empêchait le corps du prince de Reuss d'en sortir. Ayant sa droite à Kempten, occupant Memmingen, maître du cours de l'Iller, et ayant sa gauche à la même hauteur, au delà du Danube, il était libre de ses mouvements sur les deux rives. Ses troupes étaient belles et pleines d'ardeur, les corps principaux de son armée étaient commandés par des généraux du plus grand mérite, et son état-major était dirigé par un officier général d'une rare capacité, aussi utile au conseil que dans les combats, le général Dessoler.

Enfin les succès déjà remportés le rendaient presque l'arbitre des mouvements des ennemis. Mais il était au moment de s'affaiblir. Le premier Consul lui ordonnait, itérativement, d'envoyer encore douze mille hommes à l'armée de réserve, qui allait descendre en Italie. Ne pouvant pas les refuser, il les fit partir, et il chargea le général Loison de les conduire en Suisse, où le général Moncey devait les réunir au corps de huit mille hommes qu'il y commandait déjà. Cette réduction laissait dans l'armée du Rhin un vide qu'il fallait remplir. Pourrait-on y parvenir sans qu'il se fît sentir, et sans changer de dispositions? D'autres généraux auraient pu être embarrassés; le général Moreau y pourvut avec son habileté ordinaire. Non-seulement les Autrichiens ne purent en retirer aucun avantage, mais il continua d'agir contre eux offensivement, et par de savantes manœuvres, il les conduisit à lui fournir l'occasion de nouvelles victoires.

Nous touchons au moment où l'armée de réserve va paraître sur le théâtre de la guerre. Le plan général de la campagne a été jusqu'ici heureusement suivi, et les succès de l'armée du Rhin ont préparé les coups décisifs que l'armée de réserve va porter en Italie.

CHAPITRE XXI

SOMMAIRE DU CHAPITRE XXI.

Préparatifs de l'armée de réserve.— Passage du grand Saint-Bernard et du fort de Bard. — Prise d'Ivrée. — Combat de la Chiusella. — L'armée se porte sur Pavie et Milan.— Belle défense du général Suchet sur le Var; il repousse plusieurs attaques. — Retraite des Autrichiens sur le Piémont. — Le général Suchet les poursuit vivement. — Dernier terme de la défense de Gênes. — Convention pour l'évacuation.

CHAPITRE XXI.

S'il est vrai qu'à la guerre les entreprises qui, en apparence, offrent le moins de succès, réussissent presque toujours, on doit être surpris de voir des chefs d'armée qui devraient les craindre, ne rien faire cependant pour s'en préserver. Dire qu'ils ont ignoré les nombreux exemples dont l'histoire consacre le souvenir, leur supposerait un défaut d'instruction qui n'est pas vraisemblable; les considérer comme ayant manqué de talent, serait aussi peu exact, car ils n'ont pu arriver à des commandements supérieurs, sans les avoir gagnés par de grands et honorables services. J'accorde donc qu'ils avaient tout cela, connaissance de l'histoire, instruction, talent, et généralement tout ce qui peut s'acquérir; mais ils ne possédaient pas ce don de la nature qui produit l'invention. Accoutumés souvent par la routine à pratiquer le mécanisme de l'art, ils s'y appliquent

avec méthode, s'occupent des détails, font très-bien ce qui est ordinaire, montrent, si l'on veut, un véritable mérite ; mais c'est toute leur portée ; ils ne peuvent sortir du cercle circonscrit de leurs idées, et ils ne voient rien au delà, là où l'homme de génie aperçoit le germe de ses créations, des ressources inespérées, de nouvelles combinaisons. Sous sa main, tout s'agrandit, change de forme, d'action et d'emploi ; les difficultés disparaissent ; il conçoit à la fois l'ordonnance d'un plan, dont l'exécution doit étonner, la résistance qui lui sera opposée, les obstacles qu'il devra surmonter, ce qu'il doit faire pour les aplanir, et les résultats qu'il obtiendra. Déjà il est en mouvement, que son adversaire sommeille encore ; plus ce qu'il entreprend est extraordinaire, plus l'effet sera grand et frappera d'admiration : de là les apparitions imprévues, les surprises, les projets renversés, les changements de positions et de combinaisons, et toutes les conséquences qui s'y rattachent.

La différence que je mets entre l'homme de talent et l'homme de génie, quoique la même personne réunisse souvent ces deux qualités, nous donne, je crois, la raison de ces grands événements militaires qui ont bouleversé les États. Nous remarquons, en effet, que tous les conquérants dont la mémoire est conservée, étaient doués

d'un génie transcendant, qui leur faisait quitter les routes pratiquées, pour aller à la gloire par des chemins nouveaux. Devant eux, le talent était insuffisant; il était pris en défaut; il devait succomber, heureux s'il évitait d'orner le triomphe d'une éclatante témérité. Aussi, nous voyons que les entreprises, dont la grandeur et la vaste conception nous étonnent, ont toujours mené à des résultats encore plus étonnants, et qu'elles ont réussi, parce que, d'une part, on s'y livrait soudainement, et que, de l'autre, on n'avait rien fait pour s'en garantir : elles étaient imprévues. Il serait aisé de donner plus de développement à cette remarque, et de la justifier en ouvrant l'histoire; mais le sujet où nous allons entrer, n'exige pas qu'elle soit plus étendue; telle qu'elle est, nous pourrons aussi bien en faire l'application.

Les grands mouvements d'armée, à travers les Alpes, effrayent l'imagination, quand on songe au voisinage des glaciers perpétuels, à la chute des avalanches et aux chemins dangereux qu'il faut suivre souvent au-dessus des abîmes, où un faux pas peut vous précipiter. Pourtant, ces difficultés n'ont jamais été un obstacle insurmontable, même lorsqu'une ligne de défense y a pris son appui. Toujours quelque issue est restée ignorée, quelque âpre sentier, laissé à découvert, a donné le moyen de s'introduire, pour conquérir un meil-

leur passage; ce premier point emporté, les autres étaient entraînés ou compromis. Aussi, il est sans exemple qu'une armée qui a voulu sérieusement y passer, ait échoué dans son entreprise. Je ne dis pas que toutes ensuite aient atteint le but qu'elles s'étaient proposé; je me borne à considérer l'opération en elle-même, et l'intérêt de cette opération est déjà bien assez grand, comme le sujet en est des plus vastes. Il nous met sur les traces des grands hommes de l'antiquité, et nous fait voir ceux des temps modernes qui ont laissé l'empreinte de leur célébrité sur les sommets de ces montagnes où les Gaulois, les Carthaginois, les Romains, les barbares du Nord, les Germains, les Français, sont venus tour à tour montrer aux nues leur audace, et se répandre comme des torrents dans les contrées qu'ils voulaient envahir. Mais laissons de côté ces événements mémorables et venons au passage, si justement admiré, du général Bonaparte, que l'histoire placera peut-être au premier rang, tant il étonne par sa hardiesse, par les difficultés surmontées et par la célérité de l'exécution.

Ce fut par le grand Saint-Bernard que l'armée de réserve opéra son principal mouvement; cette direction, jugée la moins mauvaise et de l'effet le plus décisif, était aussi la plus rapprochée du lac de Genève, dont la navigation devait servir au

transport des subsistances, et faciliter les approvisionnements jusqu'à Saint-Pierre, au pied du mont. De cet endroit à l'hospice établi sur le sommet du Saint-Bernard, on compte huit heures de montée, et ensuite deux heures de descente, pour gagner Saint-Remi, à l'entrée de la vallée d'Aoste. L'hospice était occupé par un détachement de nos troupes, qui couvrait tout ce qui se faisait en arrière, et qui protégeait les reconnaissances envoyées pour tracer sur la neige, sur les glaces et les rochers escarpés, le périlleux chemin que devaient suivre, avec la plus forte partie de l'armée, toute l'artillerie et la cavalerie. D'autres colonnes, composées d'infanterie, allaient être dirigées par le mont Genèvre, le mont Cenis, le petit Saint-Bernard, le Simplon et le Saint-Gothard, passages qui étaient également occupés.

Préparatifs de l'armée de réserve.

Mais ce plan ne fut définitivement arrêté qu'au moment de recevoir son exécution, c'est-à-dire, après que les succès de l'armée du Rhin eurent mis à la disposition du premier Consul, les douze mille hommes que le général Loison avait conduits en Suisse et les huit mille du général Moncey, qui gardaient les débouchés des Grisons. Jusque-là, l'armée de réserve, dont la formation était retardée, continua à se rassembler, non sur un même point, mais, par surcroît de précaution, sur plusieurs points différents, où les réunions partielles de

troupes n'attiraient pas l'attention. Les soldats de nouvelle levée venaient incessamment compléter tous les corps, la cavalerie pressait ses remontes, et le général Marmont donnait ses soins à l'artillerie, qu'on avait beaucoup plus de peine à réunir. Cependant, vers le 25 avril, les premières divisions s'avançaient jusqu'à Saint-Maurice, au-dessus du lac de Genève, et à mesure qu'il y en avait d'autres d'organisées, le général Berthier leur faisait prendre la même direction. L'armée était composée de la manière suivante :

Jusqu'à l'arrivée du premier Consul, le général Berthier fut investi du commandement en chef, et le général Dupont remplit les fonctions de chef de l'état-major, avec le général Vignolles, en second. Le général Lannes eut l'avant-garde, composée de trois brigades d'infanterie et d'un bon équipage d'artillerie. Le général Duhesme eut le premier corps, formé par les divisions Loison et Boudet; le général Victor le deuxième corps, qui comprenait les divisions Chambarhac et Chabran. Une division de quatre mille Italiens, aux ordres du général Lecchi, était en réserve pour les détachements. Le général Murat commandait deux divisions de réserve de cavalerie, comprenant ensemble quatre mille chevaux.

Tous ces corps, dont la force réunie pouvait s'élever à trente-cinq mille hommes, étaient diri-

gés sur le grand Saint-Bernard, excepté la division Chabran, qui était destinée à passer par le petit Saint-Bernard, pour rejoindre à Aoste la principale colonne. En outre, le général Thureau avait cinq mille hommes, au mont Genèvre et au mont Cenis, d'où il devait descendre en Piémont, par Exilles et Suze. La division du général Bethancourt, aussi de cinq mille hommes, allait passer le Simplon, pour se porter sur Domo d'Ossola et le lac d'Orta. Enfin le général Moncey rassemblait l'aile gauche, forte de vingt mille hommes, au pied du Saint-Gothard, pour déboucher sur Bellinzona. La force totale de l'armée était ainsi d'environ soixante mille hommes, indépendamment de trois autres divisions, que le général Vignolles devait former à Dijon, et envoyer ensuite à l'armée. Le général Brune se rendit aussi à Dijon, pour réunir et commander en chef une seconde armée de réserve.

Passage du grand Saint-Bernard.

Le premier Consul était arrivé à l'armée. Tous les corps se mirent en mouvement, du 15 au 18 mai; le 17, l'avant-garde partit de Saint-Pierre ponr gravir le grand Saint-Bernard. Les soldats, chargés de vivres pour neuf jours, de leurs armes, de leur bagage, se soutenant l'un l'autre, avancent péniblement, mais toujours gaiement. Déjà la tête touche au sommet du mont, et la colonne, dans ses longs replis, des-

sine l'étroit sentier qu'elle parcourt, tantôt sur le bord des abîmes, tantôt sur la crête des rochers. Enfin la montagne est escaladée, on est autour de l'hospice, les divisions se forment successivement, et reprennent haleine, avant de descendre le côté opposé, où la pente, d'une excessive rapidité, est d'autant plus périlleuse, que la fonte des neiges et l'affaissement des glaces rendent le terrain plus glissant. Le moindre faux pas eût entraîné au fond des précipices.

Pourvu que l'homme puisse placer son pied, il se tire toujours d'affaire. Ce n'était donc pas la troupe qui donnait de l'embarras, mais plutôt l'artillerie, les munitions, quelques subsistances, qu'on menait à la suite, et les bagages, qu'il était permis de passer en petite quantité. Tout ce transport était fort difficile, très-long et très-minutieux; on y parvint néanmoins, et la manière qu'on employa fut aussi simple qu'ingénieuse. Les munitions et les vivres furent chargés à dos de mulets; le matériel de l'artillerie, les affûts, les caissons, les chariots de toute espèce et ceux des équipages, furent démontés, pièce à pièce, et placés sur des traîneaux ou sur des brancards à bras. Les pièces de canon étaient sur des affûts-traîneaux, construits par les ouvriers de l'artillerie, ou dans des arbres creusés. Les hommes ne manquaient pas, car plusieurs détachements d'infan-

terie avaient été adjoints au personnel de l'artillerie ; on avait réuni les habitants des vallées voisines, qui ont coutume de passer les voyageurs, et leur expérience servait de guide à nos soldats. Enfin, à force d'activité, d'adresse et de persévérance, tout ce matériel fut descendu, sain et sauf, dans la vallée d'Aoste; les voitures furent alors remontées; tout fut remis à sa place, et l'armée eut son artillerie prête à entrer en campagne.

Pendant ce temps, l'avant-garde avait chassé un détachement autrichien de la ville d'Aoste, et repoussé quinze cents Croates, qui défendaient, devant Châtillon, l'embranchement de deux vallées, ainsi qu'une bonne position appuyée à la Doire. Les ennemis, tournés par leur droite, se sauvèrent précipitamment, laissant trois cents prisonniers et trois pièces de canon au pouvoir du général Lannes, qui fit poursuivre le surplus jusque sous le fort de Bard. C'est là que les plus grandes difficultés attendaient l'armée.

Passage de Bar

Le fort de Bard est situé à un endroit où la vallée de la Doire, large et ouverte jusque-là, est brusquement étranglée par le rapprochement de deux contre-forts qui se rattachent, l'un au mont Rose, l'autre aux Alpes de Savoie; ils ne sont séparés que par une fente étroite, au fond de laquelle la Doire a creusé son lit. Les deux parois

de cette fente sont verticales jusqu'à une grande hauteur, et jusqu'à ce qu'une espèce de gradin ait permis, sur la rive gauche, de trouver la place strictement suffisante pour tracer une route étroite; un peu plus loin, le gradin s'élargit assez pour recevoir quelques maisons. En face de la partie la plus étroite, et sur la rive droite, s'élève un rocher ayant la forme d'une pyramide tronquée; c'est sur son plateau que le fort a été construit. Séparé du contre-fort, auquel il appartient par une seconde fente, qui le rend également inaccessible de ce côté, il est à la vérité dominé par les montagnes qui se relèvent, de part et d'autre; mais les escarpements à pic en sont complétement inabordables. La construction du fort était déjà, en 1800, en maçonnerie des plus solides[1]; les batteries, couvertes et hors d'atteinte, étaient armées de vingt-deux bouches à feu de gros calibre, qui commandaient et battaient, à portée de pistolet, la route tracée sur la rive gauche; enfin, une garnison de quatre cents hommes, bien approvisionnée, défendait ce nid d'aigle, qu'il était impossible d'enlever de vive force.

1. Les Français firent démolir et raser le fort de Bard, aussitôt qu'ils l'eurent pris; mais il a été reconstruit plus tard, et considérablement augmenté.

Tel était le passage que l'armée avait à franchir, et il n'y en avait pas d'autre. Le contre-fort de gauche, après s'être élevé verticalement jusque dans la région des nuages, forme, il est vrai, une arête nommée le mont Albaredo, qui va rejoindre le mont Rose, et qui est traversée par quelques sentiers, mais ces sentiers affreux, au milieu des rochers et des précipices, peuvent, tout au plus, donner passage à des hommes.

Le petit village de Bard, situé sur la route, était également fortifié et paraissait aussi peu abordable que le fort. L'avant-garde y était arrêtée depuis deux jours, et la longue colonne qui la suivait augmentait, d'heure en heure, l'encombrement. Il était déjà question de faire repasser à l'artillerie le mont Saint-Bernard, lorsque le premier Consul arriva. Il ne s'était pas attendu à un tel obstacle ; il avait cru que le fort de Bard, dont l'existence était bien connue, pouvait être enlevé de vive force. Le commandant fut sommé, mais il répondit en homme d'honneur. Le village de Bard fut d'abord enlevé par un coup de main hardi, conduit par le général Dufour, sous la mitraille du fort. L'escalade fut ensuite tentée contre le fort, et sur trois points à la fois. Le 23 mai, à minuit, les grenadiers du général Loison gravissent, d'une pointe à l'autre, les rochers; ils emportent la palissade, qui couvrait la première en-

ceinte, repoussent les Autrichiens jusqu'au rempart, et dressent au pied leurs échelles. Mais ils sont accueillis par une pluie de mitraille, de balles, de grenades, de pots à feu lancés des remparts, qui détruit cette colonne intrépide, renverse les chefs, et, malgré les efforts les plus acharnés, oblige ceux qui restaient à rétrograder.

Cependant, il fallait, à tout prix, vaincre cet obstacle inattendu, qui allait faire échouer tout le plan de campagne. On reconnut alors, sur le flanc du mont Albaredo, un sentier à peine tracé. Le premier Consul prit son parti. A force de travaux, on parvint à rendre ce sentier praticable pour les hommes et même pour les chevaux, en les faisant passer un à un. L'avant-garde du général Lannes y fut aussitôt dirigée, pour descendre ensuite dans les plaines d'Ivrée; mais il ne lui était pas possible d'emmener un seul canon. Restait encore l'artillerie, qui était obligée de suivre la route. Le général Marmont eut l'heureuse et audacieuse idée de la faire passer sous le feu même du fort, pendant la nuit. La route fut couverte de fumier; les roues furent enveloppées de foin, et des volontaires traînèrent, à la prolonge, les pièces et même les caissons chargés de munitions. Il fallait défiler sous la bouche des canons du fort, qui ne cessaient de tirer sur les points de la route où l'on

était entièrement à découvert; on brava tout, on perdit du monde, et on passa. Cette opération est une des plus belles qu'on puisse citer; considérée sous le double rapport des dangers et des difficultés qu'il fallut vaincre; elle est bien supérieure au passage du mont Saint-Bernard, où aucun ennemi ne se présenta pour le défendre.

Prise d'Ivrée.

Ainsi, l'armée se porta en avant. Déjà l'avant-garde était devant Ivrée que le général Lannes était chargé d'enlever, de vive force, ainsi que la citadelle où quatre mille Autrichiens venaient de s'enfermer, et se hâtaient de relever les ouvrages de défense jusqu'alors négligés. Ivrée est située sur la rive gauche de la Doire-Baltée, à l'entrée de la vallée d'Aoste et au point de réunion de toutes les routes qui viennent de Milan, de Turin et des diverses parties du Piémont. Sous tous les rapports, il était important de l'occuper. Les deux premiers jours, le général Lannes éprouva de la résistance; au troisième jour, un brave, le capitaine aide de camp Cochet, à la tête d'un bataillon de la 22[e] demi-brigade, a l'audace d'escalader la citadelle, et il est assez heureux pour s'en emparer. Mais les ennemis continuaient à défendre la ville. Les trois portes sont attaquées à la fois et enfoncées; on pénètre dans Ivrée, et les Autrichiens n'ont que le temps de gagner les bords de la

Chiusella, où des renforts venaient les soutenir, en laissant derrière eux trois cents prisonniers. Ce coup de main mettait une des clefs de l'Italie au pouvoir des Français. Le fort de Bard se rendit peu de jours après, le 1er juin.

Cependant les généraux autrichiens Keim et Hadick, qui commandaient la réserve que le général Mélas avait laissée en Piémont, ne pouvaient encore se persuader qu'une nouvelle armée, conduite par le premier Consul, eût passé les monts; ils ne voyaient encore, dans la division française qui était descendue à Ivrée, qu'un détachement aventuré, pour essayer de détourner le général Mélas de ses opérations devant Gênes et sur le Var, opérations qu'il n'avait garde d'abandonner. Ne pensant qu'à couvrir Turin, ils rassemblèrent dix mille hommes, dont quatre mille de cavalerie, sur la rive droite de la Chiusella, en arrière du pont.

Combat de la Chiusella.

Le 26 mai, l'impétueux Lannes marche à eux. Le pont était commandé par une batterie; la 6e demi-brigade d'infanterie légère, conduite par le colonel Macon, le tourne en passant au-dessus; d'autres colonnes débouchent de même. Pour se rallier, les Autrichiens engagent toute leur cavalerie, mais elle vient se briser sur la jeune infanterie française, et elle perd son général, le comte Palfi, blessé mortellement. Le général Ha-

dick se retire alors sur la route de Turin où le général Lannes le poursuit, le force à repasser l'Orco, prend les magasins de Chivasso, s'empare des barques qu'il trouve sur le Pô, et menace Turin.

Toute la partie de l'armée, qui était venue par le grand Saint-Bernard, dépassait déjà Ivrée. Le général Murat, à la tête d'une avant-garde de cavalerie, se portait, par Santhia, sur Verceil, où il allait passer la Sesia et, de là, marcher, sans rencontrer d'obstacle, sur le Tésin. Le gros de l'armée suivit cette direction; le général Lannes flanquait la droite en descendant la rive gauche du Pô; la gauche était éclairée, jusqu'au pied des montagnes, par la division italienne du général Lecchi qui, partant de Chatillon, avait gagné, par Grassoney, la haute vallée de la Sésia et déposté six cents Autrichiens de Varallo. Elle devait communiquer, sur le lac d'Orta, avec la division du général Bethancourt, qui descendait du Simplon à Domo-Dossola. Mouvement sur Pavie et Milan.

D'un autre côté, le général Thureau, après avoir débouché du mont Cenis et du mont Genèvre, avait forcé les retranchements du village de Clavière, le pas de Suze, le fort Saint-François, et fait capituler, sur le plateau de la Brunette, le détachement autrichien qui devait défendre ces positions. Il s'établit ensuite sur les hauteurs de

Bossolino, en avant de Suze, d'où il menaçait aussi Turin et les derrières des ennemis. Enfin, le général Moncey descendait du Saint-Gothard, dépassait Bellinzona et marchait sur la Lombardie.

Telle était la position de l'armée de réserve dans les derniers jours de mai, douze jours après qu'elle eut passé les Alpes. Le premier Consul était libre, soit de s'étendre en Piémont, pour se porter à la rencontre du général Mélas et s'emparer des magasins de l'armée autrichienne, soit de passer le Tésin, pour se rapprocher du général Moncey et disposer de toutes les ressources qu'offre la haute Italie, soit de franchir le Pô, au-dessus de Pavie, pour couper, sur la rive droite du fleuve, la ligne d'opération des ennemis, les forcer d'abandonner la Ligurie et leur faire lever le siége de Gênes. De ces trois partis entre lesquels il pouvait choisir, le premier Consul préféra le second, quoiqu'il lui fît faire un plus grand tour et qu'il demandât aussi plus de temps. Il jugea utile de rallier les vingt mille hommes des deux colonnes de gauche, pour couvrir ses derrières et envahir les places de la Lombardie. Il savait, par les rapports du général Suchet, que le général en chef Mélas continuait encore, le 22 mai, ses opérations sur le Var. Enfin, il ne prévoyait pas que la place de Gênes fût à la veille de succomber, ou

du moins, il espérait qu'elle prolongerait sa pénible résistance jusqu'au moment où il serait en mesure d'aller à son secours, avec des forces respectables. A l'égard de Gênes, il s'en fallut de bien peu que ce calcul ne fût exact dans son ensemble, et il fut justifié, par le résultat, au delà de toutes les espérances.

La délivrance de Gênes et la défense que le général Suchet faisait sur le Var, étaient le but ostensible des opérations de l'armée de réserve et devaient, par conséquent, diriger les mouvements de cette armée. Pour rattacher les conséquences aux motifs, il faut donc nous reporter sur le Var, rentrer à Gênes et suivre les généraux ennemis dans leurs dispositions.

Défense du général Suchet sur le Var.

Le général Suchet s'attendait, de moment en moment, à voir l'armée autrichienne rappelée vers la haute Italie par les mouvements de l'armée de réserve, et comptant que le général Mélas ne laisserait sur le Var qu'un rideau de postes, il s'apprêtait déjà à le poursuivre. Il avait même chargé le commandant du fort Montalban de l'avertir, par des signaux télégraphiques, des mouvements qu'il remarquerait parmi les ennemis. Les choses ne se passèrent cependant pas tout à fait ainsi. Le général Mélas éloignait de sa pensée toute crainte qu'il pût être sérieusement menacé, du côté des Alpes; il ne soupçonnait même pas

l'existence de l'armée de réserve, et il se refusait à croire qu'elle pût jamais venir à lui. Il se faisait scrupule de s'écarter du plan d'opérations que son gouvernement lui avait tracé, et il persistait dans le projet d'envahir les provinces méridionales de la France, au moment même où son imprévoyance allait lui faire perdre toute l'Italie. Ce fut ainsi qu'il entreprit, le 13 mai, de forcer les ouvrages imparfaits de la tête du pont du Var où, depuis vingt-quatre heures, les Français travaillaient activement à se mettre à couvert. Le général Rochambeau était chargé de les défendre; arrivé de la veille, il justifia la réputation qui l'avait précédé, en repoussant les attaques simultanées des généraux autrichiens Elsnitz, Lattermann et Bellegarde, et en poursuivant ensuite ceux-ci jusqu'à une ligne de retranchements et d'abatis qu'ils avaient formée.

On fut très-surpris que les ennemis, supérieurs en forces comme ils l'étaient, eussent pris d'aussi grandes précautions. Le général Suchet en conclut de nouveau qu'ils se disposaient à s'éloigner, et qu'ils ne laisseraient probablement devant lui qu'un faible corps d'observation. Pour mieux s'en assurer, il ordonna une forte reconnaissance sur le front de la ligne, et, ayant renforcé sa gauche, commandée par le général Garnier, il lui fit passer le Var à Malaussène, d'où il la dirigea par le

pont de la Tinca sur Hutel, afin d'être prête à marcher sur le col de Tende, si les Autrichiens se retiraient. Le général Mélas n'y pensait pas encore; néanmoins cette démonstration produisit l'excellent effet, de lui faire croire que les Français avaient reçu des renforts et qu'ils se disposaient à reprendre l'offensive. Il fit soutenir sa droite et il n'en devint que plus circonspect.

Huit jours se passèrent en observation, et, pendant ce temps, le général Mélas reçut des rapports qui lui annoncèrent l'apparition des colonnes de l'armée de réserve, leur marche et leur entrée en Piémont. Ces avis réitérés commencèrent à ébranler sa résolution, sans le décider pourtant à abandonner son entreprise, ni à dégager ses corps; seulement il fit partir cinq à six mille hommes, pour aller soutenir les généraux Keim et Hadick, en avant de Turin, et il résolut de se rendre à Coni, pour être plus rapproché du théâtre des nouvelles opérations. Mais avant de lâcher prise, il voulut signaler son départ par une seconde attaque sur la tête de pont du Var.

Il réunit tous ses moyens pour cette attaque. Le 22 mai, six régiments d'infanterie et onze bataillons de grenadiers, soutenus, à droite, par de fortes batteries et, à gauche, par les feux des chaloupes canonnières embossées à l'embouchure du Var, s'avancèrent jusqu'à portée de pistolet des

retranchements pour les emporter d'assaut. Mais le sang-froid du général Rochambeau résista à tous leurs efforts; il leur fit éprouver des pertes très-considérables et les repoussa dans leurs lignes. Après cet échec, le général Mélas laissa au général Elsnitz le commandement des troupes qui étaient devant le général Suchet, et il se rendit, de sa personne, à Coni. Ses illusions allaient se dissiper, d'heure en heure.

Il ne s'arrêta pas à Coni; le 24, il était à Savigliano, où il reçut la nouvelle de l'entrée des Français à Ivrée, bientôt après, celle de leur marche vers le Pô, et celle non moins importante de la défaite des généraux Keim et Hadick sur la Chiusella. Ne pouvant désormais se dissimuler l'imminence du danger, mais trop obstiné encore pour croire que le premier Consul fût à la tête de son armée, le général Mélas se persuada que, en renonçant à la conquête des provinces du midi de la France et en rapprochant de lui les troupes du général Elsnitz, il pourvoirait à tout et qu'il assurerait en même temps la prise de Gênes. Il voulait avoir Gênes, pour prix de sa campagne en Ligurie, où il n'avait encore conquis que le petit fort de Savone, et Gênes fut une des grandes causes de sa perte. Il aurait dû, tout au contraire, renoncer beaucoup plus tôt à ses entreprises sur le Var, rendre disponible le corps d'armée du gé-

néral Ott, qui était chargé du blocus de Gênes, en ne différant pas autant à accorder la libre sortie de la garnison, dont l'état déplorable ne pouvait lui faire ombrage, réunir enfin les corps des généraux Elsnitz, Ott, Keim et Hadick, et marcher, par la rive gauche du Pô, à la rencontre de l'armée de réserve, avant qu'elle eût passé le Tésin et qu'elle eût réuni ses différentes colonnes; il arrivait alors sur elle avec une très-grande supériorité de forces. S'il eût fait tout cela, il est probable que, non-seulement il eût évité la catastrophe où il a succombé, mais que de grands avantages eussent été la suite de cette courageuse détermination; tout au moins, il eût mis le premier Consul dans un sérieux embarras. Il ne le fit pas; il ne sut pas prendre son parti, et ses généraux ne surent pas mieux prendre le leur.

L'ordre de quitter les bords du Var fut donc envoyé de Savigliano au général Elsnitz; mais l'exécution était sujette à bien des difficultés, devant un adversaire entreprenant et prévenu, qui déjà était préparé à saisir le moment favorable pour reprendre l'offensive. Il fallait l'éloigner ou le contenir, ou partir clandestinement en lui dérobant une marche. Le général Elsnitz se flatta de remporter un succès pour couvrir son mouvement, de détruire même les retranchements des Français, et de brûler leur pont. Plein de cette es-

pérance, il fit les préparatifs d'une nouvelle attaque. Les batteries furent augmentées et garnies de pièces de gros calibre, qu'on avait débarquées; un amas considérable de fascines et de gabions fut destiné à combler les fossés; des sapeurs, munis de haches et de pots à feu, étaient chargés de briser et de brûler les abatis; enfin de fortes colonnes de grenadiers, suivies de toutes les troupes disponibles, devaient monter à l'assaut. Tout cela se mit en mouvement, le 27 mai à trois heures après-midi, au signal d'un feu terrible. Les Français n'en sont point intimidés; ils ripostent d'abord et cessent tout à coup leur feu. Les ennemis se persuadent qu'on se retire devant eux, et ils marchent plus hardiment, se croyant assurés de la victoire. Mais arrivés à une demi-portée de fusil de leur but, ils sont soudainement arrêtés par une grêle de mitraille et de balles, qui les force à rétrograder. Ils font une seconde tentative; leurs sapeurs viennent jusqu'au pied des retranchements; le résultat en est le même. Enfin, à dix heures du soir, le général Elsnitz reconnut qu'il ne lui restait plus qu'à préparer sa retraite pour la nuit suivante.

Retraite des Autrichiens, poursuivis par le général Suchet.

Prévue depuis plusieurs jours et décelée par la dernière attaque, cette retraite fut aussitôt annoncée par les signaux de Montalban. Le lendemain, le général Suchet fit attaquer les postes retranchés

que les Autrichiens avaient laissés derrière eux pour couvrir leur marche; il y fit trois cents prisonniers, prit quatre pièces de canon, et il continua la poursuite. Le général Mélas avait prescrit au général Elsnitz de se rapprocher lentement de Gênes, en multipliant les obstacles et en défendant les positions, afin d'empêcher le général Suchet de dégager cette place, si elle tenait encore. Si, au contraire, elle avait déjà succombé, le général Elsnitz devait se diriger sur Alexandrie pour y faire sa jonction avec le corps du général Ott qui, dans ce même cas, serait revenu de Gênes. Un faible corps d'observation devait seulement faire face au général Suchet. Ainsi, à la fin de mai, les plans du général Mélas étaient subordonnés encore à la prise de Gênes, quoique le premier Consul eût passé le Tésin, et qu'il marchât sur Pavie et sur Milan. Le général Mélas ignorait peut-être ces derniers revers; mais il devait s'y attendre et ne point exposer le salut de son armée, pour une conquête qu'il ne pouvait pas conserver.

Pour exécuter les ordres qu'il avait reçus, le général Elsnitz avait quinze à seize mille hommes de bonnes troupes, beaucoup d'artillerie, un parc très-nombreux et une grande quantité de bagages. Voulant se débarrasser de ce qui gênait sa marche, il s'arrêta pour le faire filer devant lui, et il prit position sur la Roya. Cette ligne s'étendait de-

puis le col de Tende, où furent dirigés les généraux Bellegarde et Gorrup, jusqu'au fort de Vintimiglia, qu'une garnison autrichienne occupait. Elle avait vingt-cinq lieues de développement; mais l'accès en était partout très-difficile; des rochers escarpé, des montagnes fort élevées et des ravins impraticables, réduisaient les points à défendre, à quelques passages de défilés, couverts par d'anciens retranchements, que les Autrichiens se hâtèrent de relever.

Le général Suchet avait alors neuf mille hommes; c'était bien peu pour attaquer une pareille position, défendue par un corps supérieur presque du double au sien. Cependant, persuadé que le général Elsnitz ne pouvait se dispenser de continuer sa marche rétrograde, et comptant sur la valeur de ses troupes, le général Suchet les forma en trois corps. Quatre mille hommes, formant l'aile gauche, et commandés par le général Ménard, furent dirigés par la vallée de la Vesubbia, pour s'emparer successivement des cols de la Pietra, de Braut, de Brois, du camp de Mille-Fourches, du mont Laution, et enfin du col de Tende, en tournant le col de Raus. La division Rochambeau, restée au centre, devait gagner Olivetta, en suivant le vallon de la Bevera, et ensuite se porter sur Beolet et la Penna, pour couper la retraite au corps autrichien, qui défendait

le col de Brois. Enfin, à droite, le général Clausel, avec mille hommes, était chargé de menacer Vintimiglia, et de faire des démonstrations, pour donner à penser au général autrichien que le principal effort des Français se portait sur sa gauche.

Quand des dispositions sont aussi bien combinées, elles méritent d'obtenir des succès, et ici, le général Suchet ne donnait rien au hasard; car, à tout événement, il pouvait se replier sur la tête de pont du Var, où il n'était pas vraisemblable que les Autrichiens revinssent. En pareil cas, il est bon d'être entreprenant, malgré l'axiome qui dit de faire un pont d'or à l'ennemi qui s'en va, car la retraite de celui-ci était obligée. La hardiesse du général Suchet eut un plein succès; toutes ses colonnes arrivèrent ponctuellement à leur destination; le général Ménard enleva le camp de Mille-Fourches et toutes les positions des généraux autrichiens Gorrup et Bellegarde, avec un millier de prisonniers; il intercepta ensuite la route de Tende, pendant que la division Rochambeau remontait à la Penna et à Broglio, et coupait la retraite de l'arrière-garde autrichienne, qui avait été laissée au col de Brois. Le général Gorrup ne parvint, qu'avec la plus grande peine, et après avoir perdu beaucoup de monde, à gagner le col de Tende, et de là, Coni. Succès du général Suchet.

Le lendemain, 3 juin, le général Ménard tourna, par le col de Sabion, le col de Tende, qu'il occupa, et il marcha, par les sources du Tanaro, vers Orméa pour menacer la ligne de retraite des ennemis. Le général Rochambeau détacha une colonne sur les derrières de Vintimiglia, et avec le restant de sa division, il se porta sur le col Ardente; cette manœuvre obligea le général Elsnitz à abandonner encore un grand nombre de prisonniers, une immense quantité d'équipages, et trente pièces de canon. Le général Suchet, qui, à tout instant, voyait augmenter la confusion des Autrichiens, se pressait de porter les généraux Rochambeau et Clausel sur la Pieva, afin d'intercepter la communication de la vallée du Tanaro à celle d'Oneglia. Le 4 juin, il était à Andagna, Badalucco et Mendalica; le 5, il parut devant la Pieva, où il espérait engager une affaire. Ce n'était pas le projet du général ennemi, quoique, pour protéger l'évacuation d'une colonne de cinq mille mulets chargés de munitions ou de bagages, il eût concentré sur ce point la plus grande partie de ses forces; il craignait que la route d'Orméa ne lui fût ôtée, et il se hâtait de la gagner. Cependant son arrière-garde ne put éviter de laisser dans les mains des Français quinze cents prisonniers avec six drapeaux.

Il ne restait plus de poste autrichien sur le revers

méridional des Apennins, excepté la garnison de Savone, et deux cents hommes enfermés dans le fort de Vintimiglia, que l'on tenait bloqué; tout le reste descendait le Tanaro et se rapprochait d'Alexandrie. Ainsi rien ne s'opposait à ce que le général Suchet reprît les positions de Finale, Melogno, Settepani et San-Giacomo, qu'il avait perdues à l'ouverture de la campagne. En effet, il s'y porta; mais le temps lui manqua pour faire deux ou trois marches, toucher son but et délivrer Gênes. S'il ne put obtenir ce dernier résultat, il n'y eut certainement pas de sa faute; ses opérations méritent, au contraire, toute sorte d'éloges, et lui ont acquis un juste titre de gloire. Toutefois, on remarquera un singulier rapprochement : c'est que le général Suchet ait terminé son mouvement, le jour même où le général Masséna ouvrait les portes de Gênes.

Dernier terme de la défense de Gênes

Le terme de cette défense mémorable était en effet arrivé, et la limite des forces humaines avait été dépassée. Depuis l'affaire du Monte-Creto, qui avait clos la seconde période de cette campagne, le système de défense active n'avait pas pu se prolonger, et le peu de troupes exténuées qui restaient encore, avaient dû se borner à une simple défensive. Cette malheureuse affaire avait causé à Gênes une profonde impression; elle venait renverser toutes les espérances dont on s'était bercé

jusqu'au dernier moment. Les troupes, consternées de voir, chaque jour, leur nombre diminuer et leurs maux s'accroître, montraient une sombre résignation et restaient attachées à leurs devoirs; mais, parmi le peuple de Gênes, l'excès de la misère, les instigations étrangères et les prédications de quelques prêtres, excitèrent des cris de révolte contre les Français. Ainsi, le soir même de l'affaire du Monte-Creto, des milliers de femmes, agitant des sonnettes, parcoururent les rues, en demandant du pain et la fin de leurs souffrances. Ces souffrances étaient devenues affreuses, par la privation presque totale d'aliments et par le bombardement, que l'escadre anglaise entretenait sur les quartiers les plus populeux de la ville avec un acharnement tel, que le drapeau noir arboré sur les hôpitaux ne détournait pas même leurs coups de ces asiles de la douleur. Cependant, les mouvements séditieux, que tant de causes tendaient à provoquer, n'eurent jamais de fâcheuses conséquences, grâce aux mesures énergiques et prudentes à la fois du général Masséna.

Il concentra ses forces. Plus du tiers des hommes disponibles avait été mis hors de combat, dans les dernières affaires; ce qui restait, succombant de faiblesse, ne pouvait suffire à la défense de toutes les positions qu'on occupait à l'extérieur,

et à maintenir, en même temps, la population de la ville, toujours prête à se soulever. Le général Masséna fit évacuer le Monte-Fascio, après que les Autrichiens, qui s'y étaient portés en reconnaissance, eurent été repoussés; au levant, il resserra ses postes sur la Sturla; il augmenta la garnison de Gênes et il disposa sur les places principales des réserves permanentes munies d'artillerie, pour les employer, suivant le besoin, à repousser les ennemis ou à réprimer les désordres.

Depuis ce moment jusqu'à la fin du blocus, les Autrichiens ne se livrèrent à aucune entreprise. Conservant toutes leurs forces, occupant les mêmes postes, ils faisaient leur service avec beaucoup de rigidité; ils s'entouraient de redoutes, observaient et laissaient la flotte anglaise, avec la flottille de chaloupes canonnières napolitaines, s'exercer à détruire Gênes. Impassibles aux maux qu'ils répandaient et hors d'atteinte sur leurs vaisseaux, les Anglais ne cessaient de foudroyer la ville et d'exciter, par des agents secrets, la révolte des habitants. Ils réussirent ainsi, par l'effet de ces intrigues, à se faire livrer, après une défense simulée, une superbe galère génoise armée de pièces de trente-six, qui barrait l'entrée du port.

La force de la défense de Gênes consistait avant tout dans la confiance que le général Mas-

séna inspirait et dans le talent qu'il avait de l'entretenir. Il tirait un parti habile du peu de nouvelles qu'il recevait, pour ranimer les esprits, faire conserver l'espoir d'une prochaine délivrance et pallier l'horreur de la situation présente. Ainsi le capitaine du génie Couchand lui avait apporté, immédiatement après l'affaire du Monte-Creto, une lettre du premier Consul, qui lui annonçait les succès de l'armée du Rhin, et l'informait qu'il prenait lui-même le commandement de l'armée de réserve, pour entrer en Italie. Cette lettre imprimée et publiée fit présager un meilleur avenir. Le jour suivant, on crut y toucher, en voyant plus de quarante bâtiments se détacher de l'escadre anglaise et faire voile vers le Levant. « Voici, s'écria-t-on, les Autrichiens qui évacuent sur Livourne tout ce qu'ils ont pu enlever dans la rivière du Ponant, et qui préparent leur retraite. » Le lendemain, on se persuada qu'on avait entendu le canon dans le lointain, et des déserteurs venaient affirmer que les ennemis faisaient partir leurs équipages. C'était, disait-on encore, le premier Consul qui bloquait Turin et qui marchait sur Alexandrie. Ces nouvelles étaient prématurées, mais, en attendant, on y croyait, et l'effet était produit. Enfin il parvenait aussi, de temps en temps, des nouvelles certaines. Ce fut ainsi que, le 30 floréal (19 mai), l'adjudant général Ottigoni,

porteur d'une seconde dépêche du premier Consul, eut le bonheur de tromper la vigilance de la croisière ennemie et d'entrer à Gênes, avec une somme de neuf cent mille francs, ressource précieuse pour pourvoir de suite aux besoins les plus urgents. Son arrivée réveilla momentanément l'énergie, en annonçant qu'on serait débloqué avant le 10 prairial.

Mission du chef d'escadron Franceschi.

Tout faisait événement; mais le plus remarquable, par les circonstances qui l'accompagnèrent, fut celui du retour de mon aide de camp, le chef d'escadron Franceschi, que le général en chef avait jugé propre à remplir auprès du premier Consul une mission de confiance, et à l'instruire de notre situation. Franceschi était parti de Gênes, le 8 floréal, sur un bateau léger; il avait profité de la nuit pour traverser la croisière ennemie; mais, à la pointe du jour, il fut reconnu et poursuivi. Se voyant près d'être atteint, il fait changer de route à son bateau et lui-même se jette à la mer avec ses dépêches attachées sur sa tête. Bientôt il se souvient qu'il a oublié ses armes; il revient au bateau, prend son sabre entre ses dents et nage jusqu'à la terre où il est assez heureux de rencontrer près de Finale les avant-postes du général Suchet, qui commençait alors sa retraite. Il rejoint à Genève le premier Consul qui venait d'y arriver et qui le garde auprès de lui, jusqu'au Saint-Ber-

nard. Le premier Consul le réexpédie alors avec ses ordres pour le général Masséna. « Dites-lui que vous m'avez vu sur le Saint-Bernard, que dans peu l'Italie sera conquise et Gênes délivrée.» Franceschi revient. Arrivé à Antibes, il trouve les Autrichiens sur le Var. Il prend encore un canot, et, pour tromper les croisières qui surveillaient la côte, il se dirige d'abord sur la Corse, puis il revient directement sur Gênes. Il est assailli par une tempête, et il y échappe miraculeusement, pour tomber au milieu de l'escadre anglaise; il y passe douze heures sans remuer, pour ne pas attirer l'attention et pour gagner la nuit. Enfin, la nuit venue, il entre dans le port de Gênes, en recevant le feu des bateaux de garde ennemis[1].

Une proclamation du général Masséna fit connaître la partie des ordres du premier Consul qui pouvait se communiquer ; il disait : « Le général Bonaparte, à qui j'ai fait connaître la conduite

1. Le chef d'escadron Franceschi adressa au général en chef, sur cette belle action, un rapport qui est un modèle de simplicité et de modestie, qualités qu'il ajoutait à toutes les autres, à la plus haute intelligence, comme à la plus brillante valeur. Franceschi a été mon meilleur ami. Il est devenu un des meilleurs officiers généraux de l'armée française, jusqu'à ce que, jeune encore et plein d'avenir, il ait trouvé, en Espagne, une triste fin, qui a été une des plus amers chagrins de ma vie.

Voir à la fin du chapitre, n° 28.

des habitants de Gênes, m'a témoigné toute la confiance qu'il a en eux. Vous êtes, m'écrit-il, dans une position difficile; mais, ce qui me rassure, c'est que vous êtes dans Gênes. Cette ville, dirigée par un excellent esprit et éclairée sur ses véritables intérêts, trouvera bientôt, dans sa délivrance, le prix des sacrifices qu'elle a faits. » La même proclamation contenait aussi un bulletin des armées; il annonçait que l'armée du Rhin avait remporté la victoire de Biberach, et que l'armée de réserve serait, du 28 au 30 floréal, à Ivrée, pour marcher sur Gênes à grandes journées.

Ces nouvelles semblaient donner de la consistance aux bruits qui circulaient tous les jours sur les mouvements des ennemis, sur le canon qu'on avait entendu dans la direction des Apennins et que l'on confondait avec un orage qui grondait au loin. On passait tour à tour par les crises les plus cruelles de l'incertitude. Pour éclaircir ses doutes, le général Masséna ordonna, le 8 prairial (28 mai), une grande reconnaissance sur Nervi, le Monte-Fascio, le Monte-Ratti et dans la vallée du Bisagno; il voulait vérifier si les ennemis avaient diminué leurs forces, et s'assurer de leur situation. On les trouva aussi nombreux et leurs défenses augmentées; nos troupes montrèrent la même ardeur qu'au commencement

du siége, mais leur extrême faiblesse rendit leurs efforts impuissants. On perdit du monde, des officiers distingués furent grièvement blessés, entre autres le général d'Arnaud, et il fallut revenir avec le découragement. La dernière illusion était dissipée[1].

Le tableau de la situation de Gênes, dans les derniers jours du siége, a déjà été tracé tant de fois et est devenu si célèbre, que je puis me borner ici à le rappeler. Les horreurs de la faim, dans une ville de cent soixante mille âmes, dépassent tout ce que l'imagination peut se représenter de plus hideux. On avait dévoré tous les animaux, jusqu'aux chiens et aux rats; on fabriquait, sous le nom de pain, une composition d'amandes, de graine de lin, de son et de cacao, qu'on a comparée à de la tourbe imbibée d'huile, et que les chiens mêmes ne pouvaient pas supporter; la ration consistait en deux onces de cet affreux mélange. Enfin, le 15 prairial (le 4 juin), il n'en restait plus une once pour chacun; il ne restait plus quoi que ce fût, qui pût être mangé, pas même la nourriture la plus immonde. Il n'en restait pas plus pour l'armée que pour les habitants qui, tous les jours, mouraient par centaines. L'armée, si on pouvait encore lui donner ce nom, ne comp-

1. Voir à la fin du chapitre, n° 29.

tait pas trois mille hommes en état de tenir un fusil ; car, leur faire faire le moindre mouvement, était absolument impossible; les sentinelles ne pouvaient faire leur faction qu'assises. Le lendemain, elles n'auraient même pas pu la faire; tous, soldats et habitants, seraient morts d'inanition.

Reddition de Gênes. Convention.

Ce fut ce jour-là seulement, que le général Masséna consentit à écouter les propositions qui lui étaient faites, depuis plusieurs jours, par les généraux ennemis, dans les termes les plus honorables. La conférence entre le général Masséna, les généraux autrichiens Ott et Saint-Julien et l'amiral Keith, commandant l'escadre anglaise, se tint au milieu du pont de Cornigliano, sur le Bisagno, et le général Masséna y apporta encore toute la fermeté de son caractère. Il commença par ne pas vouloir admettre l'emploi du mot *capitulation*, et la seule expression à laquelle il consentit, fut celle de *négociation*, pour l'évacuation de Gênes[1]. L'armée sortait librement de Gênes, avec armes et bagages, pour rentrer en France, sans engager sa parole; huit mille hommes prendraient la route de terre; le surplus, ainsi que les hôpitaux, le matériel et tout ce qui appartenait à l'armée, serait transporté par mer

1. Voir à la fin du chapitre, n° 30.

à Antibes. Cette clause de la marche, par terre, de huit mille hommes, fut sur le point de faire rompre la négociation. Le général Ott ne voulait pas y consentir, afin de retarder la réunion de cette colonne à l'armée française. Le général Masséna rompit la conférence : « A demain, messieurs, » leur dit-il. Cependant il savait bien qu'il était hors d'état d'accomplir sa menace. Cette fermeté réussit; mais le général Masséna était surtout secondé par les ordres pressants que le général Ott venait de recevoir du général Mélas, et qui lui prescrivaient de ne pas perdre un instant pour lever le siége et pour conduire son corps d'armée à Alexandrie.

Si le général Ott s'était conformé à cet ordre, il ne se fût pas même trouvé, le 4 juin, sur le pont de Cornigliano; mais quand il le reçut, sa négociation avec le général Masséna était déjà entamée; la reddition de Gênes tenait à vingt-quatre heures, et le général Ott ne croyait pas sans doute que, pour vingt-quatre heures, il fallût sacrifier un si grand succès, le but de toute une campagne, de tant d'efforts, de tant de sang répandu. Il crut, vraisemblablement, que le général Mélas, lorsqu'il lui avait expédié son ordre, ne se rendait pas compte que Gênes succombait au moment même. Enfin, pour la conquête de Gênes, dont il allait recueillir l'honneur, il crut

pouvoir disposer de quelques heures. Mais ces quelques heures, mises dans la balance où se tenait en suspens le sort des deux armées, suffirent pour la faire pencher. Le général Ott qui devait aller occuper Plaisance, pour défendre le passage du Pô, ne s'y trouva pas à temps, quelque diligence qu'il mît dans sa marche en partant de Gênes, et il se fit, comme nous le verrons plus loin, battre en détail.

Le général Ott était ainsi, le 4 juin, sur le pont de Cornigliano, aussi impatient qu'on puisse l'être de terminer la négociation, et il n'insista pas devant la résolution du général Masséna. De son côté, celui-ci ignorait entièrement cette circonstance. Il était sans aucune nouvelle, depuis celles que le chef d'escadron Franceschi lui avait apportées huit jours auparavant, et quoiqu'il sût que l'armée de réserve était en mouvement, il ne savait rien de ses opérations, si elles avaient été heureuses, ou si elles avaient rencontré des obstacles ou des retards. Enfin, et cette raison dispense de toutes les autres, il était réduit à cette extrémité, de ne pouvoir plus faire un autre calcul que celui du nombre d'heures qui restaient encore, à ses soldats et à la population entière de Gênes, pour vivre; et il était arrivé à la dernière heure. Reprocher au général Masséna de n'avoir pas attendu encore et de n'avoir pas eu un peu plus de

persistance, serait fermer les yeux à l'évidence et confondre l'humanité avec une chose inerte.

L'exécution de la convention commença aussitôt. Dans la soirée, la porte de la Lanterne fut occupée par les Autrichiens et des vivres entrèrent dans Gênes. Le lendemain matin, le premier convoi par mer partit pour Antibes avec le général en chef, et la division Gazan se rendit à Voltri; elle se réunit deux jours après, à Savone, aux troupes du général Suchet. L'évacuation par mer se continua les jours suivants. Enfin les malades furent évacués, à mesure qu'ils pouvaient supporter le trajet, et ils reçurent les meilleurs soins. Cependant la plupart ne parvinrent pas à se rétablir; les horribles privations qu'on avait endurées pendant le siége avaient détruit les constitutions les plus robustes.

Le général Ott mit son corps d'armée en mouvement dans la nuit même qui suivit la signature de la convention. Mais, comme il n'osait pas laisser Gênes sans une garnison, il en donna la garde à la division du général comte de Hohenzollern. Quelques jours après, il eut une rencontre avec l'avant-garde de l'armée de réserve, et il eut beaucoup à regretter de s'être privé d'une partie de ses forces. Ainsi, après une défense de soixante-dix jours, il n'y eut pas jusqu'à la reddition même de Gênes qui ne fût un service rendu, par nos hé-

roïques soldats et par leur glorieux chef, aux opérations décisives de l'armée de réserve.

Il est temps de reprendre la suite de ces opérations. L'armée de réserve prend désormais le nom d'armée d'Italie, et le corps du lieutenant général Suchet en fait partie comme corps détaché.

NOTES ET PIÈCES

DU CHAPITRE XXI.

N° 28.

Rapport du chef d'escadron Franceschi au général en chef Masséna.

Le 6 floréal an VIII, je partis d'après vos ordres, citoyen général, pour me rendre près du premier Consul, et lui faire connaître la situation de l'armée et celle de la ville de Gênes bloquée; je m'embarquai dans un canot avec six rameurs; mais bientôt, rencontré par des chaloupes canonnières anglaises, je fus obligé de rentrer au port. Le 7, nouvelle tentative, nouveaux obstacles. Le 8, le temps pressait, la nuit était noire, les vents calmes, la mer tranquille; tout présageait la possibilité de traverser l'armée anglaise. Je sortis pour la troisième fois. A hauteur de Voltri, nous fîmes la fâcheuse rencontre d'une fré-

gate ennemie, sous laquelle l'obscurité nous jeta; elle fit feu, nous nous éloignâmes; mais le bruit de son canon donna l'éveil aux autres navires, qui aussitôt se mirent à notre poursuite. Gagnant de vitesse à la rame, nous faisions un chemin rapide; déjà nous étions à la hauteur de Finale, et nos avant-postes étaient à la Pietra. Il restait peu à faire; le courage des matelots, le calme de la mer, l'absence des vents, tout nous donnait l'espoir d'arriver; et si un vent frais qui survint avec le jour n'eût enflé les voiles d'un corsaire qui nous suivait de près, quoique poursuivis et mitraillés successivement par plusieurs bâtiments, nous serions arrivés à bon port. Mais ce contre-temps nous fit bientôt atteindre; le corsaire nous touchait, et faisait sur nous un feu terrible, qui ne nous laissait que deux partis à prendre : ou celui de nous rendre, ou celui de nous jeter à la mer.

Calculant l'importance de ma mission, et mesurant de l'œil la distance du rivage, je pris le dernier parti; et, après un court trajet, je touchai à terre, à l'endroit qui séparait les avant-postes français de ceux des Autrichiens. A la faveur des jardins, j'arrivai parmi les nôtres. Je vis le général Suchet, lui fis connaître vos intentions, montai à cheval, et me rendis à Paris.

Le 15, je parle au premier Consul : il se rend à l'armée de réserve, et je l'y suis. Au mont Saint-Bernard, le général Bonaparte a des instructions pressantes à vous faire parvenir; il m'en charge, et

je me mets en route. Arrivé à Antibes, je trouve les Autrichiens au Var, et en possession de Nice. Les Anglais couvrent la mer, et personne ne veut, même pour la somme la plus considérable, tenter de me transporter à Gênes. Je me choisis un canot et six rameurs; ils reçoivent cent cinquante louis, des vivres pour quinze jours, et sont consignés à bord, sans savoir ce qu'ils auront à faire. Le lendemain, je m'embarque, accompagné de deux grenadiers armés, afin de maîtriser l'équipage, et nous sortons du port. A deux lieues en mer, je demande à être conduit en Corse; les rameurs s'y refusent, disant le canot incapable, par sa petitesse, de tenir la pleine mer. J'emploie la force, et, après un pénible travail de deux jours et deux nuits, nous touchons à Capraia. Là, je change de direction, pour aller droit à Gênes. Les marins, qui d'abord avaient craint de se noyer, tremblent ensuite d'être pris par les Anglais. Nous les battons; ils obéissent, et le voyage se continue, non sans voir des bâtiments ennemis, mais sans être vus par eux. Notre canot, sans voiles ni mât, est un point imperceptible.

Le 6 prairial, au soir, le mer devint grosse, et il s'éleva un vent terrible. Toute la nuit, exposés à périr, nous travaillâmes à vider la barque que les vagues remplissaient à chaque instant, et le jour arriva que nous fûmes étonnés de le revoir encore. Le hasard, qui nous sauva pendant la nuit du naufrage, nous préserva, le jour suivant, des mains des Anglais; car, étant tombés au milieu d'une de leurs

divisions, dont faisait partie le vaisseau amiral, et quoique obligés d'y rester pendant douze heures, sans pouvoir fuir, nous échappâmes à la faveur de la nuit. Bientôt après, nous aperçûmes les lumières de la ville de Gênes. Nous distinguons celles des vaisseaux ennemis qui en forment le blocus. J'observe la lacune la plus grande entre eux, et l'on rame vers cet endroit. Les matelots se pressent, la barque avance; les Anglais font feu, mais nous sommes dans le port.

FRANCESCHI.

N° 29.

Saint-Orcese, ce 30 mai 1800.

Lieutenant général,

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre par l'officier qui vous a accompagné à Alexandrie; il est consolant pour moi d'avoir pu en quelque manière alléger votre situation. Vos lettres ont été remises et accompagnées par une des miennes.

J'ai eu, le 28, sur toute ma ligne, une seconde journée du 13; elle s'est terminée comme la première. D'Arnaud et un autre furent blessés, un aide de camp général et plusieurs chefs. Il n'était pas difficile de remarquer que *Soult* n'y était pas.

Je fais des vœux pour votre prompt rétablisse-

ment, et j'ai l'honneur d'être avec une véritable considération

Votre, etc.,

Lieutenant général COMTE DE HOHENZOLLERN.

N° 30.

CONVENTION POUR L'ÉVACUATION DE GÊNES.

ART. 1er. L'aile droite de l'armée française, chargée de la défense de Gênes, le général en chef et son état-major, sortiront, avec armes et bagages, pour aller rejoindre le centre de ladite armée.

Réponse. L'aile droite de l'armée française, chargée de la défense de Gênes, sortira au nombre de huit mille cent dix hommes, et prendra la route de terre pour aller, par Nice, en France. Le reste sera transporté, par mer, à Antibes : l'amiral Keith s'engage à fournir à cette troupe la subsistance en biscuit, sur le pied de la troupe anglaise. Par contre, tous les prisonniers autrichiens, faits dans la rivière de Gênes par l'armée du général Masséna dans la présente année, seront rendus en masse. Se trouvent exceptés ceux déjà échangés au terme d'à présent. Au surplus, l'art. 1er sera exécuté en entier.

ART. 2. Tout ce qui appartient à ladite aile droite, comme artillerie et munitions en tous genres, sera transporté, par la flotte anglaise, à Antibes ou au golfe de Juan.

ART. 3. Les convalescents, et ceux qui ne sont pas en état de marcher, seront transportés par la flotte anglaise, jusqu'à Antibes, et nourris ainsi qu'il est dit dans l'art. 1er.

ART. 4. Les soldats français, restés dans les hôpitaux de Gênes, y seront traités comme les Autrichiens; à mesure qu'ils seront en état de sortir, ils seront transportés ainsi qu'il est dit dans l'art. 3.

ART. 5. La ville de Gênes ainsi que son port seront déclarés neutres; la ligne qui déterminera sa neutralité sera fixée par les parties contractantes.

ART. 6. L'indépendance du peuple ligurien sera respectée; aucune puissance, actuellement en guerre avec la république ligurienne, ne pourra opérer aucun changement dans son gouvernement.

Réponse. Les art. 5 et 6, roulant sur des objets purement politiques, il n'est pas au pouvoir des généraux des troupes alliées d'y donner un assentiment quelconque. Cependant, les soussignés sont autorisés à déclarer que, S. M. l'Empereur s'étant déterminée à accorder aux habitants de Gênes son auguste protection, la ville de Gênes peut être assurée que tous les établissements provisoires, que les circonstances exigeront, n'auront d'autre but que la facilité et la tranquillité publique.

ART. 7. Personne ne sera molesté pour ses opinions, ni pour avoir pris part au gouvernement précédant l'époque actuelle. Les perturbateurs du

repos public, après l'entrée des Autrichiens dans Gênes, seront punis conformément aux lois.

ART. 8. Il sera libre aux Français, aux Génois et aux Italiens, domiciliés ou réfugiés à Gênes, de se retirer avec ce qui leur appartient, soit argent, marchandises, meubles, ou tels autres effets, soit par la voie de mer ou par celle de terre, partout où ils le jugeront convenable; il leur sera délivré, à cet effet, des passe-ports, lesquels seront valables pour six mois.

ART. 9. Les habitants de la ville de Gênes seront libres de communiquer avec les deux rivières, et de continuer de commercer librement.

ART. 10. Aucun paysan armé ne pourra entrer, ni individuellement, ni en corps, à Gênes.

ART. 11. La population de Gênes sera approvisionnée dans le plus court délai.

ART. 12. Les mouvements de l'évacuation de la troupe française, qui doivent avoir lieu conformément à l'art. 1er, seront réglés dans la journée entre les chefs d'état-major des armées respectives.

ART. 13. Le général autrichien, commandant à Gênes, accordera toutes les gardes et escortes nécessaires pour la sûreté des embarcations des effets appartenant à l'armée française.

ART. 14. Il sera laissé un commissaire français pour le soin des blessés et malades, et pour surveil-

ler leur évacuation ; il sera nommé un autre commissaire des guerres pour assurer, recevoir et distribuer les subsistances de la troupe française, soit à Gênes, soit en marche.

Art. 15. Le général Masséna enverra en Piémont, ou partout ailleurs, un officier au général Bonaparte pour le prévenir de l'évacuation de Gênes ; il lui sera fourni passe-port et sauvegarde.

Art. 16. Les officiers de tout grade de l'armée du général en chef Masséna, faits prisonniers de guerre depuis le commencement de la présente guerre, rentreront en France, sur parole, et ne pourront servir qu'après leur échange.

ARTICLES ADDITIONNELS.

La porte de la Lanterne, où se trouve le pont-levis, et l'entrée du port, seront remis à un détachement de la troupe autrichienne et à deux vaisseaux anglais, aujourd'hui 4 mai, à 2 heures après-midi.

Immédiatement après la signature, il sera donné des otages de part et d'autre. L'artillerie, les munitions, plans et autres effets militaires, appartenant à la ville de Gênes et son territoire, seront remis fidèlement par les commissaires français aux commissaires des armées alliées.

Baron d'Ott ; Keith, vice-amiral ;
Masséna, général en chef.

CHAPITRE XXII

SOMMAIRE DU CHAPITRE XXII.

Lenteur des dispositions du général Mélas. — L'armée de réserve passe le Tésin. — Prise de Pavie. — Entrée du premier Consul à Milan. — Passage du Pô. — Combat de Plaisance.—Bataille de Montébello.—Bataille de Marengo. Convention d'Alexandrie. — Fin de la campagne en Italie.

CHAPITRE XXII.

Lenteur des dispositions du général Mélas.

Au point où en était la guerre en Italie lorsque les Autrichiens entrèrent à Gênes, cette conquête devenait embarrassante pour eux. Déjà le premier Consul avait calculé les services que la défense de Gênes rendait à l'ensemble du plan de campagne, et la faute que commettaient les ennemis en s'opiniâtrant à ce siége. Il lui restait à examiner ce qui valait mieux : de laisser prolonger cette résistance jusqu'à l'entier épuisement de ses forces, ou d'aller à son secours pour la dégager. Dans le premier cas, il assurait la réussite de ses projets ; dans le second, tant que son armée n'était pas réunie, il s'exposait à manquer son but. La défense de Gênes lui était également utile, soit qu'elle fût le motif de ses opérations, soit qu'elle produisît une diversion favorable à ses mouvements, et comme il cherchait d'abord ce qui lui était utile, Gênes n'était plus, à ses yeux, qu'un

objet secondaire. Il s'en servait pour retenir les ennemis, et leur faire consumer leur temps devant des troupes exténuées, et qui n'étaient plus propres à un autre usage. De son côté, il employait ce temps à s'établir en Lombardie, à s'emparer des magasins, des dépôts, des convois, de tous les établissements de l'armée ennemie, à rattacher à sa cause les populations de l'Italie et à les mettre en mouvement.

Le général Mélas devait se régler sur ce même calcul, ou il s'exposait à se perdre. Il ne pouvait surtout pas différer de prendre un parti, sans augmenter les dangers qui l'environnaient déjà de toutes parts. Mais, après avoir commis la faute de mépriser son ennemi, et de repousser les avis, touchant les progrès que le premier Consul faisait dans la haute Italie, il voulut encore transiger avec les circonstances, et il espéra les maîtriser par des demi-mesures, en se réservant de revenir ensuite à ses premiers projets. Tel était son espoir, à son retour du Var, quand il se décida à rappeler le général Elsnitz et à le rapprocher d'Alexandrie, mais en lui prescrivant de ne faire ce mouvement qu'avec lenteur; quand il maintint le général Ott devant Gênes, en lui ordonnant seulement d'envoyer un détachement à Pavie, pour garder le grand parc d'artillerie qui s'y trouvait établi, et quand il se rendit lui-même

à Turin avec sa réserve pour soutenir les généraux Keim et Hadick. Il était persuadé que le premier Consul marcherait au secours de Gênes, directement par les plaines du Piémont, et il échelonnait ses troupes sur cette ligne.

La direction donnée à ces dispositions n'était pas bonne, mais au moins, dans le système où elles étaient conçues, auraient-elles dû être complétées, soit par l'abandon du blocus de Gênes, soit par la reddition immédiate de la place. De ces deux moyens, le premier était urgent et le plus convenable; le second ne dépendait pas du général Mélas seul, et cependant il s'y attacha. Il lui en coûtait trop de renoncer déjà à un triomphe acquis par tant de sacrifices, et qui ne devait cependant être que passager; il attendait, d'heure en heure, à Turin, que la superbe Gênes eût capitulé. Cette nouvelle devait mettre le comble à ses espérancces; il la reçut enfin, et il fut bientôt désabusé, car il apprit, au même instant, l'entrée du premier Consul à Milan, la perte du grand parc qui avait été laissé à Pavie, les préparatifs des Français pour passer le Pô, et que sa ligne d'opérations, sur la rive gauche du fleuve, lui était entièrement enlevée. Il avait déjà appris que le fort de Bard s'était rendu, que les troupes françaises, qui en avaient fait le siége, descendaient sur Ivrée, et qu'elles allaient infailliblement me-

nacer Turin, de concert avec la division du général Thureau, qui était en avant de Suze. Il ne restait plus au général Mélas qu'un parti à prendre. Il le prit alors avec vigueur, et c'est le plus beau de ses mouvements. S'il s'y fût décidé plus tôt, il aurait pu embarrasser le premier Consul, ou du moins se mettre lui-même à l'abri d'une défaite.

Ne pouvant se maintenir sur la gauche du Pô, où toutes ses communications étaient perdues, et devant, à tout prix, défendre sa seconde ligne d'opérations, qui suivait la rive droite, par Alexandrie, Plaisance et Parme, sur Mantoue, le général Mélas ordonna l'évacuation immédiate de Turin, ainsi que celle des autres places du Piémont, dont les garnisons l'affaiblissaient inutilement, et il indiqua la place d'Alexandrie comme point de ralliement de son armée. Il dirigea le corps du général Ott, de Gênes sur Plaisance, pour faire l'avant-garde de l'armée et défendre le passage du Pô. Lui-même, avec les troupes des généraux Keim et Hadick et avec sa réserve, il se mit en marche, pour aller à la rencontre de la colonne du général Elsnitz, qui se portait sur Asti, en descendant la vallée du Tanaro. Ces dispositions avaient pour but d'empêcher le passage du Pô, et, à l'appui de ce fleuve, d'élever l'armée autrichienne vers Mantoue, où elle aurait pris la ligne du Mincio, et recommencé la campagne. Mais un

pareil mouvement demandait beaucoup de temps et plusieurs batailles, car il n'était pas vraisemblable que le premier Consul le laissât se terminer, sans y mettre obstacle. Le général Mélas était bien résolu à livrer les batailles, et il espérait qu'elles lui donneraient le temps, peut-être même qu'elles lui donneraient encore mieux; combinaison fort sage, quoique tardive, mais qui fut renversée par son infatigable adversaire.

Le premier Consul se dirige sur la Lombardie

Plus décidé dans ses projets, le premier Consul s'inquiétait peu de ce que faisait le général Mélas à Turin. La division du général Thureau, établie au camp de Bossolino, en avant de Suze, suffisait pour contenir les tentatives qui pourraient être faites de ce côté. La division du général Chabran, en se portant sur le Pô, couvrait les derrières de l'armée de réserve. Rien n'empêchait dès lors le premier Consul d'engager ses têtes de colonnes vers le Milanais, de leur faire franchir rapidement les passages qui pouvaient leur être disputés, de surprendre les places, et de prévenir les détachements que les généraux ennemis pouvaient rassembler dans l'intérieur.

Pavie et Milan étaient les deux points que le premier Consul désirait, avant tout, occuper; le premier, pour les magasins considérables qui s'y trouvaient réunis et surtout pour sa situation avantageuse. Les ennemis auraient pu faire de

Pavie leur appui et leur place de dépôt, s'ils en avaient relevé les fortifications, et s'ils avaient embrassé, dans un système de camp retranché, les îles du Tésin, jusqu'au confluent de cette rivière avec le Pô. Comme position militaire, telle est l'importance de Pavie, qu'elle est, au centre de la haute Italie, le nœud des principales communications par terre et par eau, celui où viennent aboutir les versants des grandes Alpes et des Apennins. Cette position sert de base à la défense du Tésin, couvre la Lombardie, et par l'occupation de Plaisance, qu'il faut comprendre dans le même système de concentration, elle donne la facilité de diriger des opérations sur les deux rives du Pô. L'histoire fournit de nombreux exemples de l'intérêt que, dans toutes les guerres d'Italie, on a attaché à la possession de Pavie, tout en en faisant des applications différentes; mais jamais cet intérêt n'a été aussi complétement méconnu que dans la circonstance présente, de la part des généraux autrichiens.

D'autres motifs attiraient le premier Consul à Milan. Trois ans auparavant, il avait établi, dans cette capitale de la Lombardie, le siége d'un nouveau gouvernement. De nombreux partisans s'y étaient attachés. Comprimés pendant son absence, ils le conjuraient alors de venir les délivrer, de relever son ouvrage et de profiter

de l'enthousiasme que sa présence excitait, pour se mettre à la tête de toute une population qui lui offrait ses bras et ses ressources. Ces propositions entraient trop bien dans les vues du premier Consul pour qu'il les rejetât; elles secondaient aussi ses projets militaires, en faisant tomber entre ses mains tous les approvisionnements de l'armée ennemie, approvisionnements dont il avait lui-même un urgent besoin.

Prise de Pavie par le général Lannes.

Les plus précieux étaient au dépôt de Pavie, qui contenait une grande quantité d'armes et de munitions, deux cents bouches à feu, dont trente pièces de campagne montées, et plusieurs équipages de pont. Cela était d'une valeur inappréciable pour l'armée, qui n'avait pu amener avec elle assez d'approvisionnements ni assez de rechanges pour fournir aux consommations et remplacer les pertes. Le général Lannes, chargé de s'en emparer, s'y porta avec la plus grande célérité. Partant de Chivasso, il longea la rive gauche du Pô jusqu'à hauteur de Casal, rejeta de l'autre côté du fleuve des partis ennemis qui l'avaient passé, et d'un trait, il gagna Pavie par Mortara et Grupello. Le détachement autrichien que le général Ott devait y envoyer n'était pas encore arrivé. Le général Lannes n'éprouva aucune résistance, et tout resta en son pouvoir.

Passage du Tésin.

Pendant que ce coup de main réussissait, le

général Murat, à la tête d'une autre avant-garde, composée principalement de cavalerie, et suivie de deux divisions d'infanterie, allait, par Novare et Galeate, passer le Tésin à Turbigo, où les Autrichiens avaient un pont volant défendu par une forte batterie. Son feu n'empêcha cependant pas les grenadiers français d'avancer une pièce de canon dans une île dont ils s'étaient emparés en arrivant, et de prendre en flanc la ligne ennemie. Le général autrichien Laudon venait d'y amener en toute hâte trois mille hommes; ce secours rendit le combat un peu plus long et plus meurtrier, mais le passage n'en fut pas moins forcé par la division du général Monnier. Le général Laudon abandonna à Turbigo douze cents prisonniers, se retira précipitamment sur l'Adda et laissa le général Murat s'avancer vers Milan, où le premier Consul fit son entrée, le 2 juin.

Entrée du premier consul à Milan.

A gauche, la colonne du général Lecchi suivait le pied des Alpes, et après avoir traversé le val de la Sésia, elle s'était portée sur le lac Majeur, pour aider la division du général Bethancourt, qui venait de Domo-Dossola, à déboucher, et pour communiquer avec le corps du général Moncey, alors en marche de Bellinzona sur Varèze. Le général Lecchi remplit ces deux objets de sa mission; il obligea un détachement autrichien à se tenir enfermé dans le fort d'Arona, pendant

qu'il passait lui-même le Tésin à Sesto-Calende; de là, il descendit à Legnano, et il se dirigea, par Monza, sur Cassano. En même temps, les divisions des généraux Duhesme et Loison entraient à Lodi et y trouvaient encore des magasins considérables.

Des surprises et des démarches rapides complétèrent l'occupation du Milanais; les ennemis n'étaient pas assez forts, sur la rive gauche du Pô, pour arrêter l'élan de nos mouvements. Les généraux Laudon et Wukassowich avaient réuni quelques milliers d'hommes, pris dans les dépôts ou dans les places, aux faibles détachements qui gardaient les débouchés des Alpes; mais ils étaient loin de pouvoir tenir tête aux brusques attaques qui les menaçaient, sur toutes les directions. Cependant il fallait les éloigner encore, pour qu'ils ne revinssent pas menacer le nouveau gouvernement cisalpin, qu'on rétablissait à Milan, pour achever de les séparer de leur armée, et surtout pour les mettre hors de portée de troubler le passage du Pô, dont les préparatifs se faisaient à Pavie, sous la direction du général Berthier.

Ainsi le général Loison fut lancé jusqu'à Brescia, où il surprit le général Laudon; puis il revint à Crémone, où le général Duhesme l'avait précédé. Celui-ci s'était dirigé par Creme et Castel-Leone, où il défit un corps de troupes légères ennemies; il laissa quelques compagnies devant

la place de Pizzighitone, qui renfermait une garnison de mille Autrichiens; il prit ensuite les magasins de Crémone, poussa des reconnaissances sur le bas Oglio, et, à la faveur de quelques barques qu'il trouva sur le Pô, il fit passer des détachements à la rive droite. Les postes autrichiens qui s'y trouvaient rentrèrent à Guastalla. La cavalerie du général Murat venait de parcourir le pays au delà de l'Adda, et elle se portait devant Plaisance. Le général Vignolles tenait bloqué le château de Milan, gardé par deux mille hommes. Une brigade de la division Lecchi restait sur l'Oglio, pour observer ce qui pourrait venir de Mantoue. Enfin tout se disposait pour le passage du Pô. On était au 6 juin, et on ignorait encore que Gênes eût capitulé; l'espoir de dégager cette place, par la seule démonstration du passage, faisait hâter le mouvement. Le premier Consul espérait aussi prévenir la réunion des corps dispersés de l'armée autrichienne, pour les battre en détail et couper enfin l'unique communication que le général Mélas conservait avec Mantoue, avant que la défense de cette ligne fût complétée.

Passage du Pô.

Mais il n'y avait pas un instant à perdre; il fallait de l'audace et de la célérité; les têtes de colonnes autrichiennes allaient arriver sur la rive droite du Pô. Le général Ott, parti précipitamment de Gênes, touchait presque à Casteggio avec

le gros de ses troupes; son avant-garde arrivait à Stradella; les renforts dirigés sur Plaisance allaient mettre cette ville, sa citadelle, et une tête de pont bien fortifiée qui la couvrait sur la rive gauche, en état d'opposer une longue résistance. Il ne fallait qu'un moment de plus, et, avec l'appui de Plaisance, les Autrichiens assuraient leur ligne d'opération; mais ce moment leur manqua. Le 6 juin, le général Duhesme surprit, à Crémone, le passage du Pô, et le général Lannes fit opérer, de vive force, le passage de l'avant-garde, suivie des autres divisions de l'armée, à Belgiojoso, à deux lieues au-dessous de Pavie. Le 7, le général Murat passa, à Noceto, au-dessous de Plaisance. Ces trois mouvements se protégeaient mutuellement.

Le général Murat avait essayé, la veille, d'enlever, de vive force, la tête de pont de Plaisance; mais il n'avait que peu d'infanterie, et l'ouvrage était protégé par une forte batterie autrichienne, établie sur la rive droite du fleuve. Cette attaque avait échoué, et elle devait être renouvelée, lorsque, pendant la nuit, les Autrichiens évacuèrent la tête de pont et replièrent le pont. Le général Murat profita alors du passage que le général Duhesme avait ouvert devant Crémone, pour faire passer la brigade Musnier en barques, vis-à-vis Noceto. Le général Musnier eut à soutenir suc-

Combat de Plaisance

cessivement, dans les faubourgs de Plaisance, deux affaires : la première contre l'avant-garde d'une division autrichienne qui arrivait de Gênes par Bobbio, et immédiatement après, contre une autre colonne qui arrivait de Parme. Il les défit toutes deux, après des engagements très-vifs et à l'aide des renforts qui lui arrivaient successivement de la rive gauche. Enfin il demeura maître de Plaisance; quelques compagnies autrichiennes purent seulement, au milieu du désordre, se jeter dans le château.

A Belgiojoso, le général Lannes avait d'abord fait passer le général Watrin avec trois bataillons, qui abordèrent au village de San-Cipriano et qui furent immédiatement attaqués par deux régiments et par de l'artillerie. Ils se défendirent énergiquement, derrière les digues et les marais, jusqu'à ce qu'on pût leur faire passer des renforts. Le général Watrin attaqua alors les Autrichiens et les culbuta en désordre sur Stradella; cependant il resta dans sa position, pour couvrir le passage des autres divisions, qui s'effectua sans difficulté pendant la nuit. Le lendemain 7 juin, la division Watrin fut poussée jusqu'à Broni, au delà de Stradella, et la communication s'établit avec le général Murat. Le même jour, le premier Consul arriva aussi à Broni. Ce ne fut que dans cette ville, qu'il apprit par des prisonniers la reddition

de Gênes. La convention du 4 juin avait réservé au général Masséna la faculté d'envoyer un officier au premier Consul pour l'en instruire; mais cet officier éprouva tant de lenteurs en traversant l'armée autrichienne qu'il arriva tardivement. Le premier Consul apprit aussi, à Broni, par des dépêches interceptées, les dispositions du général Mélas.

Cette coïncidence de nouvelles dissipait les derniers doutes et indiquait les dispositions à prendre, pour profiter de l'occasion et pour attaquer séparément les colonnes ennemies, avant qu'elles eussent complété leur réunion. Le général Ott se présentait le premier, avec le corps qu'il ramenait de Gênes; tout annonçait, qu'après avoir commis la faute de perdre son temps devant Gênes et de manquer ainsi le moment d'être à Plaisance, pour défendre le passage du Pô, il commettrait encore celle d'accepter le combat. C'est ce qu'il fit, comptant sans doute sur la bonté de la position où il s'établit, en occupant à la fois Casteggio et Montebello. Cette position était très-forte. A cet endroit, les dernières collines qui tiennent aux Apennins forment une espèce de promontoire, à pentes escarpées et entrecoupées de ravins, qui s'avance dans la plaine; la petite ville de Casteggio, traversée par la grande route de Plaisance, est au pied. Le général Ott avait établi son in-

fanterie avec une nombreuse artillerie sur les hauteurs, et il disposait d'une belle cavalerie, qu'il laissa à sa gauche, un peu refusée, dans la plaine.

Bataille de Casteggio ou de Montebello.

Le premier Consul avait attendu, pendant la journée du 8, que le passage du Pô fût terminé. Le 9, il lança le général Lannes. La division Watrin fut la première à s'engager; quatre bataillons enlevèrent, au pas de charge, les hauteurs occupées par la droite des Autrichiens; mais une réserve autrichienne, avec de l'artillerie, reprit la position et mit quelque désordre dans la gauche des Français. Le général Lannes envoya à son secours trois bataillons de la division Chambarhac. Le général Rivaud, qui les commandait, rallie les bataillons en désordre, force un premier coteau, puis un second, et, cinq fois de suite, culbute les ennemis d'une position à l'autre jusqu'à celle de Montebello, où il s'arrête pour attendre que la droite soit à sa hauteur. Ce succès aurait dû décider l'abandon de Casteggio; néanmoins le général Ott s'y défendait vivement, dans l'espoir que cette résistance permettrait à son aile droite de se relever. Trois fois de suite, le village fut pris et repris; des deux côtés, l'artillerie vomissait la mitraille à trente pas, et la cavalerie autrichienne exécutait des charges souvent heureuses. Enfin Casteggio resta au pouvoir du géné-

ral Lannes, que le premier Consul venait de faire appuyer par le corps du général Victor.

La bataille n'était pas encore décidée. Le général Ott avait rallié ses troupes à Montebello, derrière un ravin et un pont défendu par une nombreuse artillerie. Les Français y furent repoussés trois fois; enfin l'idée leur vint de tourner le pont; s'ils avaient pris ce parti plus tôt, ils auraient évité des pertes. Le général Gency força la gauche des Autrichiens dans la plaine, au moment où le général Rivaud venait de gagner les hauteurs qui dominent la position. Le général Ott, dont la ligne était débordée, ne put, dès lors, plus différer sa retraite, il abandonna sur le champ de bataille plus de huit mille hommes, dont quatre mille prisonniers, plusieurs drapeaux et six pièces de canon. Il se retira sur Tortone, laissa deux mille hommes dans la citadelle, passa la Scrivia, et fut camper à San-Giuliano. L'armée française le suivit sur la Scrivia.

Avant d'aller plus loin, il est bon de jeter un coup d'œil sur la situation respective des deux armées, après la bataille de Montebello, afin de saisir les motifs qui déterminèrent les deux généraux en chef à marcher à la rencontre l'un de l'autre et à courir les chances d'un engagement général.

Nous avons déjà remarqué que le général Ott commit une faute très-grave, en recevant le com-

bat à Casteggio et Montebello, et qu'il secondait ainsi les desseins de son adversaire. Le revers auquel il s'exposait devait non-seulement affaiblir l'armée autrichienne, en lui faisant éprouver des pertes, mais ébranler son moral dans la situation où elle se trouvait. La conséquence était inévitable, et le général Ott devait la prévoir. Lorsque la communication avec Plaisance lui fut enlevée, et que son avant-garde fut de retour de l'attaque de San-Cipriano, il ne devait pas hésiter un seul moment à renoncer au projet d'une défense isolée. Il devait marcher immédiatement à la rencontre de l'armée qui se rassemblait sous Alexandrie, et mettre ainsi le général Mélas à même de prendre plus tôt un parti décisif.

Situation des armées.

Plus de dix mille hommes, que le général Ott laissa sur les champs de bataille de Casteggio et de Montebello, réduisaient sensiblement les forces de l'armée autrichienne; néanmoins ces forces restaient encore supérieures à celles des Français, car elles comptaient encore plus de quarante mille combattants, tous vieux soldats, une excellente cavalerie, double de la cavalerie française, et aussi beaucoup plus d'artillerie. Le premier Consul, en arrivant sur la Scrivia, le 12 juin, n'avait que trente mille hommes, parmi lesquels beaucoup de conscrits et de jeunes cavaliers. L'armée française était ainsi dans une situation mar-

quée d'infériorité, et les dispositions prises par son chef pouvaient seules racheter cette infériorité.

Quel parti avait à prendre le général Mélas, pour prévenir ces dispositions? Il était séparé de la partie de son armée qui était dans la haute Italie; il avait perdu toutes ses communications, la plupart de ses magasins et de ses dépôts, ainsi que tout le matériel d'artillerie qui avait été abandonné à Pavie. Il était menacé, du côté de la Scrivia, par trente mille hommes que le premier Consul conduisait en personne; du côté des Apennins, par le corps du général Suchet, qui, après avoir poursuivi le général Elsnitz jusqu'à Ceva, se portait sur Acqui; du côté de Turin, par la division du général Thureau. Devait-il, dans cette situation, donner ou recevoir la bataille, rester en Piémont, ou faire des efforts pour gagner la Lombardie, attaquer ou attendre? La question était des plus graves, elle ne décidait de rien moins que du salut de l'armée, du destin de l'Italie, et peut-être de l'issue de la guerre. Plusieurs écrivains militaires ont examiné, à leur tour, cette question, et ils ont discuté les différents partis entre lesquels le général Mélas pouvait choisir. Voici comment le judicieux auteur du *Précis des événements militaires* les résume : « Dans cette extrémité, il était évident que le général autri-

chien avait à se résoudre entre ces trois partis différents :

« 1° Se concentrer dans le Piémont, où (comme l'a dit M. de Bulow, dans son intéressante discussion sur cette campagne) les Impériaux possédaient tous les éléments d'une force indépendante, et tenir fortement le camp retranché qu'avait occupé le général Moreau, entre Alexandrie et Valence ; laisser l'armée française, dont la force numérique, le matériel et les approvisionnements étaient encore insuffisants pour tenir la campagne, se développer et s'affaiblir ; enfin, temporiser, jusqu'à ce que la formation d'une nouvelle armée autrichienne, sous Mantoue, eût placé les Français dans une situation aussi critique que celle où se trouvaient les Impériaux.

« 2° Passer franchement avec toutes ses forces à la rive gauche du Pô, marcher sur les communications déjà trop étendues et trop excentriques de l'armée française, culbuter ses corps détachés à l'est de Milan, rallier les siens et reprendre l'offensive.

« 3° Enfin (et ce fut le parti que prit le général Mélas) se serrer en une seule masse, descendre la rive droite du fleuve, et se faire jour, à tout

prix, pour rétablir ses communications sur Mantoue. »

De ces trois partis, le premier était le plus timide et le moins assuré; il pouvait retarder de quelques jours la perte de l'armée autrichienne, mais il ne l'eût pas empêchée; car, avant qu'une seconde armée fût venue délivrer la première, le manque de vivres et les attaques des Français qui, de jour en jour, augmentaient en forces, auraient réduit celle-ci à l'état le plus fâcheux, et l'eussent peut-être forcée à se rendre prisonnière après des combats désespérés.

Le second était le plus sage, et en même temps celui dont l'exécution eût rencontré le moins de difficultés, à la condition d'y mettre autant de célérité que de hardiesse. Couvert par la tête de pont de la Bormida et par la place d'Alexandrie, le général Mélas pouvait passer le Pô à Valence, gagner une ou deux marches, et atteindre Milan, avant que le premier Consul eût pu ramener, sur la rive gauche, le gros de son armée. Ce mouvement lui aurait peut-être fourni l'occasion de reprendre Pavie, de détruire le pont des Français à Belgiojoso, et de mettre en danger l'un ou l'autre de leurs corps, tels que les douze mille hommes du général Moncey, qui étaient restés en observation dans la haute Lombardie, ou la division du

général Chabran, qui revenait du siége du fort de Bard, ou le détachement du général Vignolles, qui bloquait le château de Milan, ou enfin la division du général Loison, qui occupait Crémone, en fournissant à l'investissement de la forteresse de Pizzighitone et de la citadelle de Plaisance. Le général Mélas ne devait pas craindre que ces corps lui opposassent une résistance capable de l'arrêter; par eux-mêmes ils étaient trop faibles, et, dispersés comme ils l'étaient, ils n'avaient que le temps d'échapper au danger, chacun pour son compte. Ainsi le premier Consul eût été pris dans son propre piége, c'est-à-dire qu'il eût perdu sa ligne d'opérations, par le même moyen qu'il venait d'employer pour couper celle des ennemis; car il faut remarquer qu'alors les deux armées se trouvaient réciproquement sur un front inverse de leur première direction[1].

1. Ceci m'amène à relever une assertion qui a été plusieurs fois produite, entre autres par le général Rogniat, dans ses *Considérations sur l'art de la guerre*, qui sont d'ailleurs si remarquables. « Napoléon, dit-il, tout en coupant la ligne d'opérations de son adversaire, conservait cependant la sienne, et la possibilité de faire sa retraite, en cas de malheur, par la vallée d'Aoste, sur les Alpes, et de là sur Genève. » Pour admettre ce raisonnement, il faudrait supposer que le général Mélas était forcé de prendre sa direction par la rive droite du Pô; dans ce cas, si les Français avaient éprouvé des revers, leur retraite, sur la vallée d'Aoste, était assu-

Le troisième parti, que le général Mélas embrassa, était le plus audacieux, et l'on doit lui tenir compte de cet acte de courage. Il aurait infailliblement réussi, si toute l'armée autrichienne s'était trouvée à Casteggio et à Montebello, lorsque le général Ott y reçut le combat. Cinq jours après, il était trop tard pour entreprendre de forcer les Français; leur nombre avait dû s'augmenter, et le général Mélas se trouvait affaibli de dix mille hommes; les chances lui étaient donc plus défavorables qu'auparavant. Mais le second parti lui offrait encore les mêmes chances, et d'autant mieux assurées, que le premier Consul perdait son avance en se

rée. Mais il en serait arrivé autrement, si le général Mélas avait manœuvré par la rive gauche, où il coupait, par sa première marche, la ligne d'opérations des Français, et s'il y obtenait des avantages. On dira peut-être que le premier Consul serait encore parvenu à retrouver une autre ligne d'opérations, par exemple, sur celle du général Suchet. Mais cet expédient, réservé pour les cas extrêmes, n'était certainement pas de ceux qu'on pouvait lui conseiller, et il ne l'a vraisemblablement pas fait entrer dans ses combinaisons. Il est inutile d'en faire ressortir les conséquences militaires et politiques.

Ce qui est vraisemblable, c'est que le premier Consul a dû faire entrer dans ses calculs cette chance d'une manœuvre de l'armée autrichienne par la rive gauche du Pô, mais qu'il a compté sur la lenteur des mouvements du général Mélas, pour la déjouer, si elle s'exécutait, ou même, sur ce qu'une telle opération était trop en dehors des habitudes de ce général, pour qu'il s'y déterminât. L'événement a justifié ce calcul.

portant sur la Bormida, où les obstacles de la tête de pont et de la place d'Alexandrie étaient suffisants pour l'arrêter, ou du moins pour lui faire perdre du temps et pour lui dérober le mouvement.

Au reste, il n'est pas de supposition qu'on ne puisse faire, quand l'événement est passé; et s'il nous paraît que, dans cette circonstance, le général Mélas pouvait mieux choisir, c'est sans doute que nous n'entrons pas dans les détails de sa situation, qui était peut-être aggravée par le mécontentement des troupes, le désaccord des chefs, l'encombrement des hommes et du matériel, ou par d'autres difficultés provenant de cette concentration inattendue. Il faut ajouter enfin que la résolution du général Mélas de livrer bataille et de rejeter l'armée française sur la rive gauche du Pô, ainsi que ses dispositions préparatoires, lui font trop d'honneur pour qu'on puisse le blâmer d'avoir eu confiance en ses forces et d'avoir compté sur ses moyens. Il avait eu surtout raison de compter sur le champ de bataille qu'il avait choisi : la vaste plaine, sur la rive droite de la Bormida, et au milieu de laquelle est le village de Marengo, plaine absolument unie, était éminemment favorable à la nombreuse et belle cavalerie autrichienne.

L'armée française passe la Scrivia.

L'armée française passa la Scrivia, le 13 juin au matin, pour se porter sur San-Giuliano. Le général

Launes était à l'avant-garde avec les divisions Watrin et Mainoni. Le général Desaix commandait les divisions Boudet et Monnier. Il arrivait d'Égypte; il avait obtenu d'abréger sa quarantaine à Toulon et il avait rejoint l'armée, seulement depuis la veille. La division du général Lapoype, qui n'avait pas encore passé le Pô, devait être réunie à son corps. Les divisions Chambarhac et Gardanne formaient toujours le corps du général Victor, auquel était attachée une brigade de cavalerie commandée par le général Kellermann. Avec la cavalerie commandée par le général Murat, la réunion de toutes ces troupes ne dépassait pas trente mille hommes.

Aucun indice ne faisait encore soupçonner le parti que le général ennemi avait dû prendre. On s'attendait à trouver son armée en bataille dans la plaine, entre la Scrivia et la Bormida; les troupes légères la parcoururent; rien ne parut jusqu'au village de Marengo, où se trouvait une arrière-garde autrichienne de quatre à cinq mille hommes, que le général Ott y avait laissée la veille, en allant du camp de San-Giuliano passer la Bormida avec le restant de son corps. Dans la soirée, le premier Consul fit attaquer cette arrière-garde par la division du général Gardanne. Les ennemis se défendirent faiblement; ils firent en bon ordre leur retraite sur les ouvrages de la tête de pont,

et ils repoussèrent les Français qui cherchaient à y pénétrer. A la nuit, le général Gardanne prit position à Pedra-Bona.

Dispositions du premier Consul.

Il est vraisemblable que, pour mieux cacher ses projets, le général Mélas avait ordonné cette prompte retraite, et d'abord son dessein ne fut pas pénétré. Le premier Consul ayant lui-même reconnu le terrain, crut que les ennemis, en se concentrant sous les murs d'Alexandrie, avaient en vue de faire un mouvement de flanc et de s'éloigner. Dans cette pensée, il arrêta des dispositions pour forcer, le lendemain, les retranchements de la tête de pont, passer la Bormida au-dessus, et mettre ainsi l'armée autrichienne dans la nécessité de combattre. La division du général Gardanne conserva pendant la nuit la position de Pedra-Bona et celle du général Chambarhac fut placée en seconde ligne à Marengo avec la brigade de cavalerie du général Kellermann. La cavalerie du général Murat et le corps du général Lannes se formèrent en avant de San-Giuliano. La division du général Monnier, détachée du corps du général Desaix, se porta sur la droite, à Castel-Novo di Scrivia, et le général Desaix marcha, avec la division Boudet, vers Rivalta, pour lier les communications avec le général Suchet sur Acqui et observer en même temps la route de Gênes.

Ces dispositions font juger que le premier Con-

sul ne s'attendait nullement à être attaqué le lendemain par toute l'armée ennemie ; car s'il l'avait prévu, il se serait gardé, inférieur en nombre comme il l'était, de détacher à une marche de son centre le corps du général Desaix et de laisser d'aussi grandes distances entre ses divisions. Le soin que le général Mélas avait pris de tenir ses projets cachés jusqu'au moment de l'exécution, et sa ruse pour faire croire qu'il voulait éviter le combat, en retirant précipitamment de Marengo l'arrière-garde du général Ott, trompèrent ainsi le premier Consul. Cette ruse, qui avait déjà réussi au général Mélas avec le général Championnet, convenait encore à la circonstance actuelle, et il s'en fallut même de bien peu qu'elle ne réussît de nouveau.

Des rapports venus pendant la nuit de Rivalta et des bords du Pô firent pressentir au premier Consul l'approche de la bataille et l'imminence du danger ; lorsqu'ils lui parvinrent, il était en route pour rentrer à son quartier général. Il s'arrêta à Torre-di-Garofoldo et il n'eut rien de plus pressé que de rappeler le corps du général Desaix, dont l'éloignement le privait, jusqu'à la fin de la journée, d'une partie de ses forces. Il envoya des ordres pour placer les autres troupes à portée de se soutenir, et il fit garder les principaux débouchés.

Les deux divisions du général Victor avec la brigade de cavalerie du général Kellermann restè-

rent ainsi en position à Pedra-Bona et à Marengo. Le général Lannes forma en seconde ligne, à six cents toises en arrière, ses deux divisions et la brigade de cavalerie commandée par le général Champeaux. La garde des consuls et une brigade d'infanterie, commandée par le général Carra Saint-Cyr, étaient en réserve à la troisième ligne, et le général de cavalerie Rivaud fut détaché à Sale avec sa brigade, pour observer cette direction qu'on supposait pouvoir être prise par les ennemis. L'ensemble de toutes ces troupes ne dépassait guère vingt mille hommes, dont deux mille cinq cents de cavalerie, et, au jour, les Autrichiens allaient déployer plus de quarante mille hommes, dont six à sept mille de cavalerie et une artillerie formidable. Si néanmoins le premier Consul soutint le combat jusqu'à l'arrivée des divisions du général Desaix, il faut l'attribuer autant à l'excellence de ses dispositions qu'à la valeur de ses troupes, qu'il disposa en ordre oblique par échelons, l'aile gauche en avant, de manière que, en se protégeant réciproquement, elles obligeaient les ennemis à s'étendre et à perdre du temps dans leurs déploiements.

Bataille de Marengo.

L'armée autrichienne passa sur trois points la Bormida, le 14 juin, à la pointe du jour. Des corps d'infanterie légère et toute la cavalerie, aux ordres du général Elsnitz, formant la colonne de

gauche, se dirigèrent sur Castel-Ceriolo, par la route de Sale; les deux autres colonnes, qui comprenaient l'infanterie de bataille et la réserve de grenadiers, suivirent la grande route de Tortone et celle de Frugarolo. Il était huit heures, lorsqu'elles se déployèrent en face de Pedra-Bona, devant la division du général Gardanne. Le lieutenant général Haddick commandait la première ligne; le général en chef Mélas, ayant près de lui son chef d'état-major, le général Zach, officier de réputation, dirigeait en personne la seconde; et la troisième ligne, composée des corps de réserve, recevait les ordres du général Ott.

De nombreuses batteries protégèrent le déploiement de ces masses. L'action commença, mais la partie était par trop inégale pour que le général Gardanne pût défendre Pedra-Bona. Écrasé par la supériorité de l'artillerie autrichienne, et près d'être enveloppé, il se retira sur Marengo, à la droite de la division Chambarhac, que le général Victor avait envoyée à son secours. Alors les deux divisions se trouvèrent engagées, et tous les efforts des ennemis eurent pour but de les éloigner de Marengo. Le général Mélas paraissait vouloir se faire un appui de ce village; la gauche de son centre, après avoir passé un ravin qui était en avant, manœuvrait pour déborder Marengo, et le général Elsnitz formait sa cavalerie en avant de

Castel-Ceriolo. Le général Rivaud, celui qui avait si bien contribué au gain de la bataille de Montebello[1], fut le premier à s'apercevoir de ce mouvement; il se détache aussitôt avec sa brigade de la droite de la division Gardanne; il marche où le danger est le plus pressant, dégage un bataillon de la 43e demi-brigade, déjà très-maltraité, repousse deux charges d'un corps de grenadiers hongrois, et le rejette au delà du ravin. Là, d'un bord à l'autre, le carnage redouble; le général Rivaud est lui-même blessé; il se maintient pourtant, et la première ligne conserve encore sa position.

Le général Victor avait perdu et repris Marengo; ses deux divisions faisaient des efforts incroyables pour s'y défendre, tandis qu'à leur droite, celles du général Lannes se portaient à la même hauteur. Sur tout le prolongement du front de ces quatre divisions, on se canonnait à demi-portée de mitraille. Les rangs s'éclaircissaient; les troupes de la gauche, abîmées de pertes et de fatigue, manquant presque de munitions, sont enfin forcées de céder Marengo, pour se reformer en arrière, parallèlement aux

1. Il y avait à l'armée deux généraux Rivaud, l'un commandait une brigade d'infanterie et l'autre une brigade de cavalerie.

ennemis. Ceux-ci, s'appuyant sur le village, se développent alors dans la direction de Castel-Ceriolo, et marchent avec confiance, pour attaquer le corps du général Lannes. Mais, reçus par la division Watrin, ils sont repoussés, chargés à leur tour, et rejetés, pour la seconde fois, au delà du ravin.

Ce succès aurait infailliblement produit d'heureux résultats, si le général Lannes avait pu en profiter; mais la crainte d'exposer les divisions du général Victor à être enveloppées l'obligea à s'arrêter. Ces divisions, considérablement affaiblies par quatre heures de combat, étaient réduites à presque rien, et elles étaient à bout de leur résistance. Vainement, pour soutenir ce qui restait, le général Kellermann multipliait les charges de sa cavalerie; en vain aussi les chefs se dévouaient. A midi, elles furent enfoncées, mises dans le plus grand désordre, débordées et poursuivies. Ne rencontrant en arrière aucun appui, elles traversèrent, d'une course, deux lieues de plaine, et elles gagnèrent San-Giuliano pour se rallier. La retraite attirait le même danger sur le corps du général Lannes et devait l'entraîner; en effet, il se mit en mouvement, mais en si bon ordre, et il manœuvra avec tant de précision, que ses échelons, disposés de manière à se protéger réciproquement, ne purent jamais être entamés, et

repoussèrent toutes les charges dirigées contre eux.

L'aile gauche de l'armée autrichienne n'avait pas encore combattu; le général Elsnitz venait de la former sur deux lignes en avant de Castel-Ceriolo, et il la dirigeait sur la faible réserve française qui était encore intacte. Le général Mélas pouvait espérer à la faveur de sa supériorité et des avantages déjà obtenus, de rompre cette dernière résistance, et la victoire lui était dès lors assurée. Il crut même la tenir entre ses mains, et il en fut peut-être ébloui, car il négligea de poursuivre ses succès, pour s'attacher à détruire cette réserve, qui aurait infailliblement succombé plus tard, si elle s'était trouvée abandonnée et dépassée par la ligne autrichienne.

Quoi qu'il en soit, le salut de l'armée française dépendait uniquement de la résistance que cette réserve allait faire. Elle formait le dernier échelon à l'extrême droite[1]. Le premier Consul, en

1. A cette occasion, l'auteur du *Précis des événements militaires* a fait sur l'ordre oblique, par échelons, une réflexion que je partage entièrement, et le passage où il en parle (t. III, page 317) rend trop bien ma pensée pour que je ne le transcrive pas ici.

« On reconnaîtra facilement ici l'avantage de l'ordre oblique, par échelons, à grands intervalles. Si l'attaque de l'aile présentée à l'ennemi, et formant le premier échelon, réussit, cet avantage s'accroît par l'attaque du centre, ou second

la refusant, avait différé de l'engager, afin de la faire servir de pivot à un nouvel ordre oblique, en sens inverse, lorsque le corps du général Desaix serait près de le joindre, pour recommencer la bataille. Cette belle manœuvre était sa seule ressource et les ennemis ne pouvaient l'avoir prévue; elle devait les prendre en défaut, avant qu'ils eussent le temps d'y remédier, leur faire perdre leurs avantages, et probablement les rejeter sur la Bormida. Ce calcul était juste et le succès fut complet. Mais pour l'obtenir et gagner quelques moments qui permissent de terminer les dispositions, il fallait que la droite du général Lannes fût immédiatement soutenue. Déjà la cavalerie ennemie était en force devant elle; ses charges devenaient de plus en plus fréquentes, et quoique l'infanterie du général Lannes ne se laissât point ébranler, elle ne pouvait pas empêcher l'aile gauche des Autrichiens d'opérer un grand mouvement de con-

échelon qui, en arrivant promptement sur la ligne, trouve un appui, et en sert lui-même à l'aile d'abord refusée, ou troisième échelon, comme il arriva à Marengo. L'aile présentée en premier échelon est battue et forcée à se retirer. Quelque précipité que soit le mouvement rétrograde que doivent suivre nécessairement le centre, mis à découvert, et les autres masses échelonnées, ce mouvement se ralentit; il est mieux préparé et s'opère avec plus d'ordre, à mesure qu'il se rapproche de l'aile qui avait été refusée, et qui devient le pivot d'un nouvel ordre oblique, en sens inverse. »

version, pour la tourner. Le premier Consul fait porter alors en avant les grenadiers de sa garde, dont le nombre ne s'élevait qu'à neuf cents. Rien n'égale l'audace et l'imperturbable sang-froid de ces braves; ils traversent la plaine, sans que rien puisse les arrêter, et ils vont se former en carré à trois cents toises de l'extrême droite du général Lannes. Semblables à un roc, contre lequel tout vient se briser, ils repoussent toutes les charges de la cavalerie autrichienne, et ils servent d'appui à la division du général Monnier, qui revenait de Castel-Novo-di-Scrivia. La brigade Carra Saint-Cyr est jetée dans Castel-Ceriolo; l'autre brigade de la division et les grenadiers de la garde opèrent alors leur retraite sur San-Giuliano.

Ce fut le moment où les généraux autrichiens crurent la bataille gagnée; ils voyaient l'armée française en retraite, et la plaine couverte de ses débris, sans qu'un nouvel ennemi se présentât pour disputer encore la victoire. Ils ne sentaient point pour quel motif le poste de Castel-Ceriolo venait d'être occupé; mais ils en reconnurent l'importance, quand le général Carra Saint-Cyr, qui n'avait pas perdu de temps pour en fermer les issues et pour y établir de bonnes barricades, eut repoussé, à plusieurs reprises, les efforts que l'infanterie de la gauche autrichienne fit pour l'enlever. Ainsi, Castel-Ceriolo devint le point

d'appui de la nouvelle ligne de bataille du premier Consul et le pivot sur lequel il allait s'élever, en reprenant l'offensive. Dès lors, la position des deux armées se trouvait entièrement changée, et toutes les deux étaient dans un ordre inverse de leur première direction; car pendant que le général Melas poussait sa droite, pour couper la route de Tortone et rejeter la gauche des Français sur leur centre, sa gauche était également menacée, et la réserve, qui devait lui arracher la victoire, se formait à San-Giuliano.

Mouvement du général Desaix.

Le général Desaix, détaché la veille à Rivalta avec la division Boudet, venait enfin d'arriver à hauteur de San-Giuliano[1]. Aussitôt que sa tête de colonne parut, le premier Consul fit arrêter le

1. Il y a des accidents heureux à la guerre.

La division Boudet était arrivée le 13, vers le milieu de l'après-midi, à Rivalta, et elle allait continuer sa marche sur Acqui, pour se lier au général Suchet, lorsque la Bormida, qu'elle avait à passer, fut subitement grossie par un orage qui survint. On essaya cependant le passage; on y perdit quelques hommes et quelques chevaux, et le général Desaix le remit au lendemain. Mais le lendemain, de bonne heure, la canonnade qui se fit entendre, et bientôt après des ordres réitérés, rappelèrent la division à San-Giuliano, où elle arriva juste à temps.

Si la crue de la Bormida fût survenue quelques heures plus tard, dans la nuit, et après le passage de la division, elle eût empêché ou du moins retardé son mouvement; et quelles n'en eussent pas été alors les conséquences! La divi-

mouvement rétrograde des échelons, et il les disposa sur autant de lignes diagonales, de manière à remplir l'espace, depuis Castel-Ceriolo jusqu'à San-Giuliano, où le général Victor avait rallié ses divisions. Entre ces deux points, les troupes étaient dans l'ordre suivant : les grenadiers, placés en arrière et à gauche de Castel-Ceriolo, le corps du général Lannes, celui du général Desaix et celui du général Victor. La cavalerie, en seconde ligne, se tenait prête à déboucher par les intervalles des échelons, dont elle remplissait les vides.

Il était six heures du soir, lorsque ces dispositions furent terminées; le général Desaix devait diriger l'attaque, ses troupes étaient fraîches, et

sion Boudet arrivant sur le champ de bataille, à la fin de la journée, fit ce qu'elle n'eût certainement pas fait si elle avait pris part à la bataille depuis son commencement. Elle eût diminué la disproportion de force entre les deux armées, quoique l'armée française fût encore restée inférieure à l'armée autrichienne; elle eût disputé la bataille et l'eût rendue plus sanglante; peut-être, et c'est encore incertain, l'avantage fut-il resté à l'armée française. Mais, dans aucun cas, cet avantage ne pouvait être comparable à celui qui fut obtenu. Cette division, dont le mouvement avait été dérobé à l'ennemi par les arbres et les vignes qui couvrent la plaine, et qui tombait inopinément avec des troupes fraîches sur l'ennemi, qui était loin de s'y attendre et qui se croyait sûr de la victoire, produisit un effet qui dépassa tous les calculs.

leur ardeur pouvait à peine se contenir. Elles s'ébranlent, mais en même temps, une colonne de cinq mille grenadiers autrichiens, conduite par le général Zach, s'avançait par la grande route, pour s'emparer de San-Giuliano. Cette colonne avait dépassé Cassina-Grossa, et n'était qu'à portée de fusil de la ligne française. Le général Desaix marche au pas de charge à sa rencontre; une batterie de quinze pièces le précède. Le général Marmont a pris la direction de cette batterie, et lui fait ouvrir son feu à cinquante pas des ennemis. La fusillade est aussi engagée, on va se mêler. En ce moment, une balle frappe mortellement, au milieu de la poitrine, le général Desaix. Un aide de camp du premier Consul, le colonel Lebrun, le reçoit dans ses bras. Les soldats, voyant tomber leur chef, n'en deviennent que plus animés pour le venger; la 9e demi-brigade d'infanterie légère est à leur tête, et tous les corps qui suivent ont la même impulsion.

Mort du général Desaix.

Cette brusque attaque déconcerta les ennemis. Ils avaient compté qu'un faible effort renverserait la dernière réserve des Français, et le général Zach s'était imprudemment avancé, sans regarder si sa colonne était soutenue; elle ne l'était pas. Ses grenadiers, étonnés d'être ainsi assaillis, commencent à chanceler. A cet instant, le premier

Consul ordonne à la cavalerie de charger; le général Kellermann déploie sa brigade devant une ligne de cavalerie autrichienne, qui lui est opposée. Il laisse quelques escadrons pour la contenir, et avec le surplus il fait conversion à gauche, prend en flanc la colonne de grenadiers, pénètre dans les intervalles, la met en désordre, et, secondé par l'infanterie du général Boudet, qui appuie cette habile manœuvre, et qui attaque en tête la colonne des Autrichiens, il fait mettre bas les armes au corps entier du général Zach.

Lorsque la division Boudet s'était portée en avant, les divisions des généraux Lannes et Victor, qui s'étaient ralliées, avaient appuyé ce mouvement. Les Autrichiens étaient loin de s'attendre, à cette heure, à une attaque générale; aussi tous leurs corps sont-ils successivement entraînés par la déroute de leur tête de colonne, et ils se précipitent, en fuyant, vers les ponts de la Bormida. A peine quelques bataillons montrent-ils encore une certaine contenance, au village de Marengo; mais ils sont également culbutés. En moins d'une heure, les vainqueurs avaient franchi de nouveau la vaste plaine qui, pendant cette longue journée, n'avait été cédée que pas à pas, et à dix heures du soir, ils reprenaient leur position du matin, à Pedra-Bona, où l'action avait commencé, seize heures auparavant. Ils ne furent arrêtés que par

les retranchements qui couvraient la tête de pont de la Bormida[1].

1. Pendant la bataille de Marengo, j'étais à Alexandrie, prisonnier et blessé. De mon lit, j'entendais très-bien la bataille, et, d'après l'éloignement et le rapprochement du feu, je pouvais juger quel était celui des deux partis qui faisait des progrès. C'était une cruelle position. Mon frère et le lieutenant Hulot, mes aides de camp, et le docteur Cothenet, mon chirurgien, allaient tour à tour faire le guet à un observatoire placé au-dessus du palais épiscopal, où je logeais. Là, munis d'une lunette d'approche, ils distinguaient assez bien les mouvements des deux armées, et ils venaient ensuite me communiquer leurs remarques. J'étais instruit ainsi de l'état de la bataille, aussi bien que possible, sans y assister, et je passais tour à tour de la crainte à l'espérance. J'eus de la crainte jusqu'à quatre heures du soir environ, lorsque les grenadiers de la garde furent, au milieu de la plaine, former le carré et arrêter l'élan de la cavalerie ennemie. Un instant après, on me dit que le combat était vivement engagé à Castel-Ceriolo. J'en tirai la conséquence que le premier Consul avait changé son ordre de formation, et qu'avec des troupes fraîches il tâchait de ressaisir la victoire. Mon espoir augmentait d'heure en heure, lorsque, vers sept heures, un vieux chirurgien major autrichien, qui venait souvent me voir, entra dans ma chambre et me parut plus gai que je ne croyais le trouver. « Eh bien! docteur, lui dis-je, comment vont les affaires? — Ah! général, quelle bataille! Nous ne savons où placer les blessés; déjà nous en avons plus de cinq mille, et, *quoique l'affaire soit finie*, à tout instant, ils arrivent encore par centaines. Notre brave général Haddick est du nombre (il mourut quelques jours après), plusieurs autres généraux et quantité d'officiers. Votre perte est aussi fort considérable. — Mais de quel côté est la victoire? — Du

Les Français retirèrent du champ de bataille six mille prisonniers, parmi lesquels était le général Zach, chef de l'état-major de l'armée autrichienne, huit drapeaux, vingt pièces de canon et une grande quantité de munitions. Les pertes en hommes, tués ou blessés, furent, de part et d'autre, très-considérables, et se trouvèrent à peu près ba-

nôtre, général, et elle nous console du prix qu'elle nous a coûté.—En êtes-vous bien sûr, docteur?—Sans aucun doute. Le général Mélas vient de rentrer, et vous avez pu entendre, il n'y a qu'un instant, son état-major passer dans la rue. (C'était vrai.) — Cependant j'entends encore le canon? — Ce ne peut être qu'une arrière garde française que le général Zach poursuit. — Mais pourtant le canon ne s'éloigne pas, il se rapproche, et s'il y a une arrière-garde d'engagée, il me paraît que ce doit être la vôtre?... » En effet, pendant notre conversation, le feu augmentait toujours et se rapprochait. Mon docteur commence à être inquiet; il sort. A onze heures du soir il revient tout consterné. « Nous sommes perdus, s'écrie-t-il, nos troupes repassent le pont en ce moment! On avait cru la bataille gagnée, et, comme je vous l'ai dit, le général Mélas rentrait à Alexandrie, quand on vient lui annoncer tout à coup que votre armée faisait une nouvelle attaque. Il y retourne en toute hâte, mais il n'était plus temps. Tout était changé, le général Zach était pris et nous étions enfoncés. Il n'est plus resté au général Mélas qu'à couvrir la retraite. Je ne sais ce que nous deviendrons et comment le général Mélas nous tirera de là! » Ce fut à mon tour de consoler le docteur; je le fis de mon mieux, et je passai le restant de la nuit bien joyeux.

Le lendemain matin, j'eus la confirmation de cette nouvelle. Un officier autrichien vint m'apprendre que j'allais

lancées ; mais les Français firent la plus grande de toutes, celle de l'héroïque Desaix, de celui qu'en Égypte, on avait surnommé le Juste. Cependant la victoire devait avoir de bien autres conséquences.

Pendant la nuit, le général Mélas rallia son ar- Convention d'Alexandrie

être transporté dans la citadelle, où l'on jetait une garnison. Il paraît, en effet, qu'on avait pensé un moment à prendre ce parti, avant de se résoudre à négocier avec le premier Consul. Mais ce qui venait d'être décidé sur mon sort était trop cruel ; ma blessure, qui avait d'abord été fort mal et où j'avais même été menacé de la gangrène, commençait à peine à aller mieux. Si on me sortait de mon lit, en ce moment, pour me transporter ailleurs, dans la confusion qui régnait, il pouvait en résulter les plus fâcheuses conséquences. On m'offrit de m'en dispenser si je donnais ma parole ; et, d'après le conseil du docteur Cothenet, je la donnai. C'est ce qui m'empêcha d'être complétement délivré, et je fus ensuite obligé d'attendre mon échange pendant plusieurs mois, avant de pouvoir reprendre du service actif.

Peu après, je revoyais les amis que j'avais dans l'armée et j'embrassais surtout mon brave Franceschi, qui accourait m'apporter une lettre de ma femme. Elle le suivait de près. Elle avait appris ma blessure, lorsqu'elle était auprès de ma mère, et elle était partie, à l'heure même, pour me rejoindre. Sur la route, on lui avait dit, tantôt que j'étais mort, tantôt que j'étais grièvement blessé et en danger, et ce ne fut qu'à la dernière journée qu'elle eut la certitude de me trouver vivant. Le bonheur de la revoir, ses tendres soins, ceux de mon chirurgien Cothenet, la joie que j'éprouvais du triomphe de nos armes, tout contribua à accélérer ma guérison, que je fus ensuite compléter aux boues d'Acqui.

mée derrière la Bormida, dans le camp retranché d'Alexandrie. Le premier Consul se préparait, en même temps, à poursuivre les ennemis, en forçant le passage de la rivière. Le 15, à la pointe du jour, ses colonnes étaient en mouvement, la fusillade s'engageait aux avant-postes, et bientôt on allait communiquer avec le corps du général Suchet, qui s'avançait jusqu'à Castel-Spino, en vue d'Alexandrie, lorsqu'un parlementaire se présenta, de la part du général Mélas. Le général Berthier, muni de pleins pouvoirs, se rendit aussitôt à Alexandrie, avec le général Zach, que le général Mélas redemandait, et, quelques heures après, il avait signé une convention qui réglait les conditions d'un armistice, reléguait l'armée autrichienne sur la ligne du Mincio, et remettait aux Français toutes les places du Piémont, de la Lombardie et de la Ligurie, y compris Gênes[1]. Ce fut ainsi que le général Mélas sauva les débris de son armée, en sacrifiant les conquêtes de deux campagnes, qui avaient englouti des milliers d'Autrichiens, de Russes, d'Italiens, de Français, et les sommes immenses que l'Angleterre avait prodiguées.

La convention fut fidèlement exécutée, de part

1. Voir à la fin du chapitre, n° 31.

et d'autre. Le 17 juin, le premier Consul était de retour à Milan. Il régla l'administration de l'Italie, réorganisa l'armée, et nomma le général Masséna pour la commander. Quelques jours après, il traversait la France, sous des arcs de triomphe, pour retourner à Paris, où il fut accueilli avec les plus vifs transports de joie.

Le général Mélas avait laissé échapper la victoire par suite de trois fautes : 1° par la lenteur qu'il avait mise à poursuivre ses premiers succès; 2° pour n'avoir pas tiré de meilleurs services de sa nombreuse cavalerie; 3° en détachant de sa ligne la colonne de grenadiers du général Zach, sans la faire soutenir; il croyait sans doute que les Français ne lui opposeraient plus de résistance. Le lendemain, il dut s'estimer heureux d'obtenir les conditions qui lui furent accordées. Il lui manquait plus de quinze mille hommes morts, blessés ou prisonniers, beaucoup de généraux, de chefs de corps et d'officiers; les vingt-cinq mille hommes qui lui restaient, étaient démoralisés, incapables de se dégager, et ils allaient être environnés, affamés, forcés de capituler et de se rendre prisonniers, bien avant qu'une seconde armée pût venir les délivrer. Réduit à cette situation désespérée, il est évident que le général Mélas ne pouvait mieux faire, pour sortir d'embarras, ni stipuler rien de plus avantageux à son gouvernement, que de lui

conserver le cadre d'une armée, huit à dix mille chevaux, un matériel considérable, et de rallier à ces grands débris, les garnisons de douze places, dont les forces réunies s'élevaient audessus des pertes de la bataille. Ainsi l'armée autrichienne allait se retrouver, sur le Mincio, forte de plus de cinquante mille hommes, en mesure de couvrir les provinces littorales de l'Adriatique, les États héréditaires, et peut-être, au moyen de quelques renforts, à même de reprendre l'offensive, si le cabinet de Vienne rejetait les propositions de paix qui allaient lui être faites.

On peut être étonné que le premier Consul, dont la position était alors si avantageuse, et qui certes n'a jamais mérité le reproche de trop de générosité envers les vaincus, ait concouru, en donnant son consentement à la convention d'Alexandrie, à relever les espérances de l'armée autrichienne, et qu'il n'ait pas préféré compléter la destruction de cette armée, et prendre de vive force, avec leurs garnisons, les places que la convention lui cédait. La convention faisait gagner cinquante mille hommes aux Autrichiens, car, tôt ou tard, ces garnisons eussent fini par être prisonnières, tandis qu'elles allaient se retrouver en ligne sur le Mincio, et cette considération devait influer sur le plus ou moins de dispositions que

le cabinet de Vienne montrerait à entrer en négociations.

Quant à l'armée française, sa force était doublée par l'effet moral de la victoire; elle allait en outre être, le même jour, renforcée par le corps du général Suchet et par la division du général Lapoype, sans compter les divisions du général Chabran, du général Moncey, des généraux Duhesme et Loison, et tout ce qui était resté dans l'intérieur de la Lombardie, troupes qui pouvaient être appelées à l'armée, pour resserrer l'armée autrichienne, et lui ôter tout espoir d'échapper. Cependant le premier Consul ouvrit le passage au général Mélas, et il renonça à recueillir un trophée qui pouvait tenter son ambition. On ne peut se l'expliquer, que parce qu'il aura voulu se donner le mérite de la modération, et disposer ainsi la cour de Vienne à répondre favorablement aux ouvertures d'une nouvelle paix, qui allaient lui être faites. Quel que fût d'ailleurs le résultat de ces ouvertures, le pouvoir du premier Consul était affermi, sa modération couvrait ses vues ultérieures et étonnait l'Europe, qui pouvait la croire sincère; elle ajoutait enfin à l'éclat de sa gloire, et rehaussait encore ce fait d'armes si extraordinaire, qui lui faisait reconquérir l'Italie, par une marche de quelques jours et par une bataille.

Telle fut, sans doute, la pensée du premier

Consul, ou du moins il faut le supposer, pour se rendre compte de la précipitation qu'il mit à suspendre les hostilités en Italie, en se privant des avantages qu'il pouvait obtenir. Quant à la possession de la Toscane et des États-Romains, qu'il laissait aux Autrichiens, elle ne faisait que diviser leurs forces et les affaiblir, dans l'éventualité d'une reprise d'hostilités; dans aucun cas, elle ne pouvait contrarier les projets ultérieurs du premier Consul. Si ce calcul, qui aurait été d'une combinaison profonde, a été fait, et s'il a été plus ou moins inspiré par l'intérêt personnel, il n'a pas, au surplus, une très-grande importance historique, et si j'en parle ici, c'est comme recherche des motifs, qui peuvent expliquer la convention d'Alexandrie.

La campagne extraordinaire de Marengo termina la guerre en Italie, car lorsque les hostilités y furent reprises, plusieurs mois après, elles n'eurent ni une grande durée, ni une grande importance, et ce fut alors en Allemagne que se portèrent les coups décisifs. Revenons donc à l'armée d'Allemagne. Nous n'y verrons pas de ces grands coups de fortune, de ces actions éblouissantes, difficiles à imiter, et qui peuvent même quelquefois être de dangereux modèles. Nous y verrons une guerre régulière, conduite avec méthode, et dont les progrès sont assurés par la solidité des

bases. Sous ces divers rapports, elle rentre dans la classe des guerres ordinaires, et qui sont le plus pratiquées; elle nous fournit aussi un grand nombre de leçons propres à nous instruire, et que leur utilité doit nous engager à recueillir.

NOTES ET PIÈCES

DU CHAPITRE XXII.

N° 31.

CONVENTION D'ALEXANDRIE.

Art. 1er. Il y aura armistice et suspension d'hostilités entre l'armée de S. M. I. et celle de la République française, en Italie, jusqu'à la réponse de la cour de Vienne.

Art. 2. L'armée de S. M. I. occupera tous les pays compris entre le Mincio, la Fossa-Maestra et le Pô, c'est-à-dire Peschiera, Mantoue, Borgoforte, depuis la rive gauche du Pô, et à la rive droite, la ville et la citadelle de Ferrare.

Art. 3. L'armée de S. M. I. occupera également la Toscane et Ancône.

Art. 4. L'armée française occupera les pays entre la Chiesa, l'Oglio et le Pô.

Art. 5. Le pays entre la Chiesa et le Mincio ne sera occupé par aucune des deux armées. L'armée de S. M. I. pourra tirer des vivres des pays qui faisaient partie du duché de Mantoue. L'armée française tirera des vivres des pays qui faisaient partie de la province de Brescia.

Art. 6. Les châteaux de Tortone, d'Alexandrie, de Milan, de Turin, de Pizzighitone, d'Arona, de Plaisance, seront remis à l'armée française, du 27 prairial au 1er messidor (du 16 au 20 juin).

Art. 7. La place de Coni, les châteaux de Ceva, Savone, la ville de Gênes, seront remises à l'armée française, du 27 prairial au 5 messidor (du 16 au 24 juin).

Art. 8. Le fort Urbin sera remis le 7 messidor.

Art. 9. L'artillerie des places sera classée de la manière suivante : 1° Toute l'artillerie des calibres et fonderies autrichiennes appartiendra à l'armée impériale ; 2° celle des calibres et fonderies italiennes, piémontaises, françaises, à l'armée française ; 3° les approvisionnements de bouche seront partagés : moitié sera à la disposition du commissaire ordonnateur de l'armée française, et moitié à celle de l'ordonnateur commissaire de l'armée autrichienne.

Art. 10. Les garnisons sortiront avec les honneurs militaires, et se rendront avec armes et bagages, par le plus court chemin, à Mantoue.

ART. 11. L'armée autrichienne se rendra à Mantoue, par Plaisance, en trois colonnes : la première, du 27 prairial au 1er messidor ; la seconde, du 1er au 5 messidor ; la troisième, du 5 au 7 messidor.

ART. 12. MM. les généraux Saint-Julien, de Schwertinck, de l'artillerie ; Brun, du génie ; Telsiégé, commissaire des vivres ; et les citoyens Dejean, conseiller d'État, et Daru, inspecteur des vivres ; l'adjudant général Léopold Stabenrath, et le chef de brigade d'artillerie Mossel, seront nommés commissaires, à l'effet de pourvoir à l'exécution des articles de la présente convention, soit à la formation des inventaires, aux subsistances et aux transports, soit pour tout autre objet.

ART. 13. Aucun individu ne pourra être maltraité, pour raison de services rendus à l'armée autrichienne, ou pour opinions politiques ; le général en chef de l'armée autrichienne fera relâcher les individus qui auraient été arrêtés dans la république cisalpine pour opinions politiques, et qui se trouveraient dans les forteresses sous son commandement.

ART. 14. Quelle que soit la réponse de Vienne, aucune des deux armées ne pourra attaquer l'autre, qu'en se prévenant dix jours d'avance.

ART. 15. Pendant la suspension d'armes, aucune

armée ne fera des détachements pour l'armée d'Allemagne.

Alexandrie, 26 prairial an VIII (15 juin 1800).

ALEXANDRE BERTHIER,

MÉLAS, général de cavalerie.

Nota. Il est fort remarquable que cette convention soit à peu près la même que celle qui fut conclue par le prince Eugène de Savoie, en 1706, à la suite de la bataille de Turin, et que ces deux événements aient été amenés par des manœuvres presque semblables, exécutées sur les deux rives du Pô.

Voir, à ce sujet, l'histoire des campagnes du prince Eugène en Italie.

CHAPITRE XXIII

SOMMAIRE DU CHAPITRE XXIII.

Position des armées sur le Danube. — Le général Moreau manœuvre par la rive droite, pour déloger l'armée autrichienne de la position d'Ulm. — Combats de Pfrauenstetten, de Delnesingen, de Kirchberg. — Le général Lecourbe passe le Lech et revient sur le Danube. — Passage du Danube. — Bataille de Höchstett. — Retraite habile du maréchal Kray. — Invasion de la Bavière. — L'armée autrichienne s'établit sur la ligne de l'Inn. — Opérations sur le Tyrol. — Combat de Mindelheim. — Prise de Feldkirch. — Armistice de Parsdorf.

CHAPITRE XXIII.

Nous avons interrompu le récit des opérations du général Moreau en Allemagne au moment où il dirigeait douze mille hommes sur la Suisse pour y joindre le corps du général Moncey. Son armée était placée dans l'ordre suivant : Position des armées sur le Danube.

L'aile droite, commandée par le général Lecourbe qui avait détaché ces douze mille hommes, occupait Memmingen et avait à Kempten un corps de flanqueurs, commandé par le général Molitor, pour éclairer les mouvements du corps autrichien du prince de Reuss qui s'était retiré sur le Tyrol. Les divisions de la réserve, sous les ordres immédiats du général Moreau, et celles du centre, commandées par le général Gouvion Saint-Cyr, garnissaient les deux rives de l'Iller, depuis Memmingen jusqu'au Danube. Les deux divisions de l'aile gauche, aux ordres du général Sainte-Suzanne, étaient en position à Alt-Steislingen, sur la rive

gauche du Danube, appuyant leur droite à ce fleuve et communiquant avec le corps du général Saint-Cyr.

L'armée autrichienne, concentrée autour du camp retranché d'Ulm, couvrait les deux têtes de pont. Elle avait la plus forte partie de sa cavalerie sur la rive gauche du Danube, et des corps d'observation détachés sur la rive droite l'éclairaient jusqu'au Lech.

Quoique affaibli par le détachement envoyé à l'armée de réserve, le général Moreau suivait toujours son premier plan. Il gardait l'offensive et suppléait par des manœuvres à l'affaiblissement qu'il venait d'éprouver. Mais il ne pouvait pousser trop loin ses mouvements, sans découvrir sa ligne d'opérations, et il ne pouvait pas non plus attaquer les ennemis dans leur position d'Ulm, tant qu'ils y restaient en nombre supérieur et appuyés par de bons retranchements. Ainsi il devait faire en sorte de détacher le maréchal Kray de cette position et de l'attirer ailleurs; il espérait, s'il parvenait à ébranler l'armée autrichienne, avoir plus de facilité pour l'attaquer.

Manœuvre du général Moreau pour faire quitter à l'armée autrichienne la position d'Ulm.

La ligne du Lech, Augsbourg et la Bavière étaient presque à découvert; le général Moreau essaya d'entraîner l'armée ennemie, en menaçant cette ligne. Il fit avancer sur la Günz son aile droite réduite à deux divisions; le général Saint

Cyr envoya une des siennes à Weissenhorn et le général Sainte-Suzanne eut ordre de s'approcher d'Ulm, où l'on supposait qu'il ne serait resté qu'une forte garnison.

Le mouvement de la droite commença, le 14 mai, et celui du général Sainte-Suzanne, le 15. La division du général Legrand se porta en avant d'Ehrbach, d'où, après avoir éloigné les ennemis des bois de Papelau et d'Ehrstetten, elle s'établit sur le plateau élevé qui est entre la Blau et le Danube, appuyant sa droite au fleuve. La division du général Souham s'avança à la même hauteur dans la vallée de la Blau et poussa les postes de sa gauche jusqu'à Asch. Cette ligne était beaucoup trop étendue pour deux divisions dont les forces ne dépassaient pas seize mille hommes, surtout en se rapprochant de l'armée autrichienne, quatre ou cinq fois plus nombreuse. Le général Sainte-Suzanne devait s'attendre à rencontrer cette armée devant lui, au moins depuis l'engagement du bois d'Ehrstetten où il avait éprouvé une vive résistance, et il aurait dû, en conséquence, tenir ses troupes concentrées, pour être prêt à recevoir les ennemis s'ils venaient à lui. Ce fut en effet ce qui arriva.

Combat de Pfrauenstetten.

Jusque-là, le maréchal Kray était resté tranquille dans ses retranchements ; il jugeait avec raison que le général Moreau ne commettrait pas l'im-

prudence de dégarnir sa ligne en s'éloignant, ni celle de se livrer à de grandes entreprises, tant qu'il verrait l'armée autrichienne fermement établie à Ulm, ayant la facilité de manœuvrer avec ses forces réunies sur les deux rives du Danube et d'attaquer à l'improviste toute la partie faible de la ligne française. Le maréchal Kray ne pouvait donc manquer de saisir l'occasion que le général Sainte-Suzanne venait lui offrir. Le 16 mai, il le fit assaillir par plusieurs gros corps de cavalerie et d'infanterie aux ordres de l'archiduc Ferdinand. En un instant, toute la ligne fut engagée depuis Asch jusqu'au Danube, et les Autrichiens s'attachèrent à séparer du fleuve la division Legrand; les plus grands efforts se portèrent sur elle. Forcée de se replier derrière Donau-Rieden et Ringingen, cette division se trouva coupée de la division Souham qui, débordée elle-même sur ses deux flancs, dut aussi se retirer d'Asch, de Sonderbuch et de la vallée de la Blau jusqu'à Blaubeuren.

Le danger devenait pressant; une forte colonne ennemie s'était établie au village de Pfrauenstetten entre les deux divisions françaises, dont les brigades étaient également séparées les unes des autres et accablées par la supériorité numérique des Autrichiens. Cependant tous les efforts des ennemis, qui souvent les entouraient, ne pouvaient parvenir à les rompre ni à ralentir leur vigoureuse résistance.

Dans ce péril extrême, le général Sainte-Suzanne ordonna au général Legrand de se détacher entièrement du Danube et de réunir sa division en arrière de Dischingen ; ensuite, marchant lui-même à la tête de la brigade du général Drouet, il attaqua les ennemis à Pfrauenstetten, les culbuta, rétablit ses communications avec le général Souham, resserra sa ligne et recommença le combat. Il ne pouvait réparer son erreur de la veille, d'une manière plus brillante. Le général Saint-Cyr contribua aussi à le dégager; accouru précipitamment de la rive droite de l'Iller, il porta ses troupes, au pas de course, à un gué du Danube situé à une lieue au-dessus d'Ulm. Déjà son canon se faisait entendre ; les attaques des ennemis sur le général Sainte-Suzanne devenaient moins vives, et l'archiduc Ferdinand, s'exagérant la force des secours qui arrivaient aux Français, quoiqu'ils eussent le Danube à passer, craignit pour lui-même d'avoir sa retraite coupée. Par prudence, il se retira. Ainsi, après douze heures de combat, le général Sainte-Suzanne reprit, à la nuit, les positions entre la Blau et le Danube qu'il avait perdues le matin.

Ce n'était pas le résultat que le général Moreau attendait de ses manœuvres ; cependant cette affaire servit à l'éclairer sur les desseins et sur la concentration des forces du général ennemi, qui paraissait bien décidé à conserver sa position et

disposé à recevoir la bataille. Pour être encore mieux à même de juger cette position sur la rive gauche du Danube, le général Moreau résolut de s'y porter et de resserrer momentanément son armée, en renforçant son aile gauche, ainsi qu'en rappelant les divisions de la droite, qu'il avait avancées sur la Günz. Le général Saint-Cyr fut, avec le corps du centre, remplacer à la position, en avant d'Ehrbach et d'Ehrstetten, l'aile droite du général Sainte-Suzanne, qui reçut ordre de se porter sur la rive gauche de la Blau. Les divisions des généraux Leclerc et Richepanse du corps de réserve furent placées entre l'Iller et le Danube, leur gauche à Geklingen, pour appuyer au besoin le général Saint-Cyr. La division Delmas resta devant Ulm sur la rive droite de l'Iller, entre Unter-Kirchberg et Morbach, et le général Lecourbe vint se lier à elle, en se rapprochant aussi du Danube.

On voit par cette disposition que le général Moreau était encore incertain sur la manière d'attaquer les ennemis, et qu'il cherchait leur côté faible pour y prendre ses avantages. Aussi il n'amenait à sa reconnaissance que la moitié de l'armée, et il tenait l'autre moitié assez à sa portée pour qu'elle pût le joindre en peu de temps, ou pour qu'il pût lui-même se rapprocher d'elle, suivant les circonstances.

Il en était autrement du général autrichien dont

l'immobilité annonçait la ferme résolution de se maintenir à Ulm et de profiter des fautes qui pourraient échapper à son adversaire. C'est de la sorte que, deux jours auparavant, il avait fait courir des dangers au corps du général Sainte-Suzanne. En même temps, la force de sa position centrale lui permettait de détacher des corps d'observation ou des partis dans diverses directions. Ainsi il avait renforcé en avant de Günzbourg le corps d'observation du général Giulay, qui poussait une avant-garde jusqu'à Mindelheim, pour couvrir la route de Memmingen à Augsbourg. C'est encore ainsi que deux partis commandés par le comte de Walmoden et par le comte de Mier parcouraient les derrières de l'armée française dans toute la vallée du haut Danube, et ils avaient même l'audace de s'avancer jusque devant Kehl; ils troublaient les communications, enlevaient des postes, des détachements et quelquefois de petites garnisons, comme il arriva à celle de Donau-Eschingen et plus tard à celle de Donau-Werth. Le maréchal Kray surveillait avec la même vigilance les grands mouvements de l'armée du général Moreau. Nous le verrons bientôt attaquer de nouveau le général Sainte-Suzanne dans ses positions en avant d'Ehrbach, et menacer ensuite la ligne d'opérations de l'armée française, entre l'Iller et le Danube, pour détourner le général Moreau de

ses projets sur Augsbourg. Toujours attentif aux mouvements qui s'opéraient devant lui, il réglait les siens avec autant de fermeté que de prudence, les pressait ou les retenait, suivant la valeur des démonstrations, sans jamais se laisser entraîner. Son armée, forte de quatre-vingt mille hommes, était placée sur un boulevard inexpugnable où les ressources abondaient et où il recevait, à tout moment, des renforts. De tels moyens dirigés par un général habile étaient bien propres à relever le moral de l'armée, que le début de la campagne avait un peu ébranlé, et à inspirer la confiance; aussi les troupes partageaient-elles celle de leur chef qui, par la combinaison d'une défensive justement admirée, présentait tour à tour son front redoutable pour suspendre les coups levés sur lui ou pour porter les siens sur son adversaire.

Le général Moreau se rendait bien compte de l'avantage de cette position, et il n'en mettait que plus de persistance à chercher les moyens de la réduire, puisque ses premiers mouvements n'avaient pas réussi à la faire changer. C'était le but de sa reconnaissance. Il vit et il jugea que l'armée autrichienne ne pouvait être forcée; elle couronnait les hauteurs en arrière d'Ulm jusqu'à Elchingen. Cet espace était couvert de bons ouvrages, garnis d'une forte artillerie et qui s'appuyaient à ceux du mont Saint-Michel (Michels-Berg); ceux-

ci, considérés comme la clef du camp retranché, étaient plus nombreux, mieux soignés et liés par des redoutes à la ville d'Ulm, entourée elle-même d'une enceinte nouvellement rétablie, flanquée de tours et hors d'insulte.

Tout était en faveur de l'armée autrichienne. Elle était inattaquable par la rive droite du Danube; elle était couverte par le fleuve, et elle ne présentait en avant que les ouvrages de la tête de pont, dont la perte n'aurait rien changé à la défense de la position principale. Sur la rive gauche, l'armée était disposée de manière à mettre en jeu toutes ses forces réunies sur un terrain resserré, dominant et parfaitement fortifié, où les Français ne pouvaient aborder que par un grand mouvement de flanc, dangereux à exécuter, et qui eût ouvert aux ennemis la route du Tyrol, si nécessaire à garder. Toutes ces difficultés réunies rendaient une attaque impraticable. Le général Moreau en jugea ainsi, et, renonçant au dessein de livrer bataille sur le terrain que l'ennemi avait choisi, il reprit le projet de manœuvrer par son aile droite, pour menacer la Bavière et obliger ainsi le maréchal Kray à se détacher d'Ulm.

Le général Moreau reprend son mouvement par la rive droite du Danube.

Suivant cette disposition, la partie de l'armée française, qui était sur la rive gauche du Danube, repassa le fleuve et s'établit : le général Sainte-Suzanne, avec l'aile gauche, entre l'Iller et le

Danube; le général Saint-Cyr, avec le centre, en avant de Weissenhorn jusqu'à la Günz, laissant devant Ulm une division d'infanterie avec quelque cavalerie; et les trois divisions de la réserve, entre la Günz et la Mindel. Le général Lecourbe, après avoir repoussé des bords de la Kamlach une avant-garde autrichienne, gagna Mindelheim avec l'aile droite, pour passer le Lech à Landsberg et marcher sur Augsbourg. Dans ce mouvement, une avant-garde, composée d'une demi-brigade et d'un régiment de chasseurs, se fit maltraiter par la cavalerie du général autrichien Giulay.

Combat de Delmesingen.

Le maréchal Kray observait la direction que prenait le général Moreau, et, pour le rappeler de nouveau à gauche, il fit attaquer pour la seconde fois le corps du général Sainte-Suzanne, dont les divisions étaient ainsi placées : celle du général Souham en avant du village de Delmesingen, à hauteur d'Ehrbach, et celle du général Legrand, près d'Achstetten, gardant les ponts d'Opfingen et de Donau-Rieden sur le Danube. Le 22 mai, les Autrichiens formés sur deux colonnes, et encore commandés par l'archiduc Ferdinand, passèrent le Danube à gué, s'emparèrent des deux ponts, repoussèrent de Delmesingen le général Souham et l'obligèrent à rétablir sa ligne en avant de Donaustetten. La division Legrand se maintint à la position principale d'Achstetten. Le général

Sainte-Suzanne fit alors marcher sa réserve, commandée par le général Collaud, et attaquer Delmesingen; les généraux Souham et Legrand reprirent, en même temps, l'offensive. L'action fut vive, et l'ennemi fut repoussé en désordre de l'autre côté du Danube, avec perte d'un certain nombre de prisonniers.

Cette attaque n'eut pas le résultat que le maréchal Kray s'en était promis, car le général Moreau continua à marcher sur le Lech, et, par un mouvement rapide, le général Lecourbe se porta de Landsberg sur Augsbourg, où il imposa une forte contribution. Toutefois, le maréchal Kray ne quitta pas encore Ulm, jugeant que l'excursion de son habile adversaire avait moins pour but de menacer sérieusement la Bavière, que de lever des contributions.

La lutte de ces deux rivaux de gloire ne saurait être trop admirée. Si l'un entreprend un projet, l'autre en démêle aussitôt le motif, et il est tout préparé pour en traverser l'exécution. C'est ainsi qu'à deux reprises, le maréchal Kray ne conçut aucun ombrage des mouvements du général Moreau vers le Lech, et que, pour le faire revenir, il se borna à attaquer la gauche de l'armée française. Avec la même sagacité, le général Moreau ne se laissa pas détourner de sa marche par l'attaque de l'archiduc Ferdinand; mais lorsqu'il soupçonna

que le maréchal Kray en préparait une beaucoup plus sérieuse, il rappela à lui le général Lecourbe. Cette précaution apparente cachait aussi le projet de passer le Danube au-dessous d'Ulm, pour aller, sur la rive gauche, porter des coups décisifs à l'armée autrichienne, couper sa ligne d'opérations, la faire sortir enfin de son camp retranché et la forcer à combattre dans une position moins avantageuse.

Ainsi le général Lecourbe rentra dans sa première position, entre la Günz et la Mindel, occupant Mindelheim. Les divisions Delmas et Decaen, de la réserve, furent placées sur la rive gauche de la Günz, à hauteur de Bobenhausen. Le général Grenier, qui avait remplacé dans le commandement du centre le général Saint-Cyr, tombé malade, occupa l'espace entre ces divisions et la rive droite de l'Iller. L'aile gauche, commandée par le général Richepanse, en remplacement du général Sainte-Suzanne, qui avait été détaché sur le bas Rhin pour former un nouveau corps, resta entre l'Iller et le Danube, en refusant sa gauche et en gardant les ponts de l'Iller.

Combat de Kirchberg.

Ces dispositions préparatoires avaient le double objet de concentrer l'armée, pour la tenir prête à repousser l'attaque qu'on attendait, et de tenter ensuite le passage du Danube au-dessous d'Ulm. Elles n'étaient pas encore terminées, le 5 juin,

lorsque, pendant la nuit, le maréchal Kray fit déboucher entre l'Iller et le Danube la plus forte partie de son armée, formée sur cinq colonnes, pour attaquer le général Richepanse. Au jour, l'archiduc Ferdinand, conduisant l'attaque de droite, gagne la rive gauche de la Rott et s'avance jusqu'à Guttenzell, où il déborde la gauche des Français; d'autres colonnes rompent également la ligne française sur d'autres points, elles atteignent Kirchberg et menacent le pont de Kellmuntz sur l'Iller. Si les Autrichiens parviennent à emporter ce pont, tout le corps du général Richepanse va se trouver séparé du restant de l'armée et en danger d'être perdu. En ce péril extrême, le général Richepanse déploie toute sa valeur et sa fermeté, et défend le terrain pied à pied; mais, accablé par le nombre des ennemis, il est sur le point de succomber, quand le général Grenier envoie à son secours la division du général Ney. Celui-ci passe le pont de Kellmuntz, reprend le village, et déjà il marchait sur Dietenheim, lorsqu'un second ordre le ramène vers Kirchberg, sur une colonne autrichienne qui avait tourné cette position. L'intrépide Ney se met à la tête de ses grenadiers, et l'arme au bras, sous un feu terrible, il gravit la hauteur, aborde les ennemis sur le plateau de Kirchberg, les renverse du premier choc, et leur fait douze cents prisonniers, avec huit pièces de

canon. Sauvé par cette vigoureuse action, le général Richepanse put rétablir alors sa ligne et reprendre vivement l'offensive; il regagna tout ce qu'il avait perdu, rentra dans sa première position et enleva aux ennemis un bon nombre de prisonniers, entre autres le lieutenant général comte de Sporck. La nuit suivante les Autrichiens, dont l'entreprise avait manqué, repassèrent le Danube et rompirent les ponts derrière eux.

Le péril que courut l'armée française, dans cette journée, fut le plus grand de la campagne; car, sans le succès du général Ney, à l'attaque de Kirchberg, l'aile gauche, presque enveloppée, aurait pu être anéantie avant d'avoir pu être secourue, et le général Moreau se serait trouvé fort embarrassé pour rétablir sa ligne d'opérations. Le maréchal Kray n'eût pas manqué de porter toute son armée sur cette direction, et il y eût même fait participer le corps du prince de Reuss, en le rappelant du Tyrol. Ce mouvement eût été hardi, mais il ne pouvait rencontrer une occasion plus favorable. L'armée française était en marche, tout portait à croire qu'elle serait prévenue, peut-être surprise dans son mouvement, et les corps qui la composaient couraient risque, séparés les uns des autres, d'éprouver quelque grave échec, avant de pouvoir reprendre une nouvelle ligne. Tel a dû être le calcul du maréchal Kray, quoi-

qu'il ait dit dans son rapport qu'il n'avait d'autre but que de reconnaître par lui-même la position de l'ennemi; car ce dernier projet n'exigeait pas un aussi grand emploi de troupes, surtout pour se borner à attaquer l'aile gauche des Français. Le maréchal Kray fit en même temps attaquer l'arrière-garde du général Lecourbe, qui se retirait d'Augsbourg. Cette arrière-garde, enveloppée à Schwabmunchen par un gros de cavalerie, aux ordres des généraux Meerfeld et de Lichtenstein, perdit quinze cents hommes et ne se rallia qu'à Türckeim.

Le général Moreau doit avoir jugé ainsi les projets de son adversaire, et l'empressement qu'il mit à revenir au projet de passer le Danube, pour reprendre l'initiative des opérations et changer le théâtre de la guerre, en est la preuve. Il y était encore porté pour procurer à son armée de nouveaux moyens de subsistance, que la rive droite du Danube allait cesser de lui fournir, malgré les ressources qu'on avait trouvées dans les magasins enlevés aux ennemis. Ces magasins allaient bientôt être épuisés, tandis que l'armée autrichienne, régulièrement alimentée par la Bavière et par la rive gauche du Danube, se trouvait dans l'abondance. Cette différence de situation sert encore à expliquer la différence de système des deux généraux en chef : l'un était pressé d'agir, tandis que

l'autre avait tout intérêt à temporiser. C'est un grand souci que celui des vivres, et un grand malheur pour une armée que d'être obligée de combattre pour s'en procurer. Comme tout ce qu'elle fait alors lui est commandé par la nécessité, elle le fait avec précipitation, sans que la prudence de son chef puisse la retenir, et souvent les succès lui échappent par l'impatience qu'elle a de pourvoir à ses besoins. Le général Moreau n'en était pas encore réduit à cette extrémité, mais il en approchait et il devait la prévenir; sinon le général ennemi qui, depuis la dernière affaire, tenait la majeure partie de ses forces concentrée autour d'Ulm, et qui les augmentait de jour en jour, obtenait une supériorité décidée, par le simple effet de l'habile système de prudence qu'il avait suivi.

L'attitude imposante des ennemis rendait l'entreprise du général Moreau d'autant plus délicate que, pour en assurer le succès, il devait préalablement se rendre maître de tout le pays jusqu'à l'embouchure du Lech, et y étendre sa droite, pour chercher sur le Danube un point éloigné où les Autrichiens ne fussent pas préparés à défendre le passage. Mais en prenant ce parti, il laissait la gauche sans appui et exposée à une nouvelle attaque, dont le résultat pouvait compromettre la ligne d'opérations de l'armée. Voulait-on éviter cet inconvénient, alors le mouvement se rappro-

chait d'Ulm, où l'on se heurtait contre le gros des forces ennemies, et l'aile droite se trouvait en même temps assaillie par les corps d'observation des généraux autrichiens Giulay et Sztarray, qui avaient été renforcés et qui venaient de se porter en avant, entre le Lech et le Danube.

Cette dernière combinaison n'était pas praticable, tandis que la première offrait encore des chances de succès, malgré ses difficultés et ses dangers. Pour diminuer ces derniers, le général Moreau se proposa de refuser sa gauche autant qu'il serait possible, sans s'inquiéter des coups de main que pourraient faire les partis ennemis dans cette direction. Il prit aussi le plus grand soin de déguiser le motif de son mouvement au général ennemi, et pour augmenter la sécurité de son adversaire, il parut vouloir se borner à refouler vers le Danube les corps des généraux Giulay et Sztarray.

C'était une heureuse circonstance que d'avoir ces deux corps ennemis à portée, puisque, en allant à eux, le général Moreau masquait ses desseins; en les faisant poursuivre il changeait insensiblement la base de ses opérations, et il portait l'armée à hauteur du point où elle devait passer le Danube, après avoir terminé sa conversion. Le 10 juin, le général Lecourbe commença le mouvement. L'aile droite, formant trois colonnes, se

dirigea de Mindelheim sur le Lech ; celle de droite marcha sur Schœngau, celle du centre sur Landsberg, et celle de gauche sur Augsbourg. Les postes autrichiens établis sur la Wertach furent aisément refoulés, et le général Molitor, qui s'était porté de Kempten sur Nesselwangen avec le corps de flanqueurs à ses ordres, repoussa de ce dernier endroit un gros détachement ennemi, commandé par le général Grunner, que le prince de Reuss avait envoyé du Tyrol.

Le général Lecourbe passe le Lech.

Le passage du Lech eut lieu, le 12 juin, sur les trois directions que le général Lecourbe avait données à ses colonnes. La rivière était grossie par la fonte des neiges, et tous les ponts étaient coupés. Cependant la colonne de droite s'empara du bourg de Schœngau ; de là, dominant la rive droite, elle en éloigna les ennemis, rétablit le pont et passa. Celle du centre obtint le même succès à Kauferingen, un peu au-dessous de Landsberg. Des Bavarois défendaient ce poste ; ils furent forcés par un détachement qui passa la rivière à la nage. Ce pont et celui de Landsberg remis en état ouvrirent une double communication avec la rive droite. La colonne de gauche avait marché sur Augsbourg ; quand elle se présenta devant le pont de Lech-Hausen, il venait d'être brûlé, et ses débris fumaient encore. Des carabiniers d'infanterie légère s'aventurent sur une poutrelle chan-

celante, ils atteignent la rive opposée, repoussent les Autrichiens, leur prennent deux pièces de canon et donnent la facilité de rétablir le pont. Le même jour, Augsbourg fut occupé et les troupes du général Meerfeld, qui sur ces trois points avaient fait de vains efforts pour arrêter le mouvement, se retirèrent d'abord sur Friedberg, après avoir détruit le pont de Zollhans, et ensuite sur Aicha.

L'occupation d'Augsbourg et la précaution prise par les ennemis de couper les ponts du Lech, au-dessous de cette ville, mettaient parfaitement à couvert la droite de l'armée. Le général Lecourbe pouvait alors manœuvrer pour se rapprocher du Danube, pendant que le général Moreau serrerait sur lui les autres corps de l'armée. Toute la ligne des postes autrichiens fut également attaquée, le 12 juin. Le général Richepanse marcha sur Burgrieden à la gauche de l'Iller, où l'archiduc Ferdinand tenait son avant-garde; le village, longtemps disputé, fut enfin emporté. Le général Grenier se porta avec le corps du centre à Weissenhorn et Roggenbourg, d'où il chassa les ennemis. Les divisions Leclerc et Decaen s'établirent à Breitenthal et Krumbach, d'où elles repoussèrent le corps du général Giulay. Le 14, elles forcèrent sur la Mindel les postes du général Sztarray et les menèrent jusqu'à Burgau; mais le 15, ces deux

derniers généraux, ayant reçu des renforts, obligèrent les Français à rétrograder sur Weissenhorn et Roggenbourg.

Ces divers engagements détournaient l'attention du maréchal Kray, et servaient à merveille les projets du général Moreau, qui en profitait pour appuyer sur son aile droite, pour achever de refuser sa gauche et pour régler les distances de ses échelons. Il était ainsi en mesure de se rendre maître, au premier mouvement général, de toute la droite du Danube jusqu'à l'embouchure du Lech.

Tous les corps de l'armée se mirent en marche, le 16 juin. Le général Lecourbe, renforcé de quelques bataillons et d'une division de grosse cavalerie aux ordres du général d'Hautpoul, descendit la rive gauche du Lech, pour se porter sur la basse Zusam. Un corps d'observation, placé entre Wertingen et Augsbourg, le lia avec cette dernière ville, où il avait laissé garnison ainsi qu'à Landsberg. Les divisions de la réserve prirent position à sa gauche, entre la Mindel et la Kamlach. Le général Grenier dirigea le corps du centre sur Güntzbourg, et le général Richepanse fit passer l'Iller à l'aile gauche. Il ne resta, sur la rive gauche de cette rivière, que de faibles détachements, pour contenir les partis ennemis qui se répandaient sur les derrières de l'armée jusqu'à Biberach et Ochsenhausen. Sur les derrières de

l'aile droite, les généraux Molitor et Nansouty observaient les mouvements du prince de Reuss, vers les débouchés du Tyrol.

Le 17, le général Grenier attaqua le corps du général Giulay devant Güntzbourg, et l'avant-garde du général Lecourbe, appuyée par les divisions de la réserve, attaqua celui du général Sztarray, entre Burgau et Dillingen. Sur ces deux points, les ennemis furent forcés de passer le Danube pour s'établir à la rive gauche : le général Giulay entre Albeck et Riedhausen, et le général Sztarray sur la Brentz, s'appuyant à Gundelfingen. La journée du 18 fut donnée aux préparatifs. Le général Grenier, occupant Güntzbourg, eut ordre de faire de grandes démonstrations, pour paraître vouloir passer sur ce point et se porter à la position de la Brentz. Le général Lecourbe en fit également en face de Dillingen et de Lauingen ; mais à la nuit, il mit en marche ses divisions ainsi que la réserve de cavalerie, pour les placer en arrière des bois situés au bord du Danube, vis-à-vis les villages de Blindheim et de Gremheim, où le fleuve fait un grand détour. Ce point avait été choisi pour le passage, quoique la rive droite fût dominée par la rive gauche ; mais cet inconvénient était compensé par l'adoucissement de la rampe et par une plaine découverte où la cavalerie pouvait se déployer.

Passage du Danube par le général Lecourbe.

En prenant des précautions, on avait évité de donner l'éveil à la rive opposée, et les postes autrichiens, placés entre Blindheim et Gremheim, montraient la plus parfaite sécurité. Il fallait prévenir l'arrivée d'autres troupes, et brusquer l'attaque, pour en assurer le succès. Pendant la nuit, le général Lecourbe compléta ses dispositions. Des corps d'élite sont destinés à passer les premiers; d'autres se tiennent prêts à les suivre; l'artillerie s'avance au bord du fleuve, et on y apporte une grande quantité de matériaux destinés au rétablissement du pont qui avait été coupé; tout était prêt le 19, à la pointe du jour. Au signal donné, une vive canonnade éloigne du rivage les ennemis, et quatre-vingts nageurs[1], conduits par le capitaine de Gometry, s'élancent dans le fleuve; ils sont suivis par deux barques, qui portent leurs habits et leurs armes. En un instant, ils ont touché la rive opposée; ils ne prennent que leurs armes, et ils chargent les Autrichiens qui reculent devant cette attaque imprévue et abandonnent deux pièces de canon, qui sont aussitôt tournées contre eux. Le pont est

1. L'heureux emploi que le général Lecourbe fit d'un corps de nageurs, pour le passage du Danube, était imité du passage de la Linth; il s'y trouvait peut-être aussi une partie des mêmes hommes.

promptement réparé; les divisions le passent et occupent les deux villages, pendant qu'un autre détachement va occuper Schweningen, sur la route de Donauwerth. Cette disposition était fort sage, car on devait s'attendre à ce que les ennemis, revenus de leur première surprise, se hâteraient de se rassembler, pour rejeter dans le Danube les premières troupes passées, avant qu'elles eussent eu le temps de s'affermir dans leur position et de rétablir le pont. Il fallait surtout observer la garnison de Donauwerth.

Combat de Schweningen.

En effet, le général autrichien Devaux avait rassemblé les postes des environs, et il s'avançait sur Schweningen, avec quatre mille hommes d'infanterie, quatre cents de cavalerie et six pièces de canon. Les Français, inférieurs de plus de moitié, eurent beaucoup de peine à se maintenir dans le village, qui fut perdu, repris, et allait être encore perdu, si de prompts secours ne fussent arrivés. Le général Lecourbe les amena lui-même, plus puissants par leur valeur que par leur nombre; c'était deux escadrons de carabiniers et un détachement du 8e de hussards, qui servait d'escorte au général. Il les fit aussitôt charger; un carré de deux bataillons wurtembourgeois fut presque détruit, et tout le reste du corps ennemi culbuté; deux mille cinq cents hommes mirent bas les armes, les autres s'échap-

pèrent comme ils purent, vers Donauwerth. La droite du général Lecourbe une fois assurée, il revint à Blindheim, où les divisions des généraux Gudin et Montrichard étaient attaquées par un autre corps autrichien, venu de Dillingen. Ce corps éprouva le même sort que le précédent : sa droite est tournée, il précipite sa retraite, la cavalerie française l'atteint entre Höchstett et Dillingen, coupe sa ligne et lui enlève dix-huit cents prisonniers. La poursuite continua jusqu'à Gandelfingen. Cette journée est une des plus glorieuses de la carrière militaire du général Lecourbe, par la prévoyance, l'activité et la valeur qu'il y déploya.

Dès ce moment, la droite cessa d'être inquiétée; le passage, qui n'avait pas été interrompu, fut bientôt terminé. Le général Lecourbe mit ses divisions en marche, il leur fit remonter la rive gauche du Danube et repousser de Höchstett, de Dillingen et de Lauingen, le corps du général Sztarray, qui fut se réunir au général Giulay, sur la Brentz. Leur retraite découvrait les ponts de Dillingen et de Lauingen, qui étaient en partie détruits; le général Lecourbe s'empressa de les faire rétablir, et en attendant, il plaça ses troupes en position, en avant de Lauingen.

Bataille de Höchstett.

En recevant à Ulm la nouvelle inattendue du passage du Danube par les Français, le maréchal

Kray s'était hâté d'envoyer la plus forte partie de sa cavalerie, aux ordres du général Klingin, toute son artillerie légère et un gros corps d'infanterie, pour soutenir, sur la Brentz, les généraux Giulay et Sztarray. Il était cinq heures du soir, lorsque ces nouvelles troupes se formèrent sur deux lignes, entre la Brentz et le Danube, ayant au centre leur nombreuse artillerie, et s'appuyant à la ville de Gundelfingen, qui était fortement occupée. Les ennemis avaient une grande supériorité de cavalerie; elle charge et repousse les deux régiments de carabiniers et le 9e de hussards. Un régiment de cuirassiers, placé en seconde ligne, favorise le ralliement, et s'élance à son tour avec les carabiniers. On était mêlé, les ennemis s'étaient désunis et trop avancés. Le 9e de hussards saisit ce moment pour les prendre en flanc; il les met en désordre, les poursuit et les fait rentrer à leur première position.

Le succès de ce combat n'eut d'autre effet que d'avoir empêché l'ennemi de remporter aucun avantage, car la ligne autrichienne ne paraissait point ébranlée, et elle se renforçait à chaque instant. Le général Moreau venait d'arriver; les divisions Grandjean et Decaen, de la réserve, après avoir passé le Danube aux ponts de Lauingen et de Dillingen, s'étaient formées en arrière de Lauingen. Il restait encore deux heures de jour; si

l'on n'en profitait pas pour rejeter les Autrichiens au delà de Gundelfingen et de la Brentz, on pouvait craindre que, pendant la nuit, le maréchal Kray ne mît en ligne le restant de son armée, et qu'il n'entreprît, le lendemain, de profiter lui-même de son immense supériorité de forces. Le général Moreau jugea que la position était des plus favorables au déploiement de ses forces, qui consistaient dans les divisions Gudin et Montrichard, avec la cavalerie de réserve du général d'Hautpoul. Le danger lui parut imminent, et l'attaque urgente; il l'ordonna.

Gundelfingen servait de pivot et de point d'appui à la droite de la ligne ennemie, qui était composée d'infanterie. Une forte colonne d'infanterie française fut chargée de l'emporter. La cavalerie autrichienne tenait la gauche, celle des Français lui fut également opposée; elle était formée par échelons, et elle avait sur ses flancs des batteries pour la protéger. En un instant, le combat devint général et des plus vifs; les généraux Moreau et Lecourbe donnaient eux-mêmes l'exemple. A la tête de la cavalerie, ils en réglaient les mouvements, et, par la rapidité et la précision de leur exécution, ils lui firent, quoique inférieure en nombre, obtenir une supériorité décidée sur celle des ennemis. La ville de Gundelfingen fut prise de vive force; les ennemis, battus sur tous

les points, cédèrent le champ de bataille et repassèrent la Brentz après l'affaire, qui s'était prolongée fort avant dans la nuit.

Cinq mille prisonniers, vingt pièces de canon, plusieurs drapeaux et étendards furent les trophées de cette glorieuse journée, à laquelle le village de Höschstett, situé au centre de ces divers mouvements, a donné son nom. Sur un espace de sept ou huit lieues, les Français ne cessèrent de combattre en nombre inférieur, car l'aile droite et la réserve de cavalerie furent seules engagées. Les divisions d'infanterie des généraux Grandjean et Decaen appuyèrent le mouvement sur Gundelfingen, mais elles n'eurent pas occasion de donner; le centre et l'aile gauche étaient restés sur la rive droite du Danube. La division du général Ney fut même maintenue, pendant la journée du lendemain, sur la rive droite, pour observer ce que l'ennemi pourrait hasarder de ce côté. Le général Grenier, qui avait fait de vains efforts pour rétablir le pont de Guntzbourg, fut obligé de passer, le 20, sur celui de Lauingen[1].

1. Je ne puis me refuser le plaisir de citer ici les réflexions si justes que le général Mathieu Dumas fait sur cette victoire d'Höchstett, dans son *Précis des événements militaires :*

« C'est une circonstance digne de remarque, qu'à la même

Le lendemain de la bataille de Höchstett, le général Moreau forma la partie de son armée qui avait passé le Danube : la droite sur les hauteurs couvertes de bois, au delà de Bissingen ; le centre sur le plateau, en avant de la Brentz, et la gauche à Gundelfingen. En même temps, il dirigea une colonne sur Donauwerth, pour occuper ce poste,

époque, à cinq jours de différence seulement, du 14 au 19 juin, Moreau, qui aurait pu recevoir à Höchstett la nouvelle de la bataille de Marengo, remportait sur le Danube, et par la même manœuvre, un avantage pareil à celui que Bonaparte remportait sur le Pô. L'un et l'autre fleuve avaient été franchis, de vive force, à deux marches au-dessous du point central où les armées autrichiennes se trouvaient rassemblées, celle du baron Mélas à Alexandrie, celle du baron Kray à Ulm. Leurs lignes d'opérations, en Allemagne comme en Italie, furent coupées perpendiculairement, et de manière que les armées opposées se trouvèrent dans des positions réciproquement inverses. »

Moreau triomphait ici par un grand combat de cavalerie, aux mêmes champs où la présomption et l'impéritie des maréchaux de Marsin et de Tallard sacrifièrent la cavalerie française, et flétrirent en un jour les lauriers des belles armées de Louis XIV. Moreau et Lecourbe, remontant par la route de Donauwerth à Ulm, se trouvèrent, à la tête de leur cavalerie, exactement placés comme l'avaient été, en 1704, le duc de Marlborough et le prince Eugène, attaquant de même, et faisant plier l'aile gauche, qui se retira sous Ulm. Mais les généraux autrichiens ne commirent pas la faute de laisser isoler et envelopper, comme les maréchaux, à Blindheim, le corps d'infanterie qui couvrait de même leur droite du côté du Danube et formait leur appui.

se rendre maître des magasins que les ennemis y avaient abandonnés, et garder la position de Schellenberg, à gauche de la Wernitz. Il doutait encore du parti que prendrait le maréchal Kray, et il se disposait à aller à sa rencontre, s'il tentait de faire repasser le Danube à l'armée française. Trois jours se passèrent dans cette attente. Mais le maréchal Kray ne songeait plus qu'à s'éloigner, et il ne pouvait différer de quitter les environs d'Ulm, s'il ne voulait s'exposer à une défaite; sa ligne d'opérations était coupée, et pour la rétablir, il devait même faire un grand détour en prêtant, pendant plusieurs marches, le flanc à son adversaire. Déjà, dans la journée du 19, il avait eu la prévoyance de préparer ce mouvement, car, pendant qu'il détachait sa cavalerie au soutien de l'aile gauche, attaquée à Gundelfingen, il prenait ses mesures pour la défense d'Ulm, dont il composa la garnison, et il faisait sortir du camp retranché le restant de son armée, pour le placer entre Albeck et l'abbaye d'Elchingen. Il était ainsi plus rapproché de la direction de retraite qu'il se proposait de prendre, si son aile gauche était battue sur la Brentz, et plus près aussi du champ de bataille, pour profiter d'un succès, si les Français avaient été repoussés.

Retraite de l'armée autrichienne.

Le résultat de la bataille du 19 juin, fut que, dès le lendemain, l'armée autrichienne commença

à s'élever vers Nordlingen, par Neresheim, pour aller, à marches forcées, passer le Danube au-dessous de l'embouchure du Lech, couvrir la Bavière, rallier le corps du général Meerfeld, et rétablir ses communications sur les deux rives du fleuve. Cette manœuvre, exécutée avec une grande célérité, fut masquée par toute la cavalerie ennemie, et favorisée par de grandes pluies, qui retardèrent la poursuite des Français. Cependant, ceux-ci joignirent, le 23, à Neresheim, l'arrière-garde ennemie; le combat s'engagea, quelques charges eurent lieu, et leur résultat força les Autrichiens à précipiter leur retraite, en leur faisant abandonner des équipages. Le 24, ils étaient en bataille, sur le plateau en avant de Nordlingen. Le maréchal Kray s'y était arrêté, avec une partie de sa réserve, dans l'espoir qu'à la faveur d'une proposition de suspension d'armes, que son gouvernement lui avait ordonné de faire au général Moreau, il gagnerait le temps de terminer son mouvement, et de prendre, en Bavière, une nouvelle ligne de défense. En effet, un parlementaire porta au général Moreau la proposition d'un armistice basé sur celui d'Alexandrie, que le maréchal Kray lui fit connaître, sans toutefois lui en donner les détails.

Ce fut ainsi que le général Moreau apprit la bataille de Marengo, mais il en ignorait encore

les circonstances, et il connaissait encore moins les nouvelles instructions, qui devaient, sans aucun doute, lui avoir été envoyées à la suite de ce grand événement. Il ne pouvait donc, avant d'être mieux instruit, consentir à la proposition de suspendre les hostilités en Allemagne. Il ne pouvait pas non plus renoncer à recueillir les fruits de sa dernière victoire, fruits qu'il aurait perdus, en partie, si un arrangement lui avait ôté la possibilité de déterminer l'entière évacuation de la Souabe et de la Franconie, de prévenir en Bavière l'armée autrichienne, et de la pousser jusqu'à l'Inn, enfin de se mettre en mesure de pénétrer en Tyrol, pour lier ses communications avec l'armée d'Italie. Tel était, en effet, le plan du général Moreau, et il devait d'autant plus y tenir, qu'il se trouvait dans un pays ravagé par la guerre, et où les troupes souffraient du manque de subsistances.

Le général Moreau, qui connaissait l'avantage de sa position, ne pouvait pas non plus se méprendre sur le sens de la proposition que lui adressait le maréchal Kray. Il était évident que son adversaire voulait sortir d'embarras par une négociation et gagner le temps de se remettre en ligne, ainsi que de réparer ses pertes; telles étaient aussi les instructions qui lui avaient été envoyées de Vienne. La cour d'Autriche, en ratifiant la convention d'Alexandrie, avait proposé

d'étendre à l'Allemagne la suspension d'armes, stipulée par l'article 14 de cette convention. Elle n'en avait pas moins le dessein de continuer la guerre ; elle faisait de nouvelles levées, et elle venait, depuis peu de jours, de renouveler son traité de subsides avec l'Angleterre. Mais elle espérait, en demandant la suspension des hostilités, masquer ses préparatifs et éluder l'ouverture d'une négociation de paix séparée, que le premier Consul lui avait proposée, du champ de bataille de Marengo.

Le général Moreau fit bien, dans les intérêts de son armée et dans ceux de la France, de vouloir poursuivre ses avantages et de décliner la proposition du général ennemi. Le 24 juin, il fit attaquer l'arrière-garde autrichienne, en avant de Nordlingen, et il la poussa vivement jusqu'au delà de la Wernitz. Le mouvement de l'armée autrichienne était alors bien prononcé sur Neubourg, où le maréchal Kray se proposait de passer le Danube. Le général Moreau manœuvrait pour l'en empêcher, et, en même temps, il ne négligeait pas d'organiser les derrières de l'armée, de manière à affermir sa base d'opérations, à mesure qu'il pénétrait plus avant dans l'intérieur de l'Allemagne. Ainsi, pour s'assurer du pays à la gauche du Danube, que l'armée autrichienne allait quitter, le nouveau corps que le général

Sainte-Suzanne avait rassemblé à Mayence s'avança en Franconie, en s'approchant du Danube, et une division commandée par le général Klein, sortit de Kehl pour entrer en Souabe et rétablir les communications par le Brisgau. Le général Richepanse fut chargé de l'investissement d'Ulm; il renferma la garnison dans la place; les partis ennemis qui parcouraient le pays, ne trouvant plus d'appui, se retirèrent.

Prise de Munich.

Sur le front des armées, les deux généraux en chef luttaient ensemble d'activité, de prévoyance, de hardiesse et de manœuvres habiles, pour gagner quelque marche ou pour se prendre réciproquement en défaut, lutte des plus remarquables, dont le général Moreau eut encore le prix. Le 25 juin, il fit partir, de Dillingen, la division Decaen, forte de dix mille hommes, et l'envoya, sans s'arrêter, surprendre Munich, afin d'avoir un appui sur l'Iser, de déborder la gauche des ennemis et de les empêcher de se mettre en communication avec le Tyrol. Le quatrième jour du mouvement, le général Decaen entra dans la capitale de la Bavière; il avait fait quarante lieues et livré trois combats au corps du général Meerfeld, qui, après un dernier engagement à Dachau, eut à peine le temps de protéger la fuite de la cour électorale, et qui se retira avec elle au delà de l'Iser.

Le général Moreau devait soutenir la colonne du général Decaen, car il pouvait arriver qu'à une aussi grande distance de l'armée, elle fût compromise, si le maréchal Kray, qui passait en même temps le Danube, à Neubourg, parvenait à faire quelques progrès sur la rive droite du fleuve et à s'appuyer au Lech, comme il en avait le projet. Le général Lecourbe revint donc sur la rive droite du Danube, passa le Lech, et entra, le 26 juin, à Rain. Mais déjà il ne restait plus, sur la rive gauche du Danube, qu'une forte arrière-garde autrichienne, et le gros de l'armée se trouvait en position à une lieue en avant de Neubourg, se disposant aussi à marcher sur Rain.

Combat d'Oberhausen.

Des hauteurs boisées et un ruisseau profond, dont les bords étaient fort escarpés, couvraient la position des ennemis, dont la droite s'étendait jusqu'au Danube. Le général Lecourbe, ayant reçu l'ordre de l'attaquer, s'y porta, le 27, de grand matin. La division Montrichard tenait la tête de colonne; son avant-garde joignit les postes autrichiens, à gauche du ruisseau, et les poussa vivement dans les bois au delà; arrivée là, elle fut arrêtée net par le feu plongeant de la mousqueterie, ainsi que par celui des batteries restées encore sur la rive gauche du Danube, et qui la prenaient à revers. Bientôt, attaquée par des forces supérieures, entièrement engagée et débordée par

sa droite, elle dut rétrograder sur Oberhausen. Le général Lecourbe vint à son secours avec la division Grandjean; l'action recommença autour du village et devint de plus en plus acharnée. Après avoir épuisé les munitions, on se battit corps à corps, à la baïonnette, à coups de crosses, et la mêlée se prolongea jusqu'à dix heures du soir; les Français finirent cependant par emporter la position ennemie. Ce combat sanglant coûta aux deux partis des pertes considérables; les Français eurent surtout à regretter celle du brave La Tour d'Auvergne, surnommé le premier grenadier de France, qui fut tué d'un coup de lance, à la tête de la 46e demi-brigade; l'armée porta son deuil pendant trois jours, et tous les honneurs militaires furent rendus à sa mémoire. Pendant la nuit, le maréchal Kray, se voyant prévenu sur la rive droite du Danube et sur le Lech, quitta sa position, repassa sur la rive gauche et prit la route d'Ingolstadt, pour revenir, encore une fois, sur la rive droite, gagner Landshut et prendre la ligne de l'Iser.

Mais le maréchal Kray ne pouvait éviter d'être encore prévenu sur l'Iser, comme il l'avait été sur le Lech. Les deux armées, marchant parallèlement l'une à l'autre, prirent cette direction, qui allait, pour toutes les deux, changer leurs bases d'opérations; les Autrichiens allaient établir la leur à

l'Inn et les Français au Lech. Ainsi le général Moreau remit ses troupes dans leur premier ordre de bataille, qui, par les derniers mouvements, avait été interverti. Le corps du général Lecourbe reprit la droite, pour se rapprocher des débouchés du Tyrol; le général Decaen eut ordre de passer l'Iser, et de manœuvrer sur le flanc gauche des ennemis; la division du général Leclerc, dirigée sur Freising, dut également y passer l'Iser et marcher sur Landshut; enfin, le général Grenier s'avança, avec le centre, d'Aicha sur Pfaffenhofen. La division Ney fut détachée à la gauche du Danube, qu'elle passa à Neubourg, et elle se porta devant Ingolstadt pour resserrer la garnison de cette place. Les généraux Nansouty, Molitor et Laval continuaient à éclairer les derrières de la droite de l'armée, vers les frontières du Tyrol. La réserve de cavalerie, ainsi que le grand parc d'artillerie, s'arrêta à Augsbourg, où le général Moreau établit son quartier général.

Combat de Landshut. Passage de l'Iser.

Une avant-garde autrichienne, commandée par l'archiduc Ferdinand, venait d'arriver à Landshut, lorsque, le 9 juillet, la division du général Leclerc, formée sur trois colonnes, s'y présenta. L'attaque fut très-vive; à la première charge, le général Hendelet, placé au centre, enfonça un corps de quatre mille hommes, qui était en position en avant de la ville; les deux autres colonnes, diri-

gées par les généraux Bastoul et Deperrières, débordaient en même temps les ennemis. Ceux-ci plient de toutes parts et fuient en désordre vers Landshut, où l'on entre pêle-mêle avec eux, et les ponts sur les deux bras de l'Iser sont successivement enlevés, avant que les Autrichiens aient eu le temps de les détruire. Cependant l'archiduc Ferdinand, qui avait rallié ses troupes sur le plateau en arrière de l'Iser, cherchait encore à se défendre; mais il fut également obligé à une prompte retraite, en abandonnant une partie de ses canons et six cents prisonniers, et il se retira derrière la Wils.

L'armée autrichienne s'établit sur l'Inn.

Cette vigoureuse action assura la ligne de l'Iser aux Français. Le maréchal Kray, arrivé trop tard pour la défendre, conduisit alors son armée sur la ligne de l'Inn. La droite touchait au Danube, et avait en avant d'elle, à Portsaal, le corps détaché du général Klenau, qui couvrait Ratisbonne; son centre et ses principales forces étaient établies dans la forte position d'Ampfing, en avant de Mühldorf, et s'appuyaient, en arrière, sur la forteresse de Braunau. Le général Meerfeld éclairait, à gauche, le cours de l'Inn, et à gauche de celui-ci, le corps d'émigrés français, aux ordres du prince de Condé, était à Wasserbourg et à Rosenheim, pour lier les communications avec la droite du prince de Reuss, qui gardait toujours le Tyrol. La réserve autrichienne

était à Haag, entre l'Inn et la Traun, d'où elle communiquait avec le centre, par Braunau. Enfin le parti commandé par le comte de Mier, était resté à la gauche du Danube, où il continuait à se faire redouter par son activité et par l'audace de ses entreprises. C'est vers cette époque, dans la nuit du 5 au 6 juillet, qu'il fit un coup de main sur Donauwerth, dont il surprit la garnison.

Après avoir perdu la Bavière, ainsi que les États de l'Empire, situés à la gauche du Danube, le maréchal Kray, dont le premier devoir était d'assurer la défense des provinces héréditaires de l'Autriche, ne pouvait, pour les couvrir, s'arrêter à une ligne plus resserrée et plus forte que celle de l'Inn. Sa droite au Danube, sa gauche liée avec le Tyrol, il avait au centre, la forteresse de Braunau, qui masquait sa ligne d'opérations défensives ainsi que sa réserve, lui servait de magasin et de place de dépôt, et recevait ses approvisionnements. Protégé par une aussi bonne position, il allait réparer ses pertes et procurer à son armée un repos nécessaire. Il ne pensait pas que le général Moreau s'avançât au delà de l'Iser, tant qu'il aurait sa droite menacée par le prince de Reuss, et qu'une partie de ses troupes serait retenue devant les places d'Ulm et d'Ingolstadt. Il espérait que les Français, qui devaient aussi avoir besoin de repos, accueilleraient, cette fois, une nouvelle proposition d'armistice. Le

premier Consul, en effet, était disposé à accueillir cette demande, pour faciliter les négociations qui avaient été ouvertes, à Paris, avec le comte Saint-Jullien, et il avait envoyé au général Moreau des instructions conformes. Celui-ci tenait cependant beaucoup à prendre, auparavant, une base solide sur l'Iser, et à ouvrir ses communications avec l'armée d'Italie. Il se hâta donc, pendant que les pourparlers avaient lieu, de mettre le temps à profit pour cette double opération, pour s'assurer de toute la ligne de l'Iser, depuis Benedict-Beuren, sur la route d'Inspruck, jusqu'au Danube, et pour agir sur le Tyrol. Le moment était d'ailleurs favorable pour s'emparer de la partie du Tyrol à gauche de l'Inn. Le prince de Reuss l'avait dégarnie, pour suivre les mouvements de la droite des Français et pour se rapprocher de la gauche de l'armée autrichienne, qui était arrivée à l'Inn. Il avait fait avancer le corps du général Grummer, qui était sous ses ordres, jusqu'à Schöngau, Welheim et Wolfershausen, au sud de Munich. Le général Moreau fit attaquer ce corps par la division Montrichard, qui le repoussa et le mena jusque devant les retranchements de Scharnitz. Pendant cette diversion, le général Lecourbe passa le Lech à Landsberg, avec la division Gudin, à laquelle il réunit les corps détachés des généraux Nansouty, Molitor et Laval.

Opérations sur le Tyrol.

Combat de Mindelheim.

Cette réunion composait un corps de dix-sept à dix-huit mille hommes. Arrivé le 11 juillet, à Mindelheim, le général Lecourbe en forma trois colonnes. La colonne de gauche, forte de six mille hommes et commandée par le général Gudin, se dirigea, par Kaufbeuren, sur Fuessen. Le prince de Hohenlohe y occupait, en avant de la ville, entre le Lech, le lac d'Hopfen et la Wils, une position garnie de redoutes et d'artillerie, et qui paraissait inabordable. Le général Gudin fut obligé de la tourner, par la droite, en passant le Lech. Ce mouvement détermina la retraite des ennemis après une défense opiniâtre; ils évacuèrent Fuessen, où ils laissèrent neuf cents prisonniers et trois pièces de canon, et ils se replièrent au défilé de Kinepass, sur le haut Lech. Le général Gudin ne dépassa pas Fuessen; le prince de Reuss occupait le défilé à la position de Reiti, avec la plus grande partie de ses forces, qu'il y avait concentrées. C'était justement cette concentration que l'on avait désirée, puisqu'elle dégarnissait le point sur lequel l'expédition était principalement dirigée.

Prise de Feldkirch.

Les colonnes des généraux Molitor et Laval avaient pour but d'enlever le camp retranché de Feldkirch, sur lequel s'appuyait la défense du Tyrol, qui offrait aux ennemis un débouché sur les derrières de l'armée française, et qui empêchait cette dernière de communiquer avec l'Italie par

les vallées du Rhin. Le général Lecourbe dirigea le général Laval, avec cinq bataillons, par Kempten, Immenstadt et les embranchements latéraux des vallées de l'Iller, de la Bregentz et de l'Ill, pour prendre Feldkirch à revers et couper la retraite au général Jellachich, qui défendait le camp retranché. Le général Molitor fut chargé de l'attaque de front par la vallée du Rhin, pendant que l'adjudant général Dorneman, avec douze cents hommes, remontait jusque sur Coire, pour déloger le général autrichien Auffenberg. Entre ces deux attaques, le général Jardon, passant le Rhin à Azmoos, était destiné à les appuyer toutes deux.

En effet, l'adjudant général Dormenan, quoique grièvement blessé, au passage du Rhin, se rendit maître de Coire, et le général Auffenberg ayant perdu sa communication avec Feldkirch, se retira par Davos, dans l'Engadin. Le général Molitor, soutenu par une réserve que le général Lecourbe conduisait lui-même, se porta directement sur Feldkirch, par la chaussée de Bregentz. Une première ligne de retranchements, entre le village de Hohenems et le lit du Rhin, fut d'abord emportée. Il y en avait une seconde à Goczi, et d'un accès plus difficile; la résistance y fut aussi plus longue; cependant elle finit par être forcée, et les Autrichiens furent rejetés sous le canon de Feldkirch.

Attaqué de front par le général Molitor, et menacé d'avoir sa retraite coupée par la colonne du général Laval, le général Jellachich, qui déjà était séparé du général Auffenberg, ne pouvait tenir plus longtemps à Feldkirch. Ses forces ne dépassaient pas quatre mille hommes, et il avait à défendre un immense développement d'ouvrages, qui étaient tracés pour recevoir un corps d'armée. Dans la nuit du 13 au 14 juillet, il prit le sage parti de les évacuer et de se retirer à Pludentz. Tel fut le résultat de l'expédition du général Lecourbe; la célèbre position de Feldkirch, Coire, tout le pays des Grisons et du Voralberg tombèrent entre ses mains, avec treize cents prisonniers, des magasins, ainsi qu'une grande quantité d'artillerie et de munitions. Cette belle expédition fut la dernière de la campagne. Le général Lecourbe se disposait à pénétrer dans l'Engadin, lorsqu'il fut arrêté par la nouvelle de l'armistice qui venait d'être conclu le 15 juillet, à Parsdorf, entre les deux armées [1].

La convention de Parsdorf était la conséquence

1. La convention de Parsdorf stipulait que la reprise des hostilités serait annoncée respectivement douze jours à l'avance. La ligne de démarcation entre les deux armées partait de la rive droite du Rhin, dans les Grisons, passait par les sources de l'Iller et du Lech, partageait l'intervalle, entre l'Iser et l'Inn, et suivait ensuite la Wils, jusqu'à son confluent dans le Danube. Sur la rive gauche du fleuve, la ligne sui-

de la convention d'Alexandrie, qui avait été signée un mois auparavant; elle était plus favorable à l'Autriche. On doit d'ailleurs la considérer comme un gage de paix que le gouvernement français voulait donner, car l'armée autrichienne ne cédait rien, et elle gagnait le temps de se rétablir. Ainsi tout l'avantage était pour elle, puisque l'armée française était arrêtée dans sa marche victorieuse, et qu'elle se contentait des pays qu'elle occupait déjà, n'exigeant même pas la remise des places qui s'y trouvaient comprises. C'était un résultat bien différent de celui qui avait été obtenu en Italie, et fort au-dessous de ce qu'on pouvait raisonnablement demander, à la suite d'une série de succès éclatants, et lorsque l'armée française avait acquis une supériorité décidée sur l'armée ennemie. Il est vrai que, malgré cette supériorité, la brillante défensive du maréchal Kray et la position de son armée exigeaient des ménagements dont on avait été dispensé avec le général Mélas,

vait le cours de la Rednitz et du Mein, jusqu'au Rhin, après avoir quitté le Danube, à hauteur de Pappenheim. Les places de Philipsbourg, d'Ulm et d'Ingolstadt, qui étaient en deçà de cette ligne, restaient occupées par les troupes autrichiennes et recevaient leurs approvisionnements, tous les dix jours. Ainsi l'armée française du Rhin pouvait communiquer directement avec l'Italie, par Coire, la vallée de Tusis, le Splugen et Chiavenne.

le lendemain de Marengo ; l'un restait libre de ses opérations, et l'autre avait été réduit à capituler. On ne pouvait pas être aussi exigeant à Parsdorf qu'à Alexandrie.

On fut fort étonné de voir le gouvernement autrichien apprécier tout autrement cette différence, par le traitement qu'il réserva à ses deux généraux en chef. Le feld-maréchal Kray, guerrier célèbre, qui par la vigueur de sa défense et par la sagesse de ses dispositions, avait souvent balancé la victoire, contenu l'élan de l'armée française, et qui, dans ses revers mêmes, avait ajouté à sa vieille réputation, reçut, pour prix de ses services, l'ordre de se retirer dans ses terres; tandis que le général Mélas, qui avait perdu toutes les conquêtes des deux dernières campagnes, et qui avait subi l'humiliation de céder quatorze places pour sauver les débris de son armée, obtint, comme retraite, le commandement général de la haute Autriche. Si l'on crut détourner ainsi l'accusation que la voix publique élevait contre le gouvernement, pour la mauvaise direction qu'il avait donnée à la guerre, l'histoire a fait justice de cet odieux calcul.

CHAPITRE XXIV

SOMMAIRE DU CHAPITRE XXIV.

Commandement du général Soult en Piémont. — Reprise des hostilités.—Victoire de Hohenlinden.—Succès sur le Mincio et sur l'Adige. — Armistices de Steyer et de Trévise. — Marche de l'armée des Grisons. — Paix de Lunéville. — Traité de Florence. — Commandement du général Soult à Tarente. — Traité d'Amiens. — Le général Soult est nommé un des commandants de la garde des consuls.

CHAPITRE XXIV.

La rédaction que mon père a faite de la première partie de ses mémoires s'arrête à l'armistice de Parsdorf. On regrettera, sans doute, qu'avant de passer à une autre partie, il n'ait pas terminé celle-ci, et surtout qu'il n'ait pas achevé, comme il l'avait commencé, le récit de la magnifique campagne de l'armée du Rhin. Il reste ainsi, entre le point où mon père s'est arrêté, et la fin de la première partie, une lacune que je dois remplir, en m'attachant à ce qui lui est personnel, et en publiant les pièces qu'il avait classées. Cette période, pendant laquelle il n'a pas pu prendre part aux actions de guerre, a été remplie par les commandements qu'il a exercés en Piémont et dans le royaume de Naples, avant d'être appelé à Paris et au camp de Boulogne.

Les quatre mois qui suivirent l'armistice de Parsdorf furent employés à des négociations. Le

cabinet de Vienne avait envoyé à Paris le comte de Saint-Jullien pour y porter la ratification de la convention d'Alexandrie. Cet envoyé était aussi porteur d'une lettre de l'empereur au premier Consul qui contenait des ouvertures de paix; il crut qu'elle pouvait lui tenir lieu de pleins pouvoirs, et, peu de jours après son arrivée à Paris, il signa un projet de préliminaires de paix. Mais ces préliminaires ne furent pas ratifiés par la cour d'Autriche; le comte de Saint-Jullien fut désavoué et disgracié; le général Duroc, qui portait avec lui le projet, à Vienne, fut arrêté à la frontière, et d'autres négociations continuèrent à Paris, à Vienne et à Londres.

La cour d'Autriche ne voulait pas traiter séparément; de son côté, le premier Consul était tout disposé à traiter simultanément avec l'Angleterre, mais il exigeait avec raison que, pendant les négociations, l'armistice fût étendu aux opérations navales. Cet armistice, qui avait arrêté la marche victorieuse des armées françaises, était en effet tout en faveur de l'Autriche, et il était juste que la France trouvât sur mer des compensations, surtout pour ravitailler Malte et l'Égypte. Mais le cabinet anglais s'y refusa constamment. La cour de Vienne n'était pas encore assez découragée pour consentir à se séparer de l'Angleterre, avec laquelle elle venait de conclure, le 15 juin 1800,

un nouveau traité de subsides. Elle cherchait à gagner du temps, et elle acheta même une prolongation de l'armistice, par la cession des trois places de Philipsbourg, d'Ulm et d'Ingolstadt que la convention de Parsdorf avait réservées ; elle espérait atteindre ainsi la saison qui interromprait les opérations militaires en Allemagne. Retranchée derrière la ligne de l'Inn qui semblait inexpugnable, et, s'appuyant en Italie sur l'Adige et sur Mantoue, l'Autriche espérait réorganiser ses armées. Elle comptait encore dans ses rangs l'armée bavaroise qui était restée à la solde de l'Angleterre, quoique la Bavière fût occupée par les Français. Enfin le temps pouvait amener soit un mouvement intérieur en France, soit un accident qui vînt détruire l'autorité du premier Consul. En effet, plusieurs complots furent tramés contre la vie du général Bonaparte et on en découvrit les ramifications sur plusieurs points, entre autres à Milan. Quelques individus obscurs, rebut des Jacobins, y furent seuls impliqués. Mais quelle que fût l'adhésion enthousiaste que l'armée et la France entière donnaient, à juste titre, au premier Consul, quelque bien établie que fût son autorité, un crime isolé pouvait, d'un moment à l'autre, replonger la France dans l'abîme. La providence ne le permit pas.

Cependant le premier Consul prévoyait la fin

de négociations auxquelles on apportait peu de bonne foi. Il ne s'y était prêté, que pour prouver à l'opinion de la France que les obstacles à la paix ne venaient pas de lui ; il en avait déjà donné la preuve à Alexandrie et il continua à montrer la même bonne volonté, pendant plus de cinq mois, jusqu'à ce que les préliminaires de négociations que M. Otto suivait à Londres fussent définitivement rompus. La saison était déjà très-avancée, quand il se décida, à la fin de novembre, à dénoncer l'armistice.

Les armées françaises avaient aussi, de leur côté, reçu des renforts ; mais par leur éloignement de la France, elles étaient moins bien placées que les armées autrichiennes pour se renforcer, et elles avaient en outre de très-longues lignes d'opérations à garder. L'armée principale, commandée par le général Moreau, était toujours en face de la ligne de l'Inn, et sa ligne d'opérations était gardée par deux corps d'observation, aux ordres des généraux Sainte-Suzanne et Augereau. L'un était sur le haut Danube et l'autre sur le Mein. L'armée d'Italie était sur la ligne du Mincio. Entre elle et l'armée du Rhin, la liaison devait être établie par une seconde armée de réserve ou armée des Grisons, commandée par le général Macdonald, qui devait s'avancer par la crête des Alpes, envahir le Tyrol italien et occuper les hautes val-

lées de l'Adige et de la Drave, pour tourner la droite de l'armée autrichienne d'Italie.

Aussitôt après la convention d'Alexandrie, le général Masséna avait eu le commandement de l'armée d'Italie ; mais il ne l'avait gardé que quelques semaines, et il l'avait remis au général Brune. Le général Soult était encore souffrant de sa blessure ; il eut recours aux boues d'Acqui, et ce remède énergique acheva sa guérison. Tant qu'il n'était pas échangé, il ne pouvait reprendre de service actif, et il attendit longtemps, car les Autrichiens y mettaient beaucoup de lenteur, et le général Moreau lui-même réclamait contre un mode d'échange, qui devait lui enlever un général autrichien fait prisonnier par l'armée du Rhin. Après beaucoup de difficultés, l'échange fut enfin conclu, le 10 décembre, avec le lieutenant général Spork ; mais le général Soult n'en reçut l'avis que le 5 janvier, et la guerre se terminait en ce moment. Cependant le général Soult ne resta pas tout le temps que dura son échange, sans rendre des services. Comme rien ne s'opposait à ce qu'il pût exercer un commandement dans l'intérieur, il avait été chargé, à la fin d'août, du commandement du Piémont. Ses amis qui étaient à Paris, le général Masséna, le général Mortier, le général Lefebvre, le pressaient vivement d'y venir et lui disaient que le premier Consul, quoiqu'il ne le

connût pas encore, faisait le plus grand cas de lui; mais il ne voulut pas faire de demande pour aller à Paris, et il préféra rester à l'armée, en attendant qu'on disposât de lui.

Commandement du Piémont.

Le commandement du Piémont comprenait deux faibles divisions, la plupart des dépôts de l'armée, plusieurs hôpitaux, beaucoup de places fortes et un service considérable de matériel. Il y avait beaucoup à faire dans toutes ces branches de service; il fallait tout réorganiser et réformer une grande quantité d'abus. Il y avait des levées à faire en Piémont et à créer de nouveaux corps; les ressources du Piémont devaient faire face à toutes ces charges, pourvoir à tous les besoins de l'armée et aligner sa solde arriérée. Pour cela, il fallait être en discussions incessantes avec le gouvernement provisoire piémontais, ou plutôt avec la commission exécutive qui administrait le pays, en attendant que son sort fût décidé. Le général Jourdan était à Turin avec le titre de ministre de la république française, et il entretenait les rapports politiques avec la commission exécutive. Le commandant militaire agissait de concert avec le ministre pour les rapports nécessaires avec la commission; mais il avait l'initiative comme l'exécution de tout ce qui se faisait, et tout l'exercice du commandement.

Il y avait enfin à contenir le pays et à réprimer

le brigandage, et cette tache n'était pas la plus facile. La guerre avait pesé sur le Piémont et avait amené à sa suite la misère; les dominations diverses qui s'y étaient succédé dans les dernières années avaient laissé derrière elles des souvenirs irritants, des causes de profondes divisions dans les populations et des vengeances qui voulaient s'exercer. Le parti le moins nombreux était celui qui s'appelait patriote et qui s'était mis à la suite des armées françaises qu'il compromettait souvent; il avait besoin d'être contenu. La plus grande partie de la population avait été froissée par la révolution française; elle regrettait ses anciens souverains et elle était hostile aux Français. Lors de la malheureuse campagne de 1799, des insurrections avaient éclaté dans toutes les vallées des Apennins et des Alpes; elles avaient intercepté les communications de l'armée, arrêté les convois, enlevé des détachements et des postes, fait éprouver de grandes pertes à l'armée française, et compromis sa sûreté. Ces insurrections avaient été réprimées plus tard; mais il en restait encore une suite, le brigandage, qui était beaucoup plus difficile à saisir. Toutes les routes étaient infestées de brigands qui, sous le nom de Barbets, arrêtaient les correspondances, assassinaient les hommes isolés, attaquaient ou incendiaient des habitations, pour exercer des vengeances, et enlevaient même

des postes ; la terreur ou la connivence des populations les favorisait.

Telle était la tâche que le commandement du Piémont avait à remplir ; elle exigeait un très-grand travail et autant de décision que de prudence. Ainsi les administrations militaires demandaient une énergique et prompte réforme ; les plus coupables abus, suite des habitudes du Directoire, s'y étaient introduits ; le général Soult les découvrait, les signalait au général en chef et faisait des exemples sévères[1]. Le premier de tous les services, celui des hôpitaux, était dans un état déplorable ; il fallait, à chaque instant et dans chaque ville, contraindre les autorités locales à venir à leur secours[2]. La solde des troupes, le service des subsistances, et à plus forte raison l'organisation des nouveaux corps qui avait été ordonnée, étaient dans la même situation, et on n'obtenait rien des autorités piémontaises qui montraient peu de bon vouloir, ou qui elles-mêmes avaient beaucoup de peine à faire rentrer les contributions[3].

Répression des Barbets.

La répression du brigandage présentait de grandes difficultés. Toutes les troupes disponibles étaient envoyées à l'armée ; il restait à peine quel-

1. Voir à la fin du chapitre, pièce n° 32.
2. Voir à la fin du chapitre, pièce n° 33.
3. Voir à la fin du chapitre, pièce n° 34.

ques faibles garnisons dans les places; on avait essayé d'organiser des gardes nationales, mais on ne pouvait pas compter sur elles; enfin, lors même qu'on aurait eu des troupes pour poursuivre les Barbets, elles ne seraient jamais parvenues à les atteindre. Après avoir essayé de tous les moyens, tels qu'expéditions, punitions, contributions, responsabilité imposée aux communes, comme ils étaient tous sans résultat, il ne restait plus qu'un essai à faire, à entrer en négociation avec les Barbets, à leur garantir une amnistie et à leur offrir même du service. Cette mesure eut un plein succès. Les Barbets vinrent faire leur soumission et apporter leurs armes; on les organisa en compagnies particulières, en leur donnant pour officiers leurs anciens chefs. Ils se conduisirent parfaitement et firent mieux que d'autres la police du pays qu'ils désolaient peu auparavant[1]; on leur donna même des convois d'argent à escorter. Cependant il eût pu être dangereux de les exposer trop longtemps à la tentation et de les laisser dans le pays; ils furent envoyés à l'armée où ils rendirent de bons services, et le Piémont en fut ainsi délivré. Il fallut beaucoup de soins et de précautions pour arriver à ce résultat, et souvent même lutter contre les autorités locales. Tant que les Barbets

1. Voir à la fin du chapitre, pièce n° 35.

avaient infesté le pays, les autorités, comme la population, avaient été sous l'impression de la terreur. Non-seulement personne n'osait alors diriger des poursuites judiciaires contre eux, mais on n'osait pas même faire une plainte, et on ne trouvait pas un témoin pour déposer contre eux. A peine se furent-ils soumis, que les plaintes se réveillèrent ; les autorités judiciaires reprirent courage et voulurent procéder ; il fallut leur imposer silence, faire respecter le pardon qui avait été donné et arrêter une imprudence qui allait tout remettre en question. Quant à l'administration piémontaise, elle comprit bien l'importance du service qui venait d'être rendu au pays, et elle en exprima tous ses remercîments au général Soult, qui reçut également l'approbation du général en chef[1].

Insurrections. Les Barbets venaient à peine d'être soumis, lorsqu'on eut à réprimer des troubles d'une nature plus sérieuse. Une insurrection générale éclata dans les provinces d'Ivrée et d'Aoste; les garnisons d'Ivrée, de Châtillon et de plusieurs postes furent assiégées et serrées de près. Ce mouvement était préparé à l'avance, il devait coïncider avec la reprise des hostilités sur le Mincio, et il éclata, en effet, presque en même temps.

1. Voir à la fin du chapitre, pièce n° 36.

Il pouvait s'étendre et devenir fort dangereux pour la sûreté de l'armée; il n'y avait pas de temps à perdre pour le réprimer, et le général Soult ne disposait que de fort peu de troupes. Toutefois, la promptitude et la vigueur de ses mesures suppléèrent à l'infériorité des forces; des colonnes mobiles, commandées par de bons officiers, attaquèrent brusquement les insurgés, qui ne s'y attendaient pas encore, enlevèrent leurs positions principales, et les dispersèrent. En rendant compte au général en chef de cette opération si rapidement et si heureusement terminée, le commandant du Piémont tint à lui faire connaître toute la vérité sur les causes de ce mouvement. Il lui signala les intrigues de toute sorte, qui agitaient le pays, la mauvaise administration des nouvelles autorités, et l'imprudence avec laquelle on blessait les sentiments religieux des populations[1]. Le général Soult commençait alors à pratiquer la règle qu'il a toujours suivie, d'apporter un grand soin à respecter les mœurs et les croyances des pays conquis, qu'il a eus à administrer; il regardait ce soin comme un devoir, et il en a toujours retiré les plus heureux résultats.

Les hostilités avaient recommencé en Allemagne,

1. Voir à la fin du chapitre, pièce n° 37.

Reprise des hostilités.

le 28 novembre, et en Italie, le 18 décembre. Cinq jours après leur reprise en Allemagne, le 3 décembre, la grande armée autrichienne, commandée par l'archiduc Jean, qui avait eu la témérité de prendre l'offensive, était détruite à Hohenlinden. Le général Moreau profita de la victoire, avec autant de vigueur et de décision qu'il avait mis d'habileté à la préparer par ses manœuvres. Six jours après la bataille de Hohenlinden, la formidable ligne de l'Inn était forcée, et successivement celles de la Saal, de la Salza, de la Traun et de l'Enz l'étaient également. L'archiduc Charles, rappelé en toute hâte de la Bohême, où il avait été relégué, n'arrivait que pour être témoin des dernières déroutes et de la dissolution de l'armée. La cour de Vienne se hâta d'implorer la paix, et, le 25 décembre, le général Moreau consentit, à Steyer, à un armistice, par lequel l'Autriche s'engageait à traiter séparément de la paix. L'armée française s'arrêtait à vingt-cinq lieues de Vienne; mais elle était avancée au cœur de la monarchie autrichienne; elle avait sur ses flancs la Bohême et le Tyrol, où le général Macdonald n'avait pas encore pénétré; on ne connaissait pas encore les succès remportés par l'armée d'Italie, qui n'était entrée en campagne que bien après l'armée du Rhin. Dans ces circonstances et dans une saison rigoureuse, le général Moreau jugea prudent de

Victoire de Hohenlinden.

Armistice de Steyer.

consentir à l'armistice, par lequel il obtenait tout ce qui était le sujet de la guerre, la paix séparée, et pour prix duquel les diverses places qui étaient restées sur les derrières de l'armée française, étaient immédiatement remises. Il ne traita cependant que pour son armée, et il promit seulement ses bons offices, pour que l'armistice fût étendu aux autres armées.

Succès sur le Mincio et l'Adige.

Les opérations de l'armée d'Italie ne furent pas décisives pour la conclusion de la paix, comme celles de l'armée du Rhin, parce qu'elles arrivèrent trop tard et ne durèrent que quelques jours. Elles furent cependant très-belles, et, si la guerre s'était prolongée, elles eussent aussi exercé une très-grande influence. Les armées qui étaient opposées l'une à l'autre, étaient d'égale force; elles comptaient chacune environ cinquante-cinq mille hommes. Mais l'armée autrichienne était établie sur la célèbre ligne du Mincio, s'appuyant d'un côté à Mantoue et au Pô, de l'autre à Peschiera et au lac de Garde, et ayant tout le développement de son front soutenu par une foule d'ouvrages soigneusement fortifiés et garnis d'une artillerie nombreuse. Cette ligne formidable fut cependant forcée, après des combats acharnés, qui durèrent deux jours, les 25 et 26 décembre, et qui coûtèrent aux Autrichiens plus de seize mille hommes et trente-trois pièces de canon. En

apprenant ce beau résultat au général Soult, le général en chef Brune lui en donnait en même temps les détails[1]. Après cette défaite, l'armée autrichiénne ne chercha même pas à défendre la ligne de l'Adige; elle évacua Vérone, sans coup férir, et elle se retira successivement pour rallier le corps du Tyrol, qui s'était retiré devant le général Macdonald. Elle demanda bientôt un armistice, et le général Brune y consentit.

Armistice de Trévise.

L'armistice fut signé à Trévise, le 16 janvier; il donnait pour démarcation à l'armée autrichienne le cours du Tagliamento, et à l'armée française celui de la Livenza. Les places de Peschiera, Vérone, Legnago, Ferrare et Ancône étaient remises à l'armée française, mais les Autrichiens conservaient encore Mantoue, avec la faculté de ravitaillement, tous les dix jours. Le premier Consul désapprouva l'armistice, qui n'avait pas exigé la cession de Mantoue, et il allait donner l'ordre de reprendre les hostilités, lorsque le plénipotentiaire autrichien à Lunéville consentit à la remise de cette place. Les négociations pour la paix marchèrent dès lors rapidement.

Marche de l'armée des Grisons.

Pendant les courtes et glorieuses campagnes des armées du Rhin et d'Italie, l'armée des Grisons, commandée par le général Macdonald, avait eu à

1. Voir à la fin du chapitre, pièce n° 38.

remplir une mission moins brillante ; mais elle avait eu à surmonter des difficultés non moins grandes, quoiqu'elles fussent d'une autre nature. Cette armée était partie de la vallée du Rhin, dans les derniers jours de novembre, pour franchir la plus haute crête des Alpes et redescendre dans les vallées du Tyrol. Dans cette saison avancée, tous les passages étaient encombrés par les neiges et les glaces, qui menaçaient à chaque pas d'engloutir l'armée, et le pays était complétement désert. Le passage du Splügen, par lequel l'armée française descendit dans la Valteline, fut bien autrement difficile que celui du grand Saint-Bernard, que l'armée de réserve avait franchi à la fin de mai, et il fallut toute l'énergie du général Macdonald, ainsi que le courage qu'il avait inspiré à ses soldats, pour vaincre des obstacles qui semblaient insurmontables. Le souvenir de cette marche mémorable doit prendre place parmi les belles actions de nos armées. Après ce passage, il y en eut d'autres presque aussi difficiles, pour franchir les divers contre-forts et gagner successivement les vallées de l'Oglio, de la Chiese, de la Sarca et de l'Adige. Enfin, tandis que l'aile gauche de l'armée refoulait les postes autrichiens du haut Engadin, et menaçait la vallée de l'Adige, le général Macdonald déboucha sur Trente, le 7 janvier, et l'arrière-garde autrichienne n'eut que le temps de gagner

la vallée de la Brenta, pour aller se réunir, sur Bassano, à l'armée principale qui se retirait du Mincio. Le général Macdonald allait continuer son mouvement, et, en même temps, chasser ce qui restait de troupes autrichiennes dans les hautes vallées de l'Adige et de l'Eisach, lorsqu'il fut, bien malgré lui, arrêté par l'armistice de Trévise.

Paix de Lunéville.

La paix fut enfin signée à Lunéville, entre la France et l'Autriche, le 9 février 1801. Le général Soult, aussitôt après son échange, avait reçu une nouvelle destination. Il fut envoyé, le 21 février 1801, à l'armée d'observation du Midi, commandée par le général Murat, et qui était destinée contre le royaume de Naples; elle n'était cependant pas encore entrée en opérations. La cour de Naples cherchait à conjurer l'orage; elle essaya d'abord de se faire comprendre dans l'armistice de Trévise; elle se prévalut ensuite de l'intérêt que lui portait la cour de Russie, et elle obtint, le 18 février, du général Murat, à Foligno, un premier armistice, bientôt suivi d'un traité de paix signé à Florence, le 28 mars 1801.

Traité de Florence.

Par ce traité, la cour de Naples se mit entièrement à la discrétion de la France; elle ferma ses ports aux Anglais, elle céda les districts qu'elle possédait en Toscane et dans l'île d'Elbe, elle se soumit à payer des indemnités aux Français qui avaient éprouvé des pertes dans le royaume, enfin

elle consentit à l'occupation de Tarente et de sa presqu'île par un corps de treize mille Français.

Commandement à Tarente.

Dès le lendemain de la signature du traité, le général Soult reçut, du général en chef Murat, l'ordre de prendre le commandement de ce corps et de se diriger immédiatement sur Tarente[1]. Cette occupation était pacifique ; le premier Consul voulait ménager la cour de Naples, et il était recommandé au général Soult d'entretenir les meilleurs rapports avec les autorités napolitaines. Il ne devait même permettre à aucun réfugié napolitain de suivre le mouvement de ses troupes, pour que leur présence ne fût pas une occasion de désordre ou d'inquiétude : « Le premier Consul, ajoutaient les instructions, était sincèrement réconcilié avec le roi de Naples. »

Le général Soult avait pour mission de s'établir fortement à Tarente, d'en faire un lieu de retraite assuré pour la marine française, et de favoriser les expéditions qu'on pourrait essayer, pour faire passer en Égypte des munitions. Le premier Consul cherchait à remplacer Malte, perdue depuis six mois, par une position qui s'en rapprochait, et il voulait lutter jusqu'au bout pour la conservation de l'Égypte. Le général Soult savait qu'il

1. Voir à la fin du chapitre, pièce n° 39.

était destiné à en aller prendre le commandement, si on pouvait réunir une expédition navale capable de l'y transporter avec des troupes. Mais la mer était trop bien gardée, et cette occasion ne put se présenter. Le général Soult avait aussi à surveiller les îles Ioniennes et la Turquie. Par les relations secrètes qu'il y entretenait, le gouvernement français pouvait saisir des occasions, soit de fomenter des mécontentements, soit même de faire plus.

Tarente fut occupée le 23 avril 1801 ; le corps d'occupation, qui comptait treize mille hommes, était réparti dans les provinces de Bari, Lecce et une partie de la Capitanate. Les premiers soins étaient à donner à l'établissement militaire, pour mettre toute la côte en complet état de défense, garantir la sûreté des navires qui viendraient y chercher un refuge, et créer un arsenal pour le ravitaillement de l'Égypte. Le premier Consul y attachait une grande importance [1]. Ces divers travaux marchèrent rapidement, quoiqu'il fallût tout créer et faire venir de loin les approvisionnements nécessaires. En peu de mois, on fut en bon état de défense ; on s'assura d'une rade excellente, une des plus belles de la Méditerranée et bien défendue ; on eut un arsenal qui se complétait

1. Voir à la fin du chapitre, pièce n° 40.

tous les jours [1]. Toutes ces dépenses, ainsi que la solde et l'entretien du corps d'occupation (ce dernier article était réglé à la somme de 425 000 francs par mois), devaient être supportées par le gouvernement napolitain, qui, en général, s'en acquitta assez régulièrement. On était souvent obligé de le presser, et il était difficile qu'il en fût autrement; on ne pouvait guère lui demander de l'empressement. Le général Acton, qui était alors chef du gouvernement des Deux-Siciles, employait les formes les plus habiles envers l'ambassadeur de France, qui en était même séduit; il rendait le plus éclatant témoignage de la bonne conduite des troupes composant le corps d'occupation, et de l'excellente discipline qu'elles observaient [2]. Cependant trop de symptômes révélaient le peu de sincérité de ces protestations; on n'obtenait rien, qu'avec peine, des autorités locales, dont la malveillance était évidente. Dans le clergé, l'archevêque de Tarente, un des hommes des plus distingués qu'il y eût alors dans le royaume, fut à peu près le seul qui exerçât son influence en faveur de la paix, et il rendit aux Français des services dont ils furent très-reconnaissants; mais il ne put pas empêcher que la

1. Voir à la fin du chapitre, pièce n° 41.
2. Voir à la fin du chapitre, pièce n° 42.

grande masse du clergé et des ordres monastiques, nombreux et influents dans le pays, ne fût très-hostile aux Français, qui cependant témoignaient de tout leur respect pour la religion et pour le culte. Dans la population, ceux qui auraient été disposés à se rallier à l'influence française, n'osaient pas se déclarer ouvertement, par souvenir des vengeances qui, l'année précédente, avaient fait tant de victimes. La classe inférieure ne dissimulait pas sa haine contre les Français, et elle les attaquait souvent avec les armes qui lui étaient habituelles, l'assassinat et le brigandage; elle était, d'ailleurs, continuellement excitée par des agents anglais, qui répandaient de l'argent, et par la présence des croisières anglaises, qui ne perdaient pas la côte de vue [1].

L'année 1801 se passa ainsi, à Tarente, à exécuter de grands travaux, à fonder un établissement considérable, qui se trouva complétement terminé à la fin de l'occupation, et à tenir un bon corps de troupes, en parfait état, prêt pour toutes les destinations qui pourraient lui être données; mais les occasions d'en tirer parti ne se présentèrent pas, et il n'y eut jamais moyen de communiquer avec l'armée d'Égypte, qui finit par capituler le 31 août. Le général Soult, pour remplir les in-

1. Voir à la fin du chapitre, pièce n° 43.

tentions du premier Consul, ne cessa d'entretenir des intelligences avec les îles Ioniennes, dont les habitants étaient très-portés pour la domination française; mais ils étaient contenus, et les moyens maritimes manquaient pour une expédition. Ces intelligences s'étendaient jusqu'en Morée et auprès du pacha de Janina, mais on ne put non plus en tirer aucun parti [1]. Enfin, les préliminaires de paix, signés à Londres le 1er octobre, par M. Otto et lord Hawkesbury, annoncèrent le terme prochain de l'occupation. Cette nouvelle et celle de la capitulation d'Alexandrie arrivaient à Tarente, presque en même temps. L'évacuation de l'Égypte était prévue depuis longtemps; la nouvelle de la paix fut accueillie par l'armée avec la plus vive joie. Dans la population napolitaine, les impressions furent diverses; la plus grande partie, comme le gouvernement, voyait sans doute avec satisfaction arriver l'époque où on serait débarrassé des Français. « Cependant, ajoutait le général Soult en écrivant au général en chef, une autre partie craint ce départ. La tranquillité dont ils jouissent leur était jusqu'alors inconnue, et l'exaltation qui règne encore dans certains esprits, ne leur permet pas d'espérer que, quand nous n'y serons plus, elle leur soit conservée. » Telle fut, en effet,

1. Voir à la fin du chapitre, pièce n° 44.

l'impression que l'administration française laissa à Tarente, où jamais administration aussi régulière n'avait été connue.

Traité d'Amiens. Évacuation de Tarente.

Aussitôt après la signature du traité d'Amiens, l'ordre fut donné d'évacuer le royaume de Naples. Un an auparavant, le gouvernement napolitain avait remis aux Français quelques forts délabrés, dans le plus pitoyable état, et sans aucune ressource. On lui rendit les beaux établissements qui venaient d'être créés à Tarente et dans les environs, une place respectable, toute une côte en parfait état de défense, un arsenal complétement fourni. Le gouvernement napolitain en avait, à la vérité, supporté les dépenses; mais la conception de ces grands travaux, l'intelligence, l'activité, tous les soins qui y avaient été apportés, étaient dus à l'armée française, et jamais le gouvernement des Deux-Siciles n'aurait fait, à lui seul, de telles choses. Ce ne fut pas tout. Le premier Consul tenait particulièrement à entretenir les meilleurs rapports avec la cour de Naples, et comme marque d'amitié et de confiance, il ordonna de laisser dans les arsenaux de Tarente, non-seulement tout ce que le gouvernement des Deux-Siciles avait fourni, mais tout le matériel qui y avait été envoyé des autres parties de l'Italie, et qui était fort considérable; on y avait fait, entre autres, plusieurs expéditions, d'Ancône et de Livourne. Les ordres les

plus précis furent donnés, d'apporter à cette remise le plus grand scrupule, et le corps d'occupation n'emmena avec lui, en se retirant, que ses pièces de campagne [1]. L'évacuation se fit enfin dans le courant de mai 1802, et lorsque les troupes françaises quittèrent le royaume de Naples, elles y laissèrent le souvenir de l'excellente discipline qu'elles avaient observée, des bons exemples qu'elles avaient donnés, et du bien qu'elles avaient fait. Le général en chef chargea le général Soult de leur témoigner toute sa satisfaction, et de leur faire part des éloges que leur donnait le gouvernement dont elles avaient occupé les États [2].

Le général Soult est nommé commandant de la garde des Consuls.

Le général Murat avait voué au général Soult une très-vive amitié, et il la lui exprimait à chaque occasion. Il avait voulu demander pour lui la place d'inspecteur général de gendarmerie; mais le général Soult s'en souciait peu, quoique ces fonctions fussent très-belles; il craignait qu'elles ne le détournassent du service actif dans l'armée. Le général Murat avait encore demandé à être remplacé par le général Soult, dans le commandement en chef de l'armée d'observation du Midi; mais cette armée allait bientôt être dissoute, et le général Murat n'eut pas de successeur. Le pre-

1. Voir à la fin du chapitre, pièce n° 45.
2. Voir à la fin du chapitre, pièce n° 46.

mier Consul nomma le général Soult un des quatre commandants de sa garde. Le général Soult reçut cette nomination avec autant de surprise que de joie, car il ne connaissait pas le premier Consul, il n'avait pas servi dans les mêmes armées que lui, et il ne l'avait même jamais vu. Cette marque de haute confiance et spontanée, de la part du premier Consul, venait le trouver à Tarente, à la fin de son commandement, et lorsqu'il était loin de s'y attendre ; le général Murat lui-même n'en était pas prévenu. Le 25 mai 1802, il quitta Tarente, où il avait passé treize mois, pour se rendre à Paris et entrer en exercice de ses nouvelles fonctions.

Une autre période va s'ouvrir, celle de l'Empire, du camp de Boulogne et des grandes guerres d'Allemagne. Elle appartient à la seconde partie de ces Mémoires.

NOTES ET PIÈCES

DU CHAPITRE XXIV.

N° 32.

Le lieutenant général Soult au général en chef Brune.

Turin, 13 frimaire an IX.

Je parviendrai, mon cher général, à débrouiller le chaos, jusqu'ici impénétrable, de notre administration en Piémont. Tout passait sur notre compte : les dilapidations des fournisseurs, les consommations effrayantes des parties prenantes, la mauvaise qualité des denrées, et nous étions accusés d'être la cause de l'épuisement de leur trésor public. Depuis plus de deux mois, je cherche à réprimer les abus, mais ils reparaissent sans cesse ; le mal tient à sa racine, je l'y ai attaqué et je vous en rends compte.

On vous a présenté un état de dépenses de plusieurs millions ; mais, mon cher général, ils l'ont fait eux-mêmes, et ils se sont bien gardés de nous le

faire connaître; nous en aurions relevé l'inexactitude. Pour que vous puissiez l'apprécier, je vous déclare que, pendant le mois de brumaire dernier, les dépenses que le pays a faites pour l'armée, en subsistances, y compris les hôpitaux et les troupes de passage, ne s'élèvent pas à cinq cent mille francs. Jugez de la disproportion.

Les fournisseurs ont tout dévoré, et, par générosité, ils disent que c'est l'armée. Ils nous ont fait payer deux fois des objets d'approvisionnement qui nous appartenaient, par un monopole scandaleux; ils ont distribué à la troupe les denrées laissées en magasin par les Autrichiens, et ils les portent en compte. Il est des militaires qui les ont favorisés; je suis à leur poursuite et je vous réponds qu'ils seront traduits au conseil de guerre.

Les denrées ont toujours été d'une si mauvaise qualité, qu'il est arrivé plusieurs fois qu'on a dû faire rejeter des distributions entières. Le pain rempli d'ivraie nous a empoisonné des soldats, beaucoup en sont entrés aux hôpitaux. Des fournitures de faux bons, de signatures contrefaites, etc., etc., j'ai tranché sur tout cela, et j'ai exigé que les denrées nous fussent remises, nous les manutentionnerons. Cet ordre est mis à exécution, beaucoup réclament; c'est naturel, cette mesure leur ôte la faculté de voler et d'en rejeter l'odieux sur notre compte. Leurs plaintes parviendront probablement jusqu'à vous, mais je suis fort de votre justice.

Soult.

Le lieutenant général Soult au général Morand.

Turin, 23 frimaire an IX.

En prenant toutes les informations nécessaires pour découvrir les coupables des fausses permissions, pour sorties de grains à l'étranger, veuillez, mon cher général, exiger que l'adjudant commandant, non-seulement reproduise les pièces à la charge des auteurs du délit, mais encore restitue la somme de quatre-vingts louis qu'il paraît avoir reçue pour mettre en liberté les coupables. De tous côtés, je reçois des plaintes; j'ai tous les jours des reproches à faire. L'argent corrompt tout le monde, tout le monde veut en avoir, et plusieurs, pour en obtenir, emploient les moyens les plus vils. Il est bien pénible de n'avoir qu'à punir; au lieu de faire le bien, il faut occuper tout son temps à empêcher le mal.

Veuillez, mon cher général, surveiller avec la plus scrupuleuse sévérité tout le monde. Je compte sur votre manière d'agir, pour prévenir les malversations de ceux à qui la soif d'argent fait tout faire.

SOULT.

Nº 33.

Le lieutenant général Soult au général Jourdan, ministre de la république française à Turin.

Turin, 4 nivôse an IX.

Je vous adresse ci-joint, mon cher général, le rapport d'une visite extraordinaire que j'avais or-

donnée, ces jours passés, dans les hôpitaux. Vous y verrez que nos malades sont encore bien éloignés d'avoir ce qui leur est nécessaire, par la grande quantité d'objets les plus essentiels qui manquent pour le couchage ; et que ceux qui y existent sont de la plus mauvaise qualité. Vos démarches, ainsi que les miennes, auprès du gouvernement piémontais, n'ont produit jusqu'à ce jour aucun résultat satisfaisant à cet égard.

Cependant les hôpitaux, dont le nombre de malades augmente tous les jours par l'évacuation de ceux de première ligne, ne peuvent rester plus longtemps dans cet état de dénûment absolu de fournitures. L'humanité, le bien-être de nos malheureux soldats nous imposent l'obligation de renouveler nos démarches à ce sujet.

SOULT.

Turin, 6 nivôse an IX.

Je vous ai instruit, il y a deux jours, mon cher général, de la situation des hôpitaux militaires établis à Turin et à Montcallier, et en même temps je vous ai adressé le tableau de leurs besoins. Aujourd'hui je remplis la même tâche pour ceux de Verceil. Lisez le rapport qui vient de m'être fait à cet égard, et dont je vous remets copie ; vous serez indigné de voir l'abandon absolu dans lequel sont laissés nos malheureux malades. La municipalité de

cette ville, qui sait si bien dénoncer, devrait se justifier elle-même, et nous dire pourquoi elle s'est toujours refusée aux invitations, aux prières mêmes, qui lui ont été faites, pour améliorer l'état de nos soldats que les hasards de la guerre ont forcés d'entrer à l'hôpital.

Veuillez, mon cher général, prêter vos soins à ce que notre situation s'améliore sous ce rapport; notre dette n'est jamais acquittée envers les braves qui versent leur sang pour la patrie.

SOULT.

N° 34.

Le lieutenant général Soult au général en chef Brune.

Turin, 6 frimaire an IX.

Les finances vont de mal en pis dans ce pays; le payeur divisionnaire n'a pas trois cents francs en caisse, et tous les services souffrent. Les travaux de l'artillerie s'en ressentent. Il faudrait plus de deux cent mille francs pour acquitter ce qui est dû, et aligner la solde de fructidor et de vendémiaire. J'ai vainement pressé et représenté notre situation; si l'on n'a pas été sourd à mes réclamations, au moins est-il sûr que notre état ne s'est pas amélioré. Les subsistances vont, au jour le jour, et tout fait présager que je serai obligé d'en venir aux réquisitions,

particulièrement pour l'approvisionnement des places fortes.

Je vous remets copie d'une lettre que m'écrit le général Lacombe Saint-Michel. Vous y verrez que la commission exécutive ne fait absolument rien, et n'adhère à aucune des demandes qui lui sont faites. Le service est en souffrance, les besoins sont immenses. Je vous prie, mon cher général, de presser le gouvernement piémontais de mettre enfin un terme à ses lenteurs interminables : elles compromettent la chose publique.

SOULT.

N° 35.

Le lieutenant général Soult à la commission exécutive.

Turin, 4 frimaire an IX.

C'est avec la plus vive satisfaction, citoyens, que je vous annonce que les Barbets du Montferrat, et particulièrement aux environs de Tende, se soumettent. Deux de leurs chefs principaux, Violino et Lorenzo, ainsi que trois autres, déposant leurs armes, ont demandé leur grâce et promis d'amener, dans peu de jours, cent cinquante de leurs camarades armés de superbes carabines. Voilà le résultat des mesures que j'ai adoptées, et constamment suivies, pour ramener la tranquillité dans ces malheureuses contrées. On ne peut en désirer un plus satisfaisant.

Il faut actuellement profiter des heureuses dispositions de ces individus, et faire en sorte de les utiliser. Pour parvenir à ce but, je vous préviens, citoyens, qu'en leur accordant un pardon général pour le passé, je continue des négociations avec eux, afin d'exciter encore davantage le désir qu'ils manifestent de servir et de faire de nouveaux prosélytes. Mais il faut compléter cette œuvre importante, d'où dépend la tranquillité ultérieure du Piémont. En conséquence, je vous fais les propositions suivantes :

1° Il sera formé trois compagnies de chasseurs, bons tireurs, dans lesquelles seront exclusivement admis les individus jusqu'à présent désignés sous la dénomination de Barbets.

2° L'état-major de ces compagnies sera nommé par le lieutenant général Soult.

3° La paye sera la même que celle des hommes de cavalerie.

4° Les armes que les individus, se présentant pour être admis dans ces compagnies, porteront, leur seront payées, ainsi que les munitions.

SOULT.

Turin, 14 frimaire an IX.

Vous n'apprendrez pas, sans intérêt, citoyens, les succès soutenus qu'obtiennent les mesures que j'ai adoptées à l'égard des Barbets du Montferrat et des montagnes qui avoisinent le col de Tende. Leur

pacification entière s'opère rapidement, et j'ai l'espoir que, pour le mois de nivôse prochain, nous les aurons réunis en compagnies.

Les rapports que je reçois à l'instant portent que, le 9 de ce mois, les chefs des Barbets ont donné un repas et un bal en l'honneur de la République. Ces mêmes chefs parcourent en ce moment les montagnes, y prêchent l'obéissance aux lois, le respect des personnes et des propriétés, et font beaucoup de prosélytes. Ils ont déclaré qu'ils arrêteraient et amèneraient liés ceux qui désormais pourraient se porter au moindre excès. Il est assez curieux de les voir chercher à réprimer les délits qu'ils commettaient eux-mêmes il y a peu de jours.

Les passages sont entièrement libres et sans danger. Plusieurs convois ont refusé des escortes, et les négociants de ces contrées qui, depuis longtemps, n'osaient plus sortir, se livrent à présent avec sécurité à leur commerce. Enfin, le calme et la confiance reparaissent dans les provinces de Coni et de Mondovi.

SOULT.

N° 36.

La commission exécutive du Piémont au lieutenant général Soult.

4 frimaire an IX.

La commission exécutive vous est infiniment obligée, citoyen général, des soins que vous avez pris pour soumettre promptement les Barbets du Montferrat et du Tende. L'heureux résultat de vos mesures, en honorant votre zèle et votre sagacité, ne peut que redoubler encore l'empressement que nous nous sommes toujours fait de les seconder, ainsi que notre confiance dans tout ce que vous nous proposez.

Le projet dont nous parle votre lettre ne saurait être plus sage et mieux adapté aux circonstances. La commission exécutive l'a adopté sur-le-champ, et fera tout ce qui dépend d'elle pour qu'il ait la plus prompte exécution, et qu'elle réponde à vos vues. Elle se borne à vous manifester le désir, qu'aussitôt que lesdites compagnies seront organisées, elles soient envoyées à l'armée, et employées d'une manière active.

PIULIO, président.

La commission exécutive du Piémont au lieutenant général Soult.

Turin, 16 frimaire an IX.

La commission a appris avec le plus grand intérêt, citoyen général, l'heureux résultat des mesures que vous avez adoptées à l'égard des Barbets du Montferrat et des montagnes qui avoisinent le col du Tende.

Le Piémont, affligé depuis longtemps par ce fléau désorganisateur, se souviendra toujours, avec une douce affection, de celui qui employa les soins les plus infatigables pour les détruire. Recevez-en, citoyen général, par l'organe de la commission exécutive, les témoignages de la reconnaissance nationale.

Vous trouverez ci-incluse une copie authentique de l'arrêté que la commission a pris, relativement à l'organisation de ces Barbets en compagnies de chasseurs.

CHARLES BOTTA, président.

N° 37.

Le lieutenant général Soult au général en chef Brune.

Turin, 23 nivôse an IX.

L'insurrection du Piémont se manifeste, mon cher général; les provinces d'Aoste et d'Ivrée se

sont soulevées. Les derniérs rapports, que j'ai reçus de cette partie, portent à six mille hommes le nombre des insurgés. A Mondovi, il y a eu des troubles; mais le soulèvement n'a pas encore eu lieu. Quelques otages de cette province, que je retiens, les maintiennent. Dans la province d'Asti, il y a aussi des mouvements.

Cette agitation a pour cause des motifs qui tiennent à un vaste plan d'insurrection ; on veut renouveler dans ce pays les scènes de l'an VII. L'ancien ministre anglais, Jackson, près le roi de Sardaigne, s'est tenu caché à Turin pendant quelques jours. On le suppose le principal agent de cette intrigue. Des bruits alarmants circulent, et le retour du roi est annoncé par ses nombreux partisans qui se montrent plus que jamais audacieux.

J'ai, dans ce moment, à peu près deux mille hommes, gardes nationales, cavalerie piémontaise, gendarmerie, et deux pièces de canon, le tout sous les ordres de l'adjudant commandant Werlé. Demain cette troupe sera réunie à Ivrée, y attaquera les rebelles et les détruira; j'espère que, par ses efforts, cette force suffira. Je réunis d'autres troupes pour marcher à son secours s'il devenait nécessaire, ou ailleurs, si l'insurrection y éclatait. Les rebelles nous ont déjà fait des prisonniers, et ils tiennent l'adjudant Merck renfermé dans Châtillon, avec les quelques détachements de garde nationale qu'il y avait dirigés, pour dissiper les premiers rassemblements.

SOULT.

Le lieutenant général Soult au général en chef Brune.

Turin, 27 nivôse an IX.

Les dispositions que j'ai prises, mon cher général, pour soumettre les révoltés des provinces d'Aoste et d'Ivrée, ont déjà obtenu de grands succès. Dans la nuit du 22 au 23, les rebelles étaient parvenus à bloquer entièrement Ivrée et à s'emparer d'un de ses faubourgs.

L'adjudant commandant Cacault, qui s'y était renfermé, ayant été prévenu de l'approche d'une nouvelle colonne avec du canon, que l'adjudant commandant Werlé commandait, ordonna une sortie à neuf heures du matin. Elle s'exécuta avec avantage: trois cents révoltés restèrent morts sur place; ils eurent, en outre, une quantité infinie de blessés, et on leur fit quarante prisonniers, parmi lesquels l'avocat Accato, un de leurs chefs. On les poursuivit jusqu'auprès de Saint-Martin, en leur faisant éprouver de nouvelles pertes.

Les rebelles s'étaient retranchés et barricadés en avant de Saint-Martin, et avaient réuni sur ce point, qui offre une position importante, une partie de leurs forces. Malgré ces obstacles, l'attaque fut ordonnée, et, après une résistance des plus opiniâtres, nos troupes entrèrent dans cette espèce de retranchement, s'emparèrent du village et poursuivirent les révoltés jusqu'auprès de Donna, où ils se rallièrent derrière de nouvelles barricades; la terre resta couverte d'une infinité de morts et de blessés.

Le 25, l'attaque de Donna s'exécuta, et avec même perte de la part des insurgés. Nous étions près d'entrer dans ce village, lorsque la municipalité vint en députation demander au commandant Werlé la grâce de leurs concitoyens égarés, s'engageant à leur faire mettre bas les armes et à les soumettre, si on leur pardonnait. Trop de sang était déjà versé pour ne pas accueillir leur demande; en conséquence, et d'après les instructions que j'avais données, le pardon fut accordé en faveur de la masse du peuple, qui n'était que trompée et séduite; mais les chefs furent demandés et on prit des otages, pour répondre de la tranquillité ultérieure de cette contrée.

Il restait encore, dans la haute vallée d'Aoste, à peu près deux mille hommes insurgés, qui paraissaient vouloir se défendre et avaient, pour exciter le peuple d'Aoste à se joindre à eux, livré au pillage une partie de cette ville; mais au moment où le dernier rapport m'était rendu, on espérait leur voir imiter l'exemple des habitants de Donna.

SOULT.

Le lieutenant général Soult au général en chef Bruhe.

Turin, 5 pluviôse an IX.

Maintenant que tout est apaisé, je chercherai, mon cher général, à vous faire connaître les causes qui, je crois, peuvent avoir produit ce soulèvement,

qui paraissait devoir embraser tout le Piémont. Mon opinion ne sera pas celle de tout le monde, mais en l'émettant avec franchise, j'aurai peut-être atteint la vérité.

Trois partis bien distincts existent en Piémont : celui des Français, qui, quoique le plus faible, deviendrait le plus fort et le plus nombreux, si une partie du Piémont était réunie à la France, parce que tous les riches propriétaires et les gros tenanciers se joindraient à lui, préférant devenir Français que faire partie d'un État indépendant; celui de la Ligue Italique, qui a de nombreux partisans, surtout parmi les hommes en place, et celui du roi qui paraît être le plus nombreux, par l'influence de tous les grands propriétaires qui, autrefois, tenaient à la cour.

Chaque parti a un but contraire, et chacun d'eux travaille l'esprit public dans un sens opposé. Cette conséquence est naturelle, les partisans du roi croient à son retour et l'annoncent; la Ligue Italique, avide de pouvoir, veut un gouvernement indépendant, sans le secours des Français, et les partisans des Français désirent, au contraire, avec eux, un rapprochement qui rende leur union plus intime et leur liberté mieux assurée.

De cet état de choses résulte continuellement une contrariété d'opinions, qui produit le mécontentement que tout le monde éprouve; chacun crie et se croit opprimé; on s'isole du gouvernement; sa marche se trouve, à chaque instant, arrêtée, et ses

mesures administratives, dénaturées avant que de paraître, n'obtiennent aucun effet; la force armée seule les assure.

Ajoutez encore à ces causes l'inconduite de quelques agents piémontais, qui, par des mesures vexatoires, exaspèrent les habitants, et vous aurez une connaissance parfaite des motifs qui, jusqu'à présent, ont porté ou peuvent porter pour l'avenir le peuple à la sédition et à la révolte, qui l'éloignent du gouvernement et le retiennent dans l'acquittement des charges qui lui sont imposées.

Un mouvement survient-il dans une commune, un parti s'en empare, agite la province, la soulève, et, proclamant l'insurrection générale, porte la terreur dans tous les esprits. Chacun craint, s'arme pour se défendre, et souvent de ce trouble, dont la cause est ignorée, ou au moins toujours méconnue, résultent de nouveaux germes de discorde, qui aigrissent les esprits et provoquent les mesures rigoureuses auxquelles on est obligé d'avoir recours.

Voilà, mon cher général, le portrait fidèle des Piémontais et les causes de l'insurrection des provinces d'Aoste et d'Ivrée. Des rapports exagérés peuvent vous être présentés; je doute qu'ils contiennent l'exacte vérité; je vous l'ai présentée dans toute sa nudité. Étranger à tous les partis, je ne puis en caresser aucun; la plus grande impartialité est nécessaire pour pouvoir, dans les agitations, les comprimer tous. Je froisserai peut-être quelques intérêts particuliers; mais j'aurai fait mon

devoir et justifié la confiance dont vous m'avez honoré.

SOULT.

La commission exécutive du Piémont au lieutenant général Soult.

Turin, 27 nivôse an IX.

Les succès que la colonne mobile a obtenus contre les rebelles de la vallée d'Aoste feront sans doute cesser l'égarement funeste auquel les malveillants avaient porté les habitants de cette partie du Piémont. En voyant l'abîme dans lequel on voulait les précipiter, ils apprendront à haïr les perfides qui les ont séduits, et à se méfier de leurs promesses empoisonnées.

Vous qui avez si fortement contribué à ces heureux résultats, agréez, citoyen général, les assurances d'une reconnaissance éternelle, que la commission vous offre au nom de toute la nation.

PIULIO, président.

Le général en chef Brune au lieutenant général Soult.

Vérone, 2 pluviôse an IX.

Citoyen général, vous étiez hors ligne, et cependant vous avez trouvé l'occasion de vous distinguer d'une manière brillante et bien utile pour l'armée; ainsi vous avez prouvé que le véritable mérite tire

toujours parti des circonstances où il se trouve, et tourne vers lui les regards des braves et des hommes vertueux.

Agréez, citoyen général, mes sincères félicitations sur l'heureuse fin des troubles du Piémont, entièrement due à vos sages et vigoureuses dispositions. J'attends avec impatience le nom des braves qui se sont distingués.

Salut et attachement.

BRUNE.

Le général en chef Brune au général Soult.

Milan, 20 pluviôse an IX.

Vous avez bien fait, mon cher général, d'envoyer vos rapports au ministre, puisqu'il vous les a demandés. Je lui en avais adressé un extrait détaillé avec une dépêche, dans laquelle je publiais la sagesse et la vigueur de vos moyens dans les dernières circonstances; mais il paraît que ma dépêche n'était pas encore parvenue, le 6 de ce mois. En ce moment, le gouvernement doit connaître ce que vous avez fait, et il doit y donner une publicité convenable.

J'ai lu et relu avec intérêt vos observations vraies sur les espérances et les mouvements des divers partis en Piémont; il en résulte qu'en attendant un état définitif pour ce pays, il faut beaucoup surveiller.

Salut et amitié.

BRUNE.

N° 38.

Le général en chef Brune au lieutenant général Soult.

Villa-Franca, 9 nivôse an IX.

Mon cher général, je n'ai pas eu le temps de vous écrire le résultat de la bataille du Mincio; j'ai fait prier le général Jourdan de vous le faire connaître. Dans la journée du 6, on a recueilli encore des avantages. En total, l'ennemi a perdu trente-six pièces de canon, trois drapeaux, deux étendards; nous lui avons fait près de neuf mille prisonniers, il compte sept à huit mille tués et blessés. L'armée est aux portes de Vérone. Le général Oudinot m'apprend que vous venez d'être échangé; je vous en félicite, mais je ne puis m'empêcher de regretter que cet échange soit venu si tard; j'aurais eu un vrai plaisir à vous faire passer convenablement les rivières qui nous séparaient de l'ennemi.

Vous trouverez ci-joint le précis des opérations de l'armée qui se trouve devant Vérone.

BRUNE.

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Le général de division Oudinot, chef de l'état-major général, au lieutenant général Soult.

Mon cher général,

Les mouvements qu'a dû faire l'armée d'Italie de-

puis le 27 frimaire, jour où elle a commencé ses opérations, ont été si rapides et si suivis, qu'il m'a été impossible de vous instruire régulièrement, comme je l'aurais désiré, de tous nos succès et de la position heureuse où elle se trouve dans ce moment. Je profite du premier instant de repos dont je puis disposer pour vous annoncer le résultat de nos attaques et la victoire remportée sur nos ennemis.

Le 30 frimaire, le général en chef ordonna une reconnaissance générale sur toute la ligne ennemie; elle s'exécuta avec ensemble et précision. L'ennemi occupait en force la rive droite du Mincio avec un corps de quinze mille hommes environ. Notre avant-garde culbuta la droite de ce corps en avant de Peschiera; elle le força à rentrer dans cette place et elle fit ensuite un mouvement à droite, pour soutenir l'attaque que le général Moncey, commandant la gauche, avait ordre de faire sur les hauteurs de Monzembano. Tandis que les troupes du général Moncey attaquaient de front ces hauteurs et en enlevaient à la baïonnette les positions retranchées que l'ennemi défendait avec opiniâtreté, le général Delmas les tournait sur la droite. Au même instant les troupes du général Suchet attaquaient les retranchements de la Volta, et, enlevant ces positions importantes, coupaient à l'ennemi toute retraite. On s'est battu plusieurs heures avec acharnement; enfin l'ennemi, se voyant au moment d'être tourné, se replia dans le plus grand désordre sur ses retranchements

en avant de Borghetto et de Goëto. Nous lui fîmes mille prisonniers; sans la nuit, nous lui en eussions fait le triple.

Les 1er et 2 nivôse se sont passés en dispositions préparatoires et à faire avancer notre artillerie et nos pontons. Le 3, la cavalerie fit aussi un mouvement en avant. Enfin le 4, devait s'effectuer le passage du Mincio. Le principal point était celui en avant de Monzembano, qui devait être exécuté par l'avant-garde, la gauche, le centre, les réserves d'infanterie et de cavalerie. Un autre passage devait être simulé en avant de la Volta, en face du village de Pozzolo. La droite de l'armée avait ordre de faire des tentatives pour opérer ce passage, si pourtant l'ennemi ne présentait pas devant elle des forces assez supérieures pour l'arrêter.

Des retards inévitables dans la saison actuelle et des motifs de prudence portèrent le général en chef à renvoyer le passage de Monzembano au lendemain 5; l'armée devait cependant garder sa position sur les bords du Mincio. L'ordre de ce renvoi fut adressé au général Dupont, commandant la droite, qui, de son côté, avait déjà jeté ses deux ponts et avait fait passer le Mincio à la division Watrin. Le général en chef, informé de cet avantage, ordonna que toute la droite s'établirait sur la rive gauche, en se plaçant cependant de manière à tenir sur ce point, jusqu'au lendemain. Mais l'ennemi, persuadé sans doute que c'était à Pozzolo que l'armée entière effectuerait son passage, y porta une grande partie de

ses forces ; il nous y attaqua, à neuf heures du matin. Nos divisions de droite ont résisté avec un acharnement inexprimable pendant toute la journée à des forces doubles ; le village de Pozzolo a été pris et repris quatre fois ; on se battit des deux côtés avec rage. Le général Suchet, commandant le centre, détacha une de ses divisions sur la droite, pour soutenir les troupes du général Dupont. Ce mouvement décida la victoire : l'armée ennemie fut battue et repoussée ; nous fîmes deux mille cinq cents prisonniers, prîmes trois drapeaux, cinq pièces de canon, et l'ennemi perdit en outre deux mille hommes tués sur le champ de bataille et autant de blessés. Nous avons perdu sept à huit cents hommes tués ou blessés ; le général Calvin fut dangereusement blessé. Le général Dupont resta en position le lendemain 5 nivôse. Le passage devait s'exécuter à la pointe du jour par toute l'armée sur le point de Monzembano ; deux ponts furent jetés sous la protection de quarante bouches à feu. Les pontonniers et les canonniers donnèrent des preuves du plus grand courage et de la plus grande bravoure ; en moins d'une heure, les ponts furent prêts, et, sous le feu de l'artillerie ennemie, nos tirailleurs effectuèrent leur passage. L'avant-garde, la gauche, le centre et les réserves les suivirent. L'ennemi voyant déployer nos forces ne voulut pas hasarder de défendre le passage ; les grand-gardes se retirèrent en ordre sur la ligne de défense, appuyant la droite aux redoutes de Salionzo et la gauche à la position formidable de Va-

leggio. Cette ligne fut attaquée avec fureur; l'ennemi la défendit de même. Une brigade d'avant-garde, tournant les redoutes de Salionzo, tandis que le restant de ce corps d'armée, soutenu par la division Boudet, forçait la ligne, rejeta l'ennemi sur les hauteurs de Valeggio. C'est ici qu'il opposa une résistance opiniâtre; onze bataillons de grenadiers repoussés d'abord, mais revenant ensuite à la charge, mirent de l'incertitude à la victoire. Cependant nos troupes, dont la supériorité fut, ce jour-là, bien démontrée, parvinrent à mettre la déroute dans les rangs ennemis; ils se retirèrent dans un désordre complet. Nous leur fîmes quinze cents prisonniers et prîmes sept pièces de canon. La nuit mit fin au combat; nous restâmes maîtres des hauteurs de Valeggio. La nuit permit aux ennemis d'évacuer le fort.

Dans le même jour, la brigade Lesuire, faisant partie du centre et en observation devant Borghetto, força la garnison de ce poste, bien retranché et défendu par sept pièces d'artillerie, à capituler; mille hommes mirent bas les armes. Le lendemain 6, les redoutes de Salionzo, quoique bloquées, tenaient toujours. Le général en chef ordonna au général Delmas, qui les avait fait cerner, d'intimer à ces troupes de se rendre à discrétion, ou de les enlever de vive force et de faire passer la garnison au fil de l'épée. La sommation fut faite; les Autrichiens ne tardèrent pas à mettre bas les armes. Neuf bouches à feu, huit cents prisonniers de guerre dont un colonel tombèrent en notre pouvoir.

Le même jour le général en chef apprit que le poste important de Goëto, que l'ennemi avait fortifié avec tant de soin sur les deux rives du Mincio, avait été abandonné. Nous y avons pris dix pièces de canon.

Le 7, l'armée a marché en avant. L'avant-garde et la gauche ont gagné les hauteurs entre le lac de Garde et l'Adige ; le centre, la droite, ainsi que la réserve ont pris position en avant de Villafranca où le quartier général est venu s'établir.

L'ennemi s'est retiré en désordre, le gros de son armée derrière l'Adige. Il tenait cependant encore une portion de son armée en avant de cette ligne ; mais aujourd'hui nous avons poussé une forte reconnaissance qui l'a obligé de se retirer sous les murs de Vérone. Il a devant cette ville un camp retranché garni de beaucoup d'artillerie, qui ne peut manquer de tomber en notre pouvoir.

Les journées des 30 frimaire, 4 et 5 nivôse ont eu pour résultat de nous donner sept à huit mille prisonniers, dix mille hommes tués ou blessés, trente-trois bouches à feu et sept drapeaux. L'armée ennemie est dans la consternation ; quoique soutenue par une nombreuse cavalerie, elle n'ose plus compter sur elle, et il nous a été impossible de l'attirer à aucune charge marquante, dans les trois jours que nous l'avons battue.

OUDINOT.

N° 39.

Le général en chef Murat au lieutenant général Soult.

Florence, 8 germinal an IX.

La paix avec la cour de Naples a été signée cette nuit, mon cher général. En conséquence, je donne l'ordre à mon chef d'état-major de vous transmettre celui d'aller occuper, avec votre lieutenance, la presqu'île du golfe de Tarente, depuis l'Offanto, suivant la ligne de Gravina et le Bradamio, jusqu'à son embouchure dans la mer.

Tous les forts qui se trouvent dans cette presqu'île devront vous être remis avec leur artillerie. Je vous envoie le contre-amiral Villeneuve, auquel je donne des instructions sur la mission dont il est chargé près de vous.

Le premier Consul désire qu'il parte, des différents ports du golfe de Tarente, des bâtiments pour l'Égypte, chargés de fusils et de boulets. Je vous prie donc, mon cher général, de favoriser de tous vos moyens ces différentes expéditions auxquelles le Gouvernement attache le plus grand intérêt.

Je fais donner l'ordre au général Dulauloy d'aller prendre le commandement de votre artillerie, et d'emmener avec lui six officiers de cette arme. Le commandant de génie reçoit aussi celui de vous envoyer six officiers de son arme. Vous ferez armer le golfe de Tarente, de manière à défendre ses ports

et à protéger les vaisseaux français qui y arriveraient.

Je connais, mon cher général, votre amour pour le bon ordre, et je suis persuadé que, par la discipline que vous maintiendrez parmi vos troupes, vous parviendrez à convaincre les Napolitains et l'Europe entière, que les Français savent respecter et faire respecter les lois des gouvernements qui les reçoivent comme amis. Vous ne permettrez à aucun réfugié napolitain de suivre les mouvements de vos troupes. Avec eux, il serait difficile de conserver la tranquillité des pays que vous occuperez.

Les principes du Gouvernement français vous sont connus, ce sont les vôtres. Ils doivent être la règle de votre conduite politique dans le royaume de Naples.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

MURAT.

Florence, 23 germinal an IX.

Je vous annonce avec plaisir, mon cher général, que par le mot étape, employé dans les stipulations avec la cour de Naples, le premier Consul a entendu que la solde fût comprise aussi bien que les subsistances. Faites donc passer une revue de rigueur de vos troupes; faites-en constater le total bien exact, qui servira à les faire payer par la caisse du roi de Naples. Cette intention du premier Consul sera posi-

tivement expliquée dans la ratification de la paix. J'écrirai au citoyen Alquier, pour qu'il s'entende sur cet objet avec le chevalier de Micheroux, et j'espère que vous n'éprouverez aucun obstacle, puisque vous n'avez à réclamer que l'exécution bien entendue du traité de paix. Nous voilà, par ce moyen, sans inquiétude, j'en éprouvais auparavant beaucoup, car j'étais dans le plus grand embarras pour vous envoyer de l'argent. Vous connaissez combien présente peu de ressources le pays que j'occupe, il doit cependant, suivant l'intention du premier Consul, fournir à la solde, à l'entretien et à la subsistance de mon armée; je ne dois pas recevoir un seul écu de Paris.

Occupez Tarente le plus tôt possible; fortifiez ce port, de manière à ce que notre escadre puisse y trouver un abri, dans le cas où elle serait poursuivie par des forces supérieures. Maintenez parmi vos troupes la plus sévère discipline; comprimez tous les partis, que vos troupes soient étrangères à toute espèce de mouvement révolutionnaire. Nous sommes aujourd'hui sincèrement réconciliés avec le roi de Naples. Le premier Consul désire que vous alliez, avec votre état-major, vos troupes et la musique, assister à la messe, tous les jours de fête, et qu'il règne entre vous, les prêtres et les officiers du roi de Naples, la plus grande intelligence.

Je me repose entièrement, mon cher général, ainsi que le premier Consul, sur votre fermeté, votre zèle et votre activité, et je suis persuadé que votre

séjour dans les États napolitains va conquérir à la république de nouveaux amis.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

MURAT.

Florence, 4 floréal an IX.

Mes lettres précédentes vous ont fait connaître, d'une manière bien positive, les intentions du gouvernement sur l'existence politique du royaume de Naples. Vous voudrez bien, mon cher général, vous y conformer strictement; nous ne voulons pas du tout révolutionner ce pays, ni permettre qu'il soit révolutionné. Vous ne devez écouter les chefs d'aucun parti; en un mot, vous devez, sous le rapport militaire, vous borner à occuper les pays renfermés dans les lignes de démarcation qui vous ont été tracées, et sous le rapport politique, non-seulement ne pas favoriser les mouvements qu'on voudrait faire contre le gouvernement, mais les empêcher, par tous les moyens qui sont en votre pouvoir. Vous n'avez aucun ordre à donner dans la Calabre; il vous convient seulement de surveiller tout mouvement hostile qui pourrait être dirigé contre vous. Vous devez aussi vous borner à proposer aux autorités des mesures pour détruire les brigands dont vous me parlez, et n'agir vous-même que de concert avec elles. L'intention de protéger le gouvernement napolitain m'a été si formellement exprimée par le premier Consul, que si vous redoutiez de ne pouvoir

maintenir l'ordre, je me transporterais moi-même dans la Pouille.

Je sais, mon cher général, que votre position est délicate; je sais que vous avez à remplir une mission difficile. Si elle n'avait pas exigé beaucoup de zèle et de talent, on ne vous en aurait pas chargé. J'ai la persuasion que le désir de répondre à la confiance du Gouvernement, vous mettra au-dessus de tous les obstacles. Je ne saurais vous exprimer assez combien il serait mécontent, si pendant votre séjour dans les États de Naples, il s'y faisait quelque explosion révolutionnaire.

MURAT.

Nº 40.

Le général en chef Murat au lieutenant général Soult.

Florence, 28 floréal an IX.

J'ai reçu, mon cher général, vos trois lettres des 13 et 14 floréal; elles m'ont fait le plus grand plaisir. En vous confiant la mission la plus importante que je pusse donner à un général, je savais bien que je vous imposais une tâche difficile et pénible; mais je savais aussi qu'elle n'était ni au-dessus de votre zele, ni au-dessus de vos talents. Vous avez justifié toutes mes espérances. Votre conduite politique est celle que désirait le Gouvernement, celle que je dési-

rais et que j'attendais de vous. J'en ai instruit de suite le premier Consul, et je vous annonce d'avance qu'il en sera complétement satisfait. Je vais faire connaître, par l'ordre du jour, combien je suis moi-même content des troupes qui sont sous vos ordres.

Continuez, mon cher général, vos succès m'intéressent doublement, par l'avantage que nous devons en retirer, et par l'attachement que je vous porte.

MURAT.

Florence, 29 floréal an IX.

L'intention du gouvernement, citoyen général, est que la ville de Tarente soit mise, le plus tôt possible, à l'abri de toute attaque de la part des Anglais, tant par terre que par mer, et d'en faire une place forte, susceptible d'apporter la plus vigoureuse résistance. Vous vous hâterez donc de former un système de défense du côté de la terre et du côté de la mer, afin que dans le cas où il surviendrait quelque événement extraordinaire, vous fussiez en état de défendre cette place pendant le plus long temps possible. Faites établir des batteries sur tous les points jugés nécessaires, pour défendre la rade et les approches.

Vous devez mettre la plus extrême activité dans l'exécution de ces travaux, parce qu'il est possible qu'une escadre française se présente bientôt devant Tarente, et qu'elle ait besoin d'y trouver protection

et sûreté. Il est nécessaire surtout qu'elle y trouve au moins les batteries faites, parce qu'il ne lui faudrait que très-peu de temps pour les armer. Je vous préviens qu'en attendant que l'artillerie, qui a dû partir de Naples et qui va vous être envoyée d'Ancône et de Livourne, vous arrive, j'autorise le contre-amiral Villeneuve à employer à l'armement des batteries que vous allez faire construire, l'artillerie de la première frégate napolitaine qui lui sera envoyée.

Je dois vous faire sentir, citoyen général, toute l'importance que le gouvernement attache à la prompte exécution des diverses opérations qu'il ordonne pour l'armement de Tarente. Il faut que, dans les circonstances actuelles, nous trouvions, à la fois, dans le port de Tarente, un abri sûr pour notre marine, qui lui donne de l'influence dans la mer Adriatique et dans la Méditerranée, et une forteresse, *une sorte de Gibraltar*, qui puisse au besoin mettre ce port à l'abri des efforts de l'armée de terre la plus puissante. Vous devez réunir dans cette place deux millions de cartouches et un double approvisionnement pour votre artillerie de campagne. Vous y établirez un arsenal d'artillerie; commencez, dès ce moment, la formation de vos magasins. Le général Chasseloup a ordre de se rendre à Tarente avec des officiers du génie, pour y tracer les fortifications les plus urgentes pour la défense de la presqu'île, et surtout du principal port. Mais en attendant son arrivée, vous devez dès cet instant, et même pendant que ce général

exécutera ses premières opérations, faire lever un plan topographique exact des environs de Tarente, sur lequel il puisse projeter le tracé des fortifications. Faites également recueillir, dans un mémoire particulier, les détails les plus circonstanciés sur la population, les ressources et les moyens de subsistance que présente le pays que nous occupons dans la presqu'île.

Je vous préviens que le gouvernement a fait partir de Paris un officier chargé d'apporter, à Tarente, soixante-douze mille francs; quarante-huit en seront versés dans la caisse du génie, afin de pourvoir de suite aux premiers travaux de la place, et les vingt-quatre mille restants, dans celle de l'artillerie; cet argent doit servir à la construction des batteries et aux premiers besoins de l'arsenal que vous devez établir.

Je charge l'adjudant commandant Dampierre de se rendre près de vous; vous lui remettrez le plan topographique que je vous demande, ainsi que le mémoire circonstancié des ressources de la presqu'île. Je fais sentir au ministre Alquier combien il est important d'obtenir de la cour de Naples le plus de canons et de munitions qu'il sera possible. Ce moyen nous épargnerait des lenteurs et des sommes énormes, et nous n'exposerions pas nos canons de Gênes, d'Ancône et de Livourne, à être enlevés par les Anglais. Ce ministre obtiendra tout facilement, sous le prétexte d'employer cette artillerie à l'armement des côtes. Le général Dampierre, qui verra, à son passage

à Naples, le citoyen Alquier, vous fera connaître d'une manière précise ce que la cour de Naples devra vous fournir.

Je n'ai pas besoin, citoyen général, de vous faire observer que cette dépêche est pour vous seul et que vous ne devez en confier les détails qu'aux officiers supérieurs, qui seront respectivement chargés de concourir à l'exécution des dispositions qu'elle prescrit, en leur recommandant de garder le plus profond secret. L'officier qui vous remettra les soixante-douze mille francs, devra repartir de suite pour Paris, et être porteur de votre rapport, de celui du contre-amiral Villeneuve et de ceux des officiers du génie et d'artillerie. Il est donc essentiel que ce travail soit exécuté avec la plus grande célérité.

MURAT.

N° 41.

Le lieutenant général Soult au général en chef Murat.

Tarente, 14 frimaire an x.

Je vous adresse, mon cher général, le plan de la rade de Tarente, contenant le relevé des sondes que le contre-amiral Villeneuve a fait faire, et l'indication que pourrait prendre une escadre. Incessamment je vous en enverrai un nouveau, qui contiendra le système général de défense pour la rade.

Tous les marins pensent qu'il n'existe pas dans la Méditerranée, une rade plus belle, plus sûre et plus avantageuse que celle de Tarente. Elle est couverte par les îles de Saint-Pierre et de Saint-André, par les caps de Saint-Vito et de Rondinello, et les bâtiments de guerre ne peuvent entrer que par la passe qui est à l'est de l'île de Saint-André.

SOULT.

Tarente, 25 prairial an IX.

Je vous rends compte, mon cher général, que la première expédition d'artillerie, venant de Naples, m'est arrivée hier à Tarente. Elle consiste dans quarante-trois pièces de 33, en fer, sur affûts de côte, avec quatre mille boulets de leur calibre et huit mortiers de diverses grandeurs, avec huit cents bombes. Toute cette artillerie va être immédiatement établie en batterie. Mon arsenal se monte; dans peu, il formera un bel établissement.

La ville de Tarente ressemble à un grand atelier; tout le monde travaille, et avec zèle, parce qu'on en sent la nécessité et qu'on veut mériter votre bienveillance et celle du Gouvernement, en remplissant ses vues. Tout est à créer et à faire; aucun établissement n'existait avant notre arrivée, et il faut sortir du chaos ou des décombres tout ce que nous élevons et réédifions.

SOULT.

Tarente, 12 thermidor an IX.

Tous nos ouvrages de fortifications, mon cher général, seront bientôt terminés. Les travaux ont été longs, malgré la grande activité qu'on y a mise; mais pour la plupart des batteries, il a fallu creuser dans le roc, et faire jouer la mine, envoyer en Calabre chercher les bois nécessaires, des fers à Naples, nous forger des outils, et créer tous nos moyens d'exécution. Toutes ces difficultés ont été surmontées, et aujourd'hui nous avons la satisfaction d'avoir grandement avancé cette fortification importante, qui déjà peut recevoir cent quarante pièces de canon, dont la moitié sera armée dans dix jours.

Le système de défense, qui a été adopté pour la rade, procurera l'immense avantage d'assurer le mouillage d'une escadre française, et celui d'offrir à l'ennemi, quel que soit le sens de ses manœuvres, une réunion de feux de côte infiniment meurtriers, qui, réunis à celui de nos vaisseaux, devraient l'obliger à reprendre le large, s'il pouvait sortir, ou à se rendre, si le vent était contraire.

SOULT.

N° 42.

Le ministre Alquier au lieutenant général Soult.

Naples, 26 floréal an IX.

Je ne saurais trop me louer, général, de l'empressement obligeant avec lequel M. le chevalier Acton a satisfait aux demandes que je lui ai adressées, et j'ai vu, avec satisfaction, que bien peu d'heures ont suffi pour le déterminer en notre faveur. J'aime à vous dire, général, qu'une partie de ce succès vous est due. Votre conduite sage et ferme, dans la province où vous commandez en chef, la discipline que vous faites observer à vos troupes, les rapports du général Burcard et ceux de tous les agents de l'autorité du roi, ont inspiré pour vous au gouvernement napolitain les sentiments d'estime et de confiance qui vous sont si bien dûs, et je sens que j'aurai toujours à vous remercier de la facilité que je trouverai à conclure les négociations, où je pourrai faire valoir votre nom.

ALQUIER.

N° 43.

Le lieutenant général Soult au général Maurice Mathieu.

Tarente, 28 messidor an IX.

Les Anglais, citoyen général, ayant déclaré en état de blocus tous les ports que nous occupons dans le royaume de Naples, pour user de représailles envers eux, j'ai défendu la sortie à tout bâtiment de commerce quelconque. Par ce moyen, j'ai arrêté la contrebande considérable qui se faisait en leur faveur et qui leur servait à approvisionner les escadres qu'ils ont dans la Méditerranée. J'ai encore empêché les pirateries qu'ils exerçaient, en saisissant tous les bâtiments sortant de nos ports qu'ils rencontraient, sans avoir égard au pavillon ni à la cargaison. Sans doute, serez-vous obligé d'en faire de même dans votre partie ; la prise du petit bâtiment qu'ils ont faite, à Cortone, vous donne la mesure de la mauvaise foi de ces messieurs.

SOULT.

Le lieutenant général Soult au général en chef Murat.

Tarente, 7 messidor an IX.

Dans tout le royaume de Naples, mon cher général, un grand parti se forme en faveur des Anglais.

L'or, l'argent, la corruption, les mauvaises nouvelles, tout est employé pour indisposer et exciter les habitants contre nous. Des personnes qui occupent les premières places les favorisent. En Calabre, du côté de Cosenza, il y a beaucoup de rumeur parmi les paysans; une partie a refusé de payer les contributions, et trois percepteurs ont été tués à la suite d'une émeute qu'il y a eu. Ces mécontents crient hautement qu'ils ne veulent ni du roi, ni des Français, et qu'ils se joindront aux Anglais, quand ces derniers feront un débarquement. On parle d'un mouvement qui doit avoir lieu à Naples.

SOULT.

N° 44.

Le lieutenant général Soult au général en chef Murat.

Tarente, le 25 fructidor an IX.

Tous les rapports, mon cher général, que je reçois des îles vénitiennes, confirment que les Russes en sont partis pour rentrer dans la mer Noire. On assure que les Turcs qui s'y trouvent ont reçu pareil ordre. Les habitants de ces îles se prononcent, plus que jamais, en faveur des Français, et témoignent hautement le désir de les voir arriver. Ils questionnent tous ceux qui viennent aborder sur leurs côtes,

pour savoir si bientôt n'arriveront pas les secours qu'ils attendent. Ces dispositions paraissent avoir fait effet sur les Turcs, qui, croyant aussi que les Français feront quelque descente dans cette partie, ont rassemblé à Corfou huit à dix mille hommes pour leur être opposés. Trois mille janissaires ont été envoyés dans la Morée et en Albanie, pour y contenir les insurgés, qui y ont acquis assez d'audace pour pousser de leurs partis jusque près de Constantinople, où ils se pourvoient de munitions.

SOULT.

Le général en chef Murat au lieutenant général Soult.

Florence, 16 thermidor an IX.

Je vais faire passer au gouvernement les renseignements intéressants que vous m'avez transmis, sur ce qui se passe dans les îles ex-vénitiennes. Tâchez d'y entretenir des intelligences, ainsi qu'en Épire et en Morée, pour y faire des partisans à la France, et y exciter contre les Anglais l'animadversion qui devrait remplir toute l'Europe. Les moyens que vous avez employés, pour intercepter la correspondance anglaise, me paraissent fort bien conçus; continuez, s'il est possible, à découvrir, de la même manière, les manœuvres et les desseins de nos ennemis. Je n'ai pas encore reçu de réponse du gouvernement, relativement à la demande de secours

qui vous fut adressée par les Monténégrins; en attendant, ne négligez pas de correspondre avec eux, autant que vous en aurez l'occasion, en leur faisant espérer que les Français ne les abandonneront pas.

MURAT.

Le lieutenant général Soult au citoyen Alquier, ambassadeur à Naples.

Tarente, 30 germinal an x.

Je vous fais porter par le courrier, mon cher ambassadeur, les renseignements que j'ai reçus sur les sept îles; ces détails peuvent vous intéresser.

La plus grande agitation règne toujours dans les sept îles; les campagnes sont en pleine révolte. Le pouvoir établi par les Anglais ne s'étend pas au delà des mers de Corfou; personne ne paye d'impositions, il n'y a pas un sol dans les coffres du gouvernement. Les Russes sont détestés dans ces îles, malgré les rapports de religion qui existent; les Corfiotes ne peuvent oublier les horreurs qu'ils commirent, en prenant possession de l'île. Le comte d'Orio, envoyé par l'empereur de Russie pour être prince du Sénat, a été obligé de se réfugier à Sainte-Maure. Les Anglais éprouvent les effets du même ressentiment, mais leur conduite est sage. Toutefois le peuple corfiote les considère comme la cause de

ses malheurs, et il ne voit en eux que les alliés des Turcs, leurs bourreaux.

Parmi la noblesse et dans le peuple, on ne trouve que l'expression d'un seul vœu, celui de voir la France les retirer, par son influence, de l'abîme où ils sont, et de les préserver de nouveaux malheurs. Le nom de Bonaparte y est en vénération ; ils l'implorent en secret, et ont même fait des démarches auprès du citoyen Romieu, notre chargé d'affaires, pour qu'il fît part de leurs sentiments au premier Consul. Le citoyen Romieu a un beau rôle à jouer, et déjà sa voix seule a arrêté l'effusion de sang et apaisé des chefs de révolte.

SOULT.

N° 45.

Le général en chef Murat au lieutenant général Soult.

Florence, 2 floréal an x.

Je suis arrivé hier ici, mon cher général, extrêmement fatigué. Je suis convenu, ce matin, avec le général Acton, de la manière d'évacuer vos troupes; je vous fais transmettre les dispositions qui ont été arrêtées. J'ai ordonné surtout au payeur de suspendre toute espèce de payement; les troupes, par les à-comptes reçus, se trouvent plus que payées de germinal. Je charge mon aide de camp, qui vous re-

mettra cette lettre, de vous faire connaître le motif de cette dernière détermination. Le gouvernement, à qui j'ai rendu compte de la bonne administration de l'avant-garde, m'a autorisé à disposer, en gratifications, des fonds qui, à l'évacuation, se trouveraient disponibles. Le premier Consul désire également que nous laissions tout à la cour de Naples, et que nous ne ramenions que les pièces de campagne. J'ai donc remis au ministre Acton l'état de tout ce qui a été envoyé de l'Italie, et il l'enverra à l'officier chargé de l'évacuation. Vous sentirez que le système politique, qui a déterminé cette générosité, commande la scrupuleuse remise de tout; je vous prie de veiller à ce qu'elle soit fidèle, je m'en rapporte entièrement à vous.

Vous avez, mon cher général, acquis des droits à l'estime et à la reconnaissance de la cour de Naples, par la conduite que vous avez fait observer à vos troupes. Vous sentirez qu'ils seraient incomplets, si vous ne faisiez pas observer scrupuleusement la plus exacte discipline et le plus grand ordre dans la marche des colonnes, si vous n'empêchiez pas toute espèce de dilapidations de la part des administrateurs, si on exigeait plus qu'on n'en a le droit, si on ne cessait pas de demander; en un mot, mon cher général, faites qu'on continue à n'avoir qu'à se louer de vous. Terminez bien vite, et venez à Naples où j'aurai beaucoup de plaisir à vous embrasser.

De grâce, je vous le répète, faites que, dans cette évacuation, on n'ait pas à se plaindre de nous. Le

premier Consul y met tant d'intérêt, qu'il m'avait envoyé pour tout disposer moi-même et me rendre sur les lieux. Je dois vous prévenir qu'ils nous doivent fournir les moyens d'évacuation, mais pas un sou en argent : ainsi vous ne devez plus rien demander.

MURAT.

Le lieutenant général Soult au commandant d'artillerie Waudré.

Tarente, 6 floréal, an x.

Conformément aux instructions que le général en chef m'a données, il vous est ordonné de faire la remise exacte et scrupuleuse, à MM. les agents napolitains que la cour de Naples a autorisés à cet effet, de toute l'artillerie, munitions, fers coulés, armement des bouches à feu, outils, et généralement tout ce qui dépend de ces divers objets, provenant des différents convois qui nous sont venus d'Italie depuis notre établissement dans ce pays, et qui se trouvent actuellement, tant dans le port de Tarente que dans celui de Brindisi.

SOULT.

N° 46.

Le lieutenant général Soult aux chefs de corps de l'avant-garde.

Tarente, 10 floréal, an x.

Le général en chef a souvent applaudi, citoyens, à la conduite que vos troupes ont tenue pendant tout le temps qu'elles ont occupé les États de Sa Majesté Sicilienne. Il me charge de vous témoigner la satisfaction que le gouvèrnement en a éprouvée, ainsi que celle qu'il a lui-même ressentie, toutes les fois qu'il a appris que, par leur discipline et le respect qu'elles n'ont cessé de porter aux propriétés, aux lois, aux usages, elles s'étaient acquis l'estime et l'amitié générale; il m'est flatteur d'avoir à vous rendre ces témoignages.

J'ai assuré le général en chef que vos troupes continueraient de mériter son approbation jusqu'à leur rentrée en France, et que, sur le territoire de la République, elles donneraient l'exemple des mêmes vertus militaires qui, dans ce pays, ont excité l'admiration, et les ont fait chérir. Je vous rends garants de ma promesse; acquittez-la avec le même zèle qui vous a fait servir pendant tout le temps que vous avez été employés à l'avant-garde.

SOULT.

FIN DU TROISIÈME VOLUME

TABLE DES CHAPITRES

DU TROISIÈME VOLUME.

CHAPITRE XVII.

Affreuse situation de l'armée d'Italie. — Son établissement à Gênes et sur la crête des Apennins. — Le général Masséna en prend le commandement. — Ses premières mesures. — Ouverture de la campagne de 1800. — Les Autrichiens percent le centre de l'armée française. — Quinze jours de campagne entre Gênes et Savone. — L'aile droite rentre dans Gênes.............................. Page 1

CHAPITRE XVIII.

Blocus de Gênes. — Système de défense. — Bataille du 10 floréal, combats de Quezzi et des Deux-Frères. — Combats de Monte-Fascio et du Monte-Creto. — Le général Soult est blessé, fait prisonnier et transporté à Alexandrie. Page 79

CHAPITRE XIX.

Position du centre de l'armée d'Italie. — Les premières attaques des Autrichiens le séparent de l'aile droite. — Tentatives réitérées du général Suchet. — Belle retraite. — Le général Suchet s'établit sur le Var....... Page 135

CHAPITRE XX.

Armée du Rhin. — Première partie de la campagne. — Situation des armées. — Manœuvres habiles du général Moreau. — Passage du Rhin. — Batailles d'Engen et de Moëskirch. — Combats de Biberach et de Memmingen. — L'armée autrichienne se retire dans le camp retranché d'Ulm. Page 155

CHAPITRE XXI.

Préparatifs de l'armée de réserve. — Passage du grand Saint-Bernard et de Bard. — Prise d'Ivrée. — Combat de la Chiusella. — L'armée se porte sur Pavie et Milan. — Belle défense du général Suchet sur le Var; il repousse plusieurs attaques. — Retraite des Autrichiens sur le Piémont. — Le général Suchet les poursuit vivement. — Dernier terme de la défense de Gênes. — Convention pour l'évacuation.......................... Page 187

CHAPITRE XXII.

Lenteur des dispositions du général Mélas. — L'armée de réserve passe le Tésin. — Prise de Pavie. — Entrée du premier Consul à Milan. — Passage du Pô. — Combat de Plaisance. — Bataille de Montébello. — Bataille de Marengo. Convention d'Alexandrie. — Fin de la campagne en Italie.............................. Page 237

CHAPITRE XXIII.

Position des armées sur le Danube. — Le général Moreau manœuvre par la rive droite, pour déloger l'armée autrichienne de la position d'Ulm. — Combats de Pfrauenstetten, de Delnesingen, de Kirchberg. — Le général Lecourbe passe le Lech et revient sur le Danube. — Passage du Danube. — Bataille de Höchstett. — Retraite habile du maré-

chal Kray. — Invasion de la Bavière. — L'armée autrichienne s'établit sur la ligne de l'Inn. — Opérations sur le Tyrol. — Combat de Mindelheim. — Prise de Feldkirch. — Armistice de Parsdorf.................... Page 289

CHAPITRE XXIV.

Commandement du général Soult en Piémont. — Reprise des hostilités. — Victoire de Hohenlinden. — Succès sur le Mincio et sur l'Adige. — Armistices de Steyer et de Trévise. — Marche de l'armée des Grisons. — Paix de Lunéville. — Traité de Florence. — Commandement du général Soult à Tarente. — Traité d'Amiens. — Le général Soult est nommé un des commandants de la garde des consuls.................................. Page 335

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE,
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9.

